This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

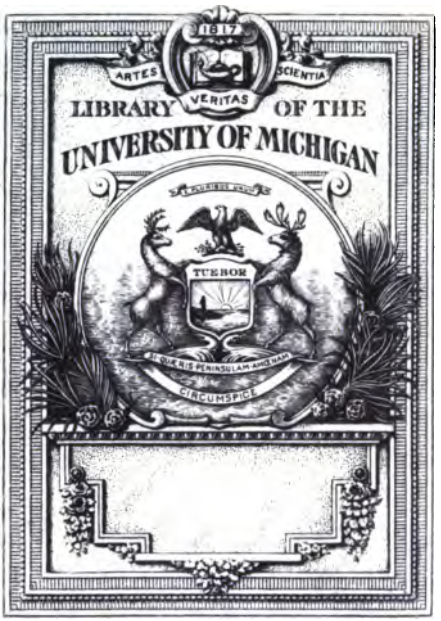
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES,

Lettre A.

TOME IV.

Pièces contenues dans ce Volume.

Aveugle (l') clairvoyant.
Amour Castillan.
Amour pour Amour.
Avocat patelin.

Dramatic Jt.
Dept. of Rom. Lang.
3-7-38

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

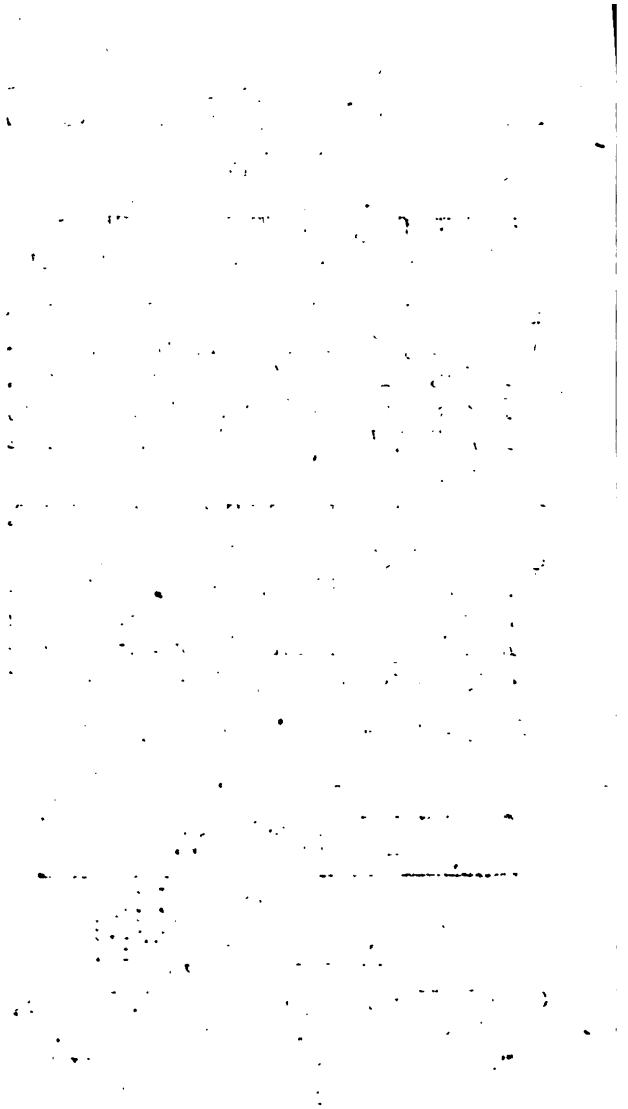
Lettre A.

TOME IV.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

3-10-38 7-1-83



Dramatic Hist.
Dept. of Rom. Lang.
3-7-37

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre A.

TOME IV.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

3-10-38

ACTEURS.

DAMON, Officier de Marine, Aveugle Clair-voyant.

LÉONOR, jeune Veuve, promise à Damon.

La vieille LÉONOR, Tante de Léonor, amoureuse de Damon.

LÉANDRE, Neveu de Damon, Amant de Léonor.

LEMPESÉ, Médecin, amoureux de Léonor.

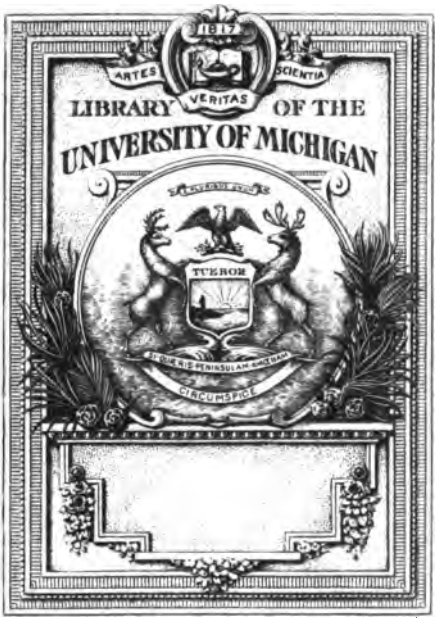
LISETTE, suivante de Léonor.

MARIN, valet de Damon.

UN NOTAIRE.

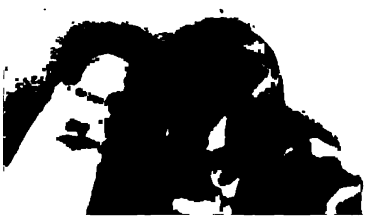
La Scène est à Paris dans la Maison de Damon.

PQ
1211
.A2
B58
1 ex



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B58
1ob



BIBLIOTHÈQUE DES THEATRES,

Lettre A.

TOME IV.

Pièces contenues dans ce Volume.

Aveugle (l') clairvoyant.
Amour Castillan.
Amour pour Amour.
Avocat patelin.

Dramatic Lit.
Dept. of Rom. Lang.
3-7-37

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

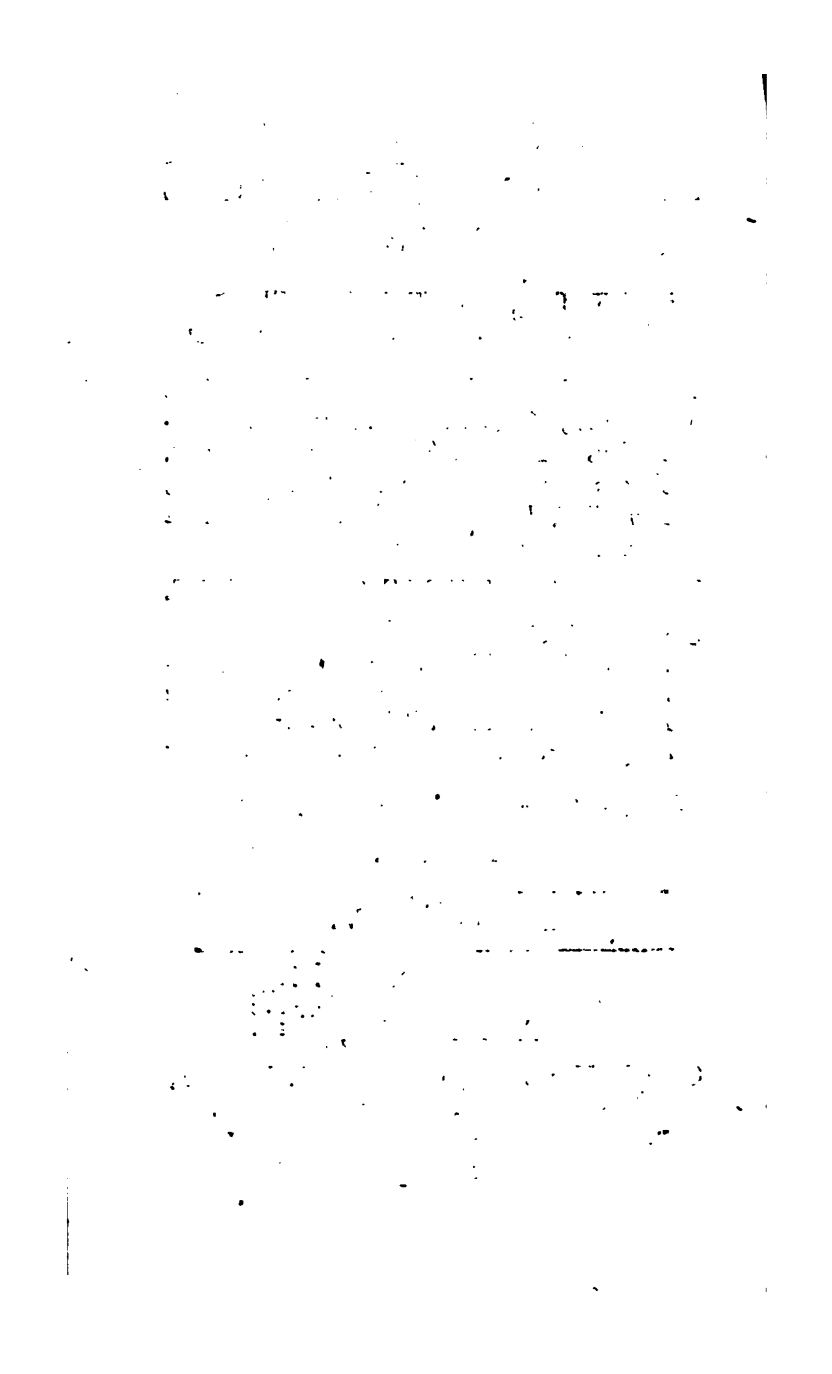
Lettre A.

TOME IV.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

3-10-38 7.168



MARIN.

Oui, je saurai vous peindre en remède d'amour ;
Mais voici votre Tante.

SCÈNE V.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HÉ, Madame, bon jour,

LA TANTE.

Qu'ai-je appris, cher Marin ? Quel accident terrible !
Damon revient aveugle ? O Ciel ! est-il possible ?

MARIN.

Madame, il est trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains ! hélas !
Quoiqu'il n'ait pas rendu justice à mes appas,
Et qu'il ait négligé la Tante pour la Niece,
J'avouerai que toujours pour lui je m'interesse.

LÉONOR.

Vous le plaignez, ma Tante ? Ah ! ne plaignez que moi :
Je me vois dans l'état le plus cruel...

LA TANTE.

Pourquoi ;

LÉONOR.

Épouſer un aveugle ! Ah ! cette ſeule idée
Me fait frémir d'horreur.

LA TANTE.

J'en ſuis perſuadée :
Cependant aujourd'hui la diſette d'Amans
Eſt ſi grande, ſi grande... Il faut ſuivre le temps.

MARIN.

Oui, l'eſpèce eſt ſi rare.

LA TANTE.

On eſt belles, bien faites,
Et l'on paſſe ſes jours ſans ouir de fleurettes.

LISETTE.

Nous ne nous ſentons point de la diſette ici ;
Et nous ne manquons point d'Épouſeurs, Dieu merci ;
Car de quelque façon que l'on puiſſe le prendre,
Il nous en reſtera toujours deux à revendre.
Fourniſſez-vous chez nous.

LÉONOR.

Mon Dieu, ne raillons pas,
Et ſongeons bien plutôt à ſortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable.
Si nous pouvions trouver quelque perſonne aimable,
Qui près de notre Aveugle oſât paſſer pour vous.

LÉONOR.

Plaiſante invention !

LISETTE.

Pourquoi ? que ſavez-vous ?
Un aveugle à tromper n'eſt pas ſi difficile ;
Et s'il ſe rencontroit une perſonne habile,
Qui pût bien imiter le ſon de votre voix.

LÉONOR.

Où la trouver, dis-nous ? & de qui faire choix ?

MARIN.

Cela ſe trouvera ; quelque mince griſette,
Qui pour ſe marier... Par exemple, Liſette.

LISETTE.

Qui ? moi ? Je ne veux point d'un Aveugle.

MARIN.

Comment !
Pourrois-tu là-deſſus balancer un moment ?

LA TANTE.

Ne cherchez pas plus loin, j'ai trouvé votre affaire,
Une belle perſonne, & qui ſaura lui plaire,
D'agrément & d'eſprit, en tout ſemblable à toi,
Qui déguiſe ſa voix à merveille ; & c'eſt moi.

LISETTE.

Fi donc, Madame, fi.

LA TANTE.

Pourquoi donc, je vous prie ?
Qui vous fait récrier de la ſorte, ma mie ?

LISETTE.

Par ma foi, c'eſt votre âge.

LA TANTE.

Hé ! n'ayez point de peur :
De ma Niece toujours j'ai paſſé pour la ſœur,
Et de mon âge au ſien le peu de différence
Ne vaut pas après tout...

MARIN.

Bon, belle conſéquence !
(*Du ton d'un Marqueur de Jeu de Paume.*)
Quarante-cinq à quinze.

LA TANTE.

Enfin, quoi qu'il en ſoit,
Je jouerai bien mon rôle, & mieux que l'on ne croit.

MARIN.

Moi d'ailleurs je peindrai Léonor ſi changée,
Et de telle façon ſa beauté dérangée,
Que quand quelqu'un voudroit l'éclaircir ſur ce point,
Ce qu'on pourroit lui dire il ne le croiroit point.

LÉONOR.

Ma Tante, je crains bien.

LA TANTE.

Ne te mets point en peine ;
Je ſuis ta belle-mere & même ta maraine,
Nous portons même nom de fille & de maris,
Je ſuis veuve du Pere, & toi veuve du Fils :
Pour ton air enfantin, je l'attrappe à merveille.

LISETTE.

Songez bien qu'un Aveugle a ſouvent bonne oreille,

Et que quand à l'abord il donneroit dedans,
Il pourroit dans la ſuite....

LA TANTE.

Et c'eſt où je l'attends :
Quand il reconnoîtra cette aimable impoſture,
Il ſera trop content de m'avoir, j'en ſuis ſûre.

MARIN.

Le moyen d'en douter.

LÉONOR.

Avant tout, cher Marin,
Je voudrois que Léandre apprit notre deſſein :
Il loge chez Damis.

MARIN.

J'y vais, c'eſt ici proche.

(à part.)

Bon ! autre argent qui va pleuvoir dans notre poche.

LÉONOR.

De ſon Oncle d'abord apprends-lui le retour,
Qu'il ne paroiſſe point ici de tout le jour ;
Ou du moins, s'il y vient, qu'il ſonge à ſe contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre ;
Repoſez-vous ſur moi. *(à part.)* La fourbe a réuſſi ;
Allons vîte avertir Damon de tout ceci.

SCÈNE VI.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! j'entends Lempesé.

LA TANTE.

L'incommode visite!
Je ne le puis souffrir, défais-t'en au plus vîte:
Je passe cependant dans ton appartement,
Où je veux réfléchir sur mon rôle un moment.

SCÈNE VII.

LÉONOR, LEMPESÉ, LISETTE.

LÉONOR *à Lisette.*

QU'il vient mal à propos!

LEMPESÉ.

Bon jour, beauté brillante;
Toujours plus gracieuse, & toujours plus charmante
Que tout ce que mes yeux ont vû de plus charmant.

LISETTE.

Ah ! pour une autre fois gardez ce compliment ;
Nous avons du chagrin.

LEMPESÉ.

Pardon, ma belle Reine,
Si mon retardement a causé votre peine.
Mes gens m'ont désolé, j'ai cru n'être jamais
En état de venir adorer vos attraits,
J'ai si fort querellé que j'en serai malade :
Ils m'avoient égaré mes eaux & ma pomade.
Mais quoi, vous soupirez ; parlez, expliquez-vous ;
Sont-ce soupirs d'amour, de crainte ou de courroux.

LÉONOR.

C'en sont de désespoir, désespoir qui me tue.
Enfin c'est de Damon l'arrivée imprévûe.

LEMPESÉ.

Damon, quoi ! ce Rival qué mon amour vainqueur
A depuis son départ banni de votre cœur ?

LISETTE.

Lui-même à l'épouser il voudra la contraindre,
Ils ont un bon dédit.

LEMPESÉ.

Elle n'a rien à craindre,
Je le paierai, Lisette, & dûssai-je. . . .

LISETTE.

Non pas,

Nous voulons ſans payer la tirer d'embarras,
Et ſi par un détour de chicane ſubtile.....

LEMPESÉ.

Hé bien, cela n'eſt pas, je crois, ſi difficile.

LISETTE.

Pas trop, puiſque Damon eſt aveugle.

LEMPESÉ.

Comment?

LISETTE.

Un boulet de canon fort impertinemment,
Paſſant près de ſes yeux a frolé la prunelle,
Et le vent... détruiſant... la force viſuelle...
Il eſt aveugle enfin, voilà quel eſt ſon ſort.

LEMPESÉ.

Oh coup de vent heureux, qui me conduit au port!

LÉONOR.

Comment? vous vous flattez que ce malheur...

LEMPESÉ.

Sans doute,
Je lui fais un procès ſur ce qu'il ne voit goute.
J'ai comme, vous ſavez, mon Frere l'Avocat
Qui brille au Parlement avec aſſez d'éclat.
Sans perdre plus de tems, dès demain il le ſomme
A nous repréſenter dans la huitaine un homme
Muni de ſes cinq ſens, qui de corps & d'eſprit
Soit tel qu'il s'eſt fait voir en ſignant le dédit.

LISETTE.

C'eſt-là le prendre bien. Mais je l'entens lui-même.

LEONOR.

Ah, Liſette, je ſuis dans un déſordre extrême,
Je n'oſe ſoutenir...

LISETTE.

Je vais le recevoir,
Rentrez; & vous, Monſieur, adieu, juſqu'au revoir.

LEMPESÉ.

Ne pouvant être vû, je puis reſter, Liſette,

LISETTE *le repouſſant.*

Vous vous mocquez de moi.

LEMPESÉ.

Que rien ne t'inquiete.

LISETTE.

Ma foi, vous ſortirez.

LEMPESÉ.

Non, je ſuis curieux
De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

LISETTE.

J'enrage.

SCÈNE VIII.

DAMON, LEMPESÉ, LISETTE.

DAMON *contrefaisant l'Aveugle.*

Hola, quelqu'un, Marin... tout m'abandonne,
Et dans cette maiſon je ne trouve perſonne.

LISETTE.

Monſieur, on vient à vous.

DAMON.

C'eſt Léonor, je crois?

LISETTE.

Non, Monſieur, c'eſt Liſette.

DAMON.

Hé bien, tu me revois,
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux ſont toujours beaux, hélas, c'eſt grand dommage!

DAMON.

Où Léonor eſt-elle?

LISETTE.

En ſon appartement,
Et je vais l'avertir dans ce même moment...

DAMON *allant embraſſer Lempeſt.*

Du moins auparavant il faut que je t'embraſſe...
Qu'eſt-ce ci ? c'eſt un homme. Hé quoi ! dans ma diſgrace
Léonor pourroit-elle en bravant mon courroux,
Introduire céans...

LISETTE.

Hé là, Monſieur, tout doux,
Ce n'eſt qu'un domeſtique.

DAMON.

Ah ! c'eſt une autre affaire.

LISETTE.

Madame, du premier a voulu ſe défaire,
C'étoit un pareſſeux qui n'avoit aucun ſoin :
Paſſez dans l'anti-chambre.

DAMON.

Hé non, j'en ai beſoin.
Un fauteuil. Je me ſens les jambes ſi ſerrées....
Hé l'ami, tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons, dépêchez-vous.

LEMPESÉ *bas à Liſette.*

Qui ? moi, le débotter ?
Non, parbleu, je m'en vais.

LISETTE *bas à Lempeſt, le retenant.*

Ce ſeroit pour gâter.
Que pourroit-il penſer ?

LEMPESÉ *bas à Liſette.*

Oui, mais par où m'y prendre;

LISETTE *bas à Lempeſt.*

Vous méritez cela, pourquoi vouloir attendre...

DAMON.

Hé bien, faquin, à quoi peux-tu donc t'amuſer?

LISETTE.

Il eſt novice encore, il le faut excuſer.

DAMON.

Ah, je vous ferai bien remuer cette idole.
Se dépêchera-t-on, à la fin...

LISETTE.

Carmagnole,
Débottez donc Monſieur.

LEMPESÉ *bas à Liſette.*

Je ne pourrai jamais.

LISETTE *lui ôtant ſon manteau.*

Otez votre caſaque.

DAMON: *ici Lempeſt le déboute.*

Ah! le maudit Laquais.
On voit bien que jamais il ne fut à la guerre.
Tire à toi, fort, plus fort. Il eſt, je crois, par terre.

LEMPESÉ *ſe relevant.*

Je n'y puis réſiſter, Liſette, abſolument.

DAMON *préſentant ſon autre jambe.*

Allons, à l'autre.

LEMPESÉ *bas à Liſette.*

Encore une autre ?

LISETTE *bas à Lempeſt.*

Apparemment.

Il faut bien achever. Mais ſon valet s'avance ;
Ne craignez rien, il eſt de notre intelligence.

LEMPESÉ *à part.*

Je reſpire.

SCÈNE IX.

DAMON, LEMPESÉ, LISETTE, MARIN *chargé d'une groſſe malle.*

MARIN.

AH ! ah ! ah !

DAMON.

Qui te fait rire ainſi ?

MARIN.

C'eſt, Monſieur....

(*à Liſette.*) Apprends-moi ce qui ſe paſſe ici.

LISETTE *bas à Marin.*

Ne fais ſemblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traitre ?
Dans l'état où je ſuis, peut-on laiſſer un Maître ?

L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdaud ?

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

DAMON.

Il falloit se hâter.

MARIN.

La charge est trop pesante.
Votre malle, Monsieur, pese deux cent cinquante:
Par ma foi, quand j'aurois la force d'un mulet....

DAMON.

Chargez-la sur le dos de ce maudit valet.

LEMPESÉ *à part.*

Encore!

MARIN.

Quel valet, s'il vous plaît?

DAMON.

Carmagnole;
Un benêt qui depuis une heure me désole;
Dans mon appartement qu'il aille la porter:
Acheve cependant, toi, de me déboter.

MARIN *mettant rudement la malle sur le dos de Lempesé.*

Tenez donc, Carmagnole.

LEMPESÉ

LEMPESÉ *la laiſſant cheoir.*

Oh ! le Diable t'emporte ;
Je ne ſaurois porter un fardeau de la ſorte ;
Je crois que tu me prends pour un cheval de bats.
Adieu, je reviendrai quand il n'y ſera pas.

SCÈNE X.

DAMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

LIſette, fais venir Léonor, je te prie ;
De ſon retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, Monſieur.

SCENE XI.

DAMON, MARIN.

DAMON.

HÉ bien, que t'en ſemble, Marin ?
J'ai bien turlupiné Monſieur le Médecin.

Léonor après tout doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monſieur, il ne faut pas diſputer ſur les goûts;
Ne vous y trompez pas : tel paſſe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaud, une cruche,
Que des femmes ſouvent il eſt la coqueluche.

DAMON.

Paſſe encor pour Léandre, il a quelque agrément.
Il eſt donc à Paris malgré tout?

MARIN.

Oui, vraiment.
Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même.

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime?

MARIN.

Le moyen d'en douter?

DAMON.

Il eſt inſtruit du tour
Que la Tante prétend jouer à mon amour?

MARIN.

Il en eſt informé par moi-même.

DAMON.

Le traître!
Avant la fin du jour, je lui ferai connaître...

MARIN.

Je vous croyois guéri, Monsieur, absolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement,
Et j'ai besoin de voir tous les tours qu'on m'apprête ;
Mais comment ! Léonor me croit-elle si bête ?
Et peut-elle me tendre un si grossier appas ?

MARIN.

Elle vous croit Aveugle, & vous ne l'êtes pas ;
Peut-être que l'étant, vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fusse en un état étrange,
Et que j'eusse perdu tous les sens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici, c'est la Tante, je crois ;
C'est elle-même, songe à seconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je suis au fait, n'ayez aucune crainte.

SCÈNE XII.

DAMON, LA TANTE, MARIN.

DAMON.

Léonor ne vient point ?

MARIN.

Hé, Monsieur, la voici.

DAMON *allant vers la porte.*

Ah ! Madame.

MARIN *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'est pas par ici.
Où Diable allez-vous donc parler à cette porte ?

LA TANTE *contrefaisant la voix de Léonor.*

Ah ! Damon, quel chagrin de vous voir de la sorte.

DAMON.

Que sa voix est changée !

MARIN.

On vous le disoit bien ;
Mais auprès de ses traits, Monsieur, cela n'est rien.

DAMON.

N'importe, elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

LA TANTE.

Ciel ! que votre accident m'a fait verſer de larmes !
Si vous ſaviez, mon cher.

DAMON.

Ah, je n'en doute pas.

LA TANTE.

Je ne ſaurois parler, & mes ſoupirs ... Hélas !
Je ne ſais pas comment je ſuis encore en vie.

DAMON.

Ne vous affligez point, Léonor, je vous prie,
Vous me percez le cœur ; ſongez que vos attraits
Pourroient par tant de pleurs ſe perdre pour jamais.

MARIN.

Elle en a déja bien perdu, l'état funeſte ...

DAMON.

Pour un Aveugle, hélas ! c'eſt trop que ce qui reſte.
Après tous ces attraits que tu dis ſi changés,
J'aurois plaiſir peut-être à les voir derangés :
Une beauté bizarre a ſouvent l'art de plaire,
Bien plus que ne feroit une plus réguliere.

MARIN.

Vous devez donc, Monſieur, ne vous chagriner point ;
La beauté de Madame eſt bizarre à tel point...

LA TANTE.

Enfin de ma beauté, quoi que vous puiſſiez croire,
Sur bien d'autres on peut me donner la victoire ;
Pour mon eſprit, il eſt augmenté des trois quarts,
On m'en fait compliment auſſi de toutes parts.

DAMON.

Ah ! Madame, on ſçait trop que c'eſt une merveille.

LA TANTE.

De mille doux propos rempliſſant votre oreille,
Je vous conſolerai d'avoir perdu les yeux,
Je veux être avec vous en tous tems, en tous lieux.

DAMON.

Que j'aurai de plaiſir, hâtez donc cette affaire,
Et courez promptement chez le premier Notaire ;
Mettez dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira,
Laiſſez mon nom en blanc qu'ici l'on remplira,
J'ai mes raiſons qui ſont de peu de conſéquence :
Pour vous, ſignez toujours, & faites diligence.

LA TANTE.

J'y vais, & dans l'inſtant je ſerai de retour.

MARIN *bas à la Tante.*

Prenez quelque Notaire éloigné du Carfour,
Et qui ne puiſſe ici reconnoître perſonne.

LA TANTE *bas à Marin.*

C'eſt fort bien aviſé, la prévoyance eſt bonne.

Lorſque j'aurai ſigné, j'envoierai le Contrat,
Et ne paroîtrai point de peur de quelque éclat;
Il pourroit ſurvenir des amis de ton Maître,
Qui me reconnoiſſant gâteroient tout peut-être.

DAMON.

Vous n'êtes point partie? ah! ce retardement
A mon cœur amoureux eſt un nouveau tourment,
Répondez, Léonor à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais, j'y cours, j'y vole, & je reviens de même.

SCENE XIII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Mordieu de la folle.

DAMON.

Allons, ce n'eſt pas tout,
Et je prétends pouſſer la choſe juſqu'au bout;
Je veux que Lempeſt...

MARIN.

Paix, j'apperçois Léandre,
Votre deſſein étoit de venir le ſurprendre,
Le voilà tout ſurpris.

DAMON.

Il n'eſt pas temps encor,
Et je veux le ſurprendre avecque Léonor;
Je paſſe dans ma chambre, & je vous laiſſe enſemble.

SCENE XIV.

LÉANDRE, MARIN, *après avoir conduit Damon juſqu'à la porte de ſon appartement.*

LÉANDRE.

Hé bien, mon cher Marin.

MARIN.

Avancez-vous?

LÉANDRE.

Je tremble.
Comment cela va-t-il?

MARIN.

Tout va bien, Dieu merci,
Et comme on l'eſpéroit la choſe a réuſſi.
Votre Oncle a pris le change.

LÉANDRE.

Il épouſe la Tante?

MARIN.

Elle eſt chez le Notaire à remplir notre attente;
Mais voici Léonor qui peut vous aſſurer...

SCENE XV.

LÉONOR, LÉANDRE, MARIN, LISETTE.

LÉANDRE.

HÉ bien, Madame, enfin, on peut donc eſperer...

LÉONOR.

Selon ce qu'aura fait ma Tante.

MARIN.

Des merveilles;
Elle a de notre Aveugle enchanté les oreilles;
Il attend le Contrat qu'il s'apprête à ſigner.

LÉONOR.

Je ne ſais pas comment cela pourra tourner;
Mais quoi que l'on oppoſe à mon amour extrême,
Soyez ſûr que toujours vous me verrez la même.

LÉANDRE.

Ah! quel eſpoir charmant! Souffrez qu'à vos genoux.

MARIN.

Chut, ne remuez pas, l'Aveugle vient à nous.

SCENE XVI.

DAMON, LÉONOR, LÉANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

CHarmante Léonor, votre voix adorable
Frappe encor mon oreille.

LISETTE.

Ah ! voilà bien le Diable.

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, & votre amour...

MARIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'est qu'elle est de retour.

DAMON.

Hé bien, qu'avez-vous fait ?

MARIN.

Le Notaire est en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre ? est-il si difficile ?

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reſte un moment.
Je ſerai bien payé de ce retardement,
Par les douceurs qui vont ſortir de cette bouche.
Redites donc cent fois que mon amour vous touche.
Redoublez, Léonor, ces ſoupirs amoureux,
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LÉONOR *bas à Marin.*

Que lui diſoit ma Tante ?

MARIN.

Ah ! j'aurois de la peine
A m'en reſſouvenir.

LÉONOR *à part.*

Juſte Ciel ! quel gêne !
Parlons, puiſqu'il le faut. Oui, je n'aime que vous,
(Se tournant du côté de Léandre.)
Je fais tout mon bonheur de vous voir mon Epoux.

DAMON.

(Bas.) Quelle impudence ! mais ne faiſons rien connoître.
(Haut.) Que je ſuis ſatisfait ! que j'ai ſujet de l'être !
De ma reconnoiſſance attendez les effets.

LÉONOR.

Je n'en merite point de tout ce que je fais.
Croyez que je ne ſuis que mon amour extrême,

(Se tournant toujours du côté de Léandre.)

Et que je vois ici le seul objet que j'aime.

MARIN *à Léonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces instans?
Ah! qu'il seroit content!

DAMON.

Si je ne vois, j'entends.

LÉONOR *donnant la main à Léandre.*

Oui, ma main suit mon cœur, & dans cette journée
Mes vœux seront remplis, si les nœuds d'Hyménée....

DAMON *prenant la main de Léandre.*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heureux.
Que par mille baisers aussi doux qu'amoureux ....
Quelle main est-ce-là? que faut-il que je pense?

MARIN *s'approchant.*

C'est la mienne, Monsieur.

DAMON *donnant un soufflet à Léandre.*

Tiens, de ton insolence,
Maraud, voilà le prix.

LÉONOR *bas à Léandre.*

Je suis au désespoir.

DAMON.

Je t'apprendrai, faquin....

MARIN *d'un ton pleurant, comme s'il avoit reçu le coup.*

Revenez-y pour voir.

LÉANDRE *bas à Marin.*

Te moques-tu de moi ?

LÉONOR.

Vous êtes en colere ?

Je vous quitte, & je vais retourner au Notaire.

DAMON.

Allez donc, & hâtez ces précieux inſtans :
Qu'il apporte au plutôt le Contrat, je l'attends...

SCENE XVII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

IL n'eſt pas avec moi beſoin que l'on s'explique,
Je vous ai, comme il faut, donné votre replique ;
Mais, s'il vous plaît, Monſieur, quel eſt votre deſſein ?

DAMON.

De marier la vieille avec le Médecin.

MARIN.

Quoi ! Monſieur Lempeſé, le mari de la Tante ?

Le trait ſeroit bouffon, & la piece plaiſante :
Je vais vous le chercher, je ſçais bien à peu près...
Mais par ma foi la bête entre dans nos filets,
Et le voici lui-même.

SCENE XVIII.

DAMON, LEMPESÉ, MARIN.

LEMPESÉ *bas à Marin.*

OU Léonor eſt-elle ?

MARIN *triſtement.*

Chez le Notaire.

LEMPESÉ *bas à Marin.*

O Ciel ! quelle triſte nouvelle ?
Elle épouſe Damon.

MARIN *bas à Lempeſé.*

C'eſt à ſon grand regret.

LEMPESÉ.

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait.
Mon Frere m'ayant dit que l'affaire étoit bonne...

DAMON.

A qui donc parles-tu ?

MARIN.

Moi, Monsieur! A personne.

DAMON.

Tu me trompes, j'entends marcher quelqu'un ici.

LEMPESÉ.

Je tremble.

DAMON *gagnant la porte & tâtonnant par-tout avec son bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN *bas à Lempesé.*

Que lui dire? Ma foi, j'ai perdu la parole.

LEMPESÉ *bas à Marin.*

Dis ce que tu voudras. Mais plus de Carmagnole.

MARIN *à Damon.*

C'est Monsieur Lempesé, très-savant Médecin,
Qui vient vous apporter un remede divin,
Que pour guérir les yeux il soutient admirable.

DAMON.

Vraiment d'un pareil soin je lui suis redevable.
Je ne sais pas, Monsieur, par où j'ai mérité,
Que pour moi vous puissiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remede, il faut que je l'éprouve.

MARIN *bas à Lempesé.*

Allons, cherchez, Monsieur.

LEMPESÉ. *bas à Marin.*

Que veux-tu que je trouve ?

MARIN *bas à Lempeſé.*

Na-vez-vous point ſur vous quelque poudre, quelque eau,
Pour le faire encor mieux donner dans le panneau.

LEMPESÉ *bas à Marin.*

J'ai de l'eau pour le teint, mais peſte, elle eſt trop forte,
La compoſition en eſt faite de ſorte....

MARIN *bas à Lempeſé.*

Bon, bon, donnez toujours pour ſortir d'embarras.

LEMPESÉ *bas à Marin.*

La voilà, prenez ſoin qu'il ne s'en ſerve pas.

MARIN *regardant le flacon.*

Qu'importe. La belle eau, la vue eſt éclaircie
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie,
Si j'en ſuis ſoulagé, je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous ſeriez bien ſurpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment ! je donnerois tout ce que je poſſede,
Que je croirois trop peu payer un tel remede.

MARIN.

Mais, Monsieur, pour guérir il faudroit commencer
Par bannir Léonor, & n'y jamais penser;
Car la femme à la vue est tout-à-fait contraire.

LEMPESÉ.

Hypocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire?
La rupture à présent causeroit trop d'éclat:
On va dans ce moment m'apporter le Contrat,
Signé de Léonor. Elle pourroit se plaindre;
A payer le dédit on me pourroit contraindre.

LEMPESÉ.

Et pourquoi? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelque ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquiter la parole donnée?

DAMON.

Monsieur, quand il s'agit des nœuds de l'hymenée,
On ne voit point d'ami assez généreux,
Jusqu'à franchir pour nous un pas si hazardeux.

LEMPESÉ.

Il s'en pourroit trouver qui sans beaucoup de peine
Se chargeroit pour vous d'une si douce chaîne.

MARIN.

(*bas.*) Il gobe l'hameçon. (*haut.*) On voit assez d'amis
Prendre en de certains cas la place des maris ;
Mais ils s'en tiennent là, sans risquer davantage,
Et laissent aux Époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut exposer ma santé,
Car personne jamais n'aura tant de bonté.

LÉMPESÉ.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai trouvé votre affaire,
Un homme à qui déja Léonor a su plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplairoit pas.

DAMON.

Qui seroit-ce ? L'espoir de sortir d'embarras
Flatte déja mon cœur, & ma joie est extrême...
N'hésitez point, Monsieur, à le nommer.

LEMPESÉ.

Moi-même,
Qui de vous obliger eut toujours grand desir.

DAMON.

Quoi ! vous pourriez, Monsieur, me faire ce plaisir ?
Epouser Léonor ? Ah ! quelle complaisance !
Quels seront les effets de ma reconnoissance ?

MARIN *à Damon.*

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami ;
Monsieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puiſque vous voulez bien me faire cette grace,
Vous n'avez qu'à ſigner le Contrat en ma place;
On va me l'apporter dans ce même moment.

LEMPESÉ.

Léonor en ſera ravie aſſurément.

DAMON.

Pour plus de ſûreté faiſons croire au Notaire,
Que vous êtes celui pour qui ſe fait l'affaire:
Le Contrat eſt déja ſigné de Léonor;
Et comme on n'a pas mis mes qualités encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainſi les uns les autres.
Mais le Notaire vient.

DAMON *à Lempeſé.*

Cachons-lui tout ceci.

(à Marin.)

Toi, prens garde qu'aucun ne nous ſurprenne ici.

(Marin apporte une table & deux ſiéges avant de s'en aller.)

SCENE XIX.

DAMON, LEMPESÉ, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A Tous présens, Salut. Jamais dans mon Etude,
Avec tant de justesse & tant de promptitude,
Depuis trente-trois ans il ne s'est fait Contrat.

DAMON.

Enfin, quoi qu'il en soit, tout est-il en état?

LE NOTAIRE.

Oui, Monsieur, il ne faut seulement que m'apprendre
Le nom, les qualités que le Futur veut prendre.
Mais, Messieurs, à vous voir les yeux que je vous vois,
Qui des deux, s'il vous plaît, est aveugle?

LEMPESÉ.

C'est moi.

LE NOTAIRE.

O Ciel! qui l'auroit cru? c'est vraiment grand dommage.

LEMPESÉ.

Il est vrai, mais signons sans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le Contrat.

LEMPESÉ.

Nullement.
Léonor l'a ſigné, je ſigne aveuglément.

LE NOTAIRE.

La Future eſt preſſante, & vous encor plus qu'elle.
Signez donc, c'eſt, je crois, Damon qu'on vous appelle.

LEMPESÉ.

De me donner ce nom je m'étois aviſé,
(Lempeſé ſigne le Contrat, & le Notaire lui conduit la main le croyant aveugle.)
Mais je ſigne toujours *Damien Lempeſé.*

LE NOTAIRE *écrit.*

Vos qualités !

LEMPESÉ.

Hélas ! après mon infortune,
Je ne crois pas, Monſieur, en devoir prendre aucune ;
Bon Bourgeois de Paris, & cela ſuffira.

DAMON.

Adieu, Monſieur, tantôt on vous ſatisfera ;
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien, je ſuis payé d'avance ;
Madame Léonor a ſu prendre ce ſoin.

SCENE XX.

DAMON, LEMPESÉ.

LEMPESÉ.

DE beaucoup de fineſſe on n'a pas eu beſoin ;
Mais, Monſieur pardonnez à mon impatience,
Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le ſort a rempli le plus doux de ſes vœux.

DAMON.

Allez, mon cher, allez, & tenez-vous joyeux.

SCENE XXI.

DAMON *ſeul.*

MA foi, je m'applaudis, & le tour eſt trop drôle ;
Avec notre benêt j'ai bien joué mon rôle :
Il eſt temps de finir, je ſuis aſſez inſtruit,
Et j'en ai vu bien plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCÈNE XXII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

MOnſieur, ſongez à vous, Léonor & Léandre
Vont revenir ici ; je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien ; il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaiſant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux ſeconder, ſi vous vouliez me dire...

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre où je ſaurai t'inſtruire,
Il ne faut que deux mots pour que tu ſois au fait.

SCÈNE XXIII.

MARIN *ſeul.*

IL va leur préparer encore un nouveau trait ;
D'avance je l'approuve, & mon ame ravie....
Mais voici tous nos gens, jouons la Comédie.

SCÈNE XXIV.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

Hé bien, dort-il encore?

MARIN.

A faire tout trembler;
La maiſon tomberoit, je crois, ſans le troubler.

LÉONOR.

Va-t-en près de ſon lit; & pour peu qu'il remue,
Reviens nous avertir; car je ſerois perdue,
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Diſcourez à votre aiſe & n'appréhendez rien.

SCENE

SCÈNE XXV.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE.

LÉANDRE.

JE ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avoue.
Quand mon oncle ſaura la pièce qu'on lui joue,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'eſt peu d'être fruſtré de ſa ſucceſſion,
Son courroux...

LÉONOR.

Tout eſt fait, & ma Tante eſt ſa femme,
Qui comme elle voudra, ſaura tourner ſon âme.

LISETTE.

Dans les commencemens, il criera, peſtera,
Fera le Diable à quatre, & puis s'appaiſera;
Ses ſoupçons ne pourront tomber que ſur la Tante,
Qui, malgré ſes froideurs, lui fut toujours conſtante,
Et qui, pour ſe venger de ſon nouvel amour,
Sans nous en informer aura joué ce tour.
Laiſſez-leur entr'eux deux démêler la fuſée.
Je vous la garantis femelle auſſi ruſée....

SCÈNE XXVI.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE. MARIN.

MARIN.

O Disgrace terrible ! inopiné malheur !

LÉANDRE.

Que seroit-ce, Marin ?

LÉONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LÉANDRE.

Ah ! juste Ciel ! qu'entends-je ?

LÉONOR.

Je suis au désespoir.

LISETTE *pleurant.*

Quel accident étrange !

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux :
Ah ! Marin, m'a-t-il dit, ah ! que je suis heureux !

Je vois clair de cet œil, voilà mon lit, ma table,
Te voilà, je te vois. Ah! remede admirable,
Eau divine; va, cours au plutôt, cher Marin,
Va chercher Lempesé, ce fameux Médecin,
Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vue;
La moitié de mon bien à ce service est due.

LISETTE.

Mais cette eau, disois-tu, n'étoit que pour le teint,
Et Lempesé surpris s'étoit trouvé contraint...
Peste du Médecin & de son eau divine.

MARIN.

Ce n'est que par hazard qu'agit la Médecine,
Parmi ces qui-pro-quo, souvent si dangereux,
Il s'en peut rencontrer, entre mille, un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il?

MARIN.

De l'œil droit.

LÉONOR.

Ah! Lisette,
De quoi t'informes-tu, quand mon ame inquiete
Eprouve en ce moment le sort le plus fatal,
Quand je dois craindre tout d'un jaloux, d'un brutal...

LISETTE.

Ah! ma foi, le voici.

LÉANDRE.

Je ne veux point l'attendre,
Je gagne l'eſcalier.

LÉONOR.

Que faites-vous, Léandre?
A préſent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans ſon grand Cabinet, vous ferez mieux d'entrer.

LÉANDRE *entrant dans le Cabinet.*

Juſte Ciel! quel revers.

SCÈNE XXVII.

DAMON, LÉONOR, LISETTE, MARIN, LÉANDRE *caché.*

DAMON.

AH! quel bonheur extrême!
Quoi! je puis donc enfin revoir tout ce que j'aime.
Prenez part, Léonor, au plaiſir que je ſens.
O Ciel! quel teint! quels yeux! quels appas raviſſans!
Comment donc! malheureux, tu la diſois affreuſe.

MARIN.

C'eſt votre guériſon qui la rend ſi joyeuſe,

Qu'elle a dans un moment repris tous ſes attraits.

DAMON.

Oui, je vous trouve encor plus belle que jamais.
Vous ne me dites rien, que faut-il que je croie ?

MARIN.

Ce ſilence eſt encore un effet de ſa joie.

DAMON.

Je veux bien m'en flatter. Qu'il eſt doux, mes enfans,
De revoir la lumiere après un ſi long-temps !
Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie.
Ah ! quel plaiſir charmant ! déja je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux, & ſur-tout mes tableaux ;
Ce vont être pour moi des ſpectacles nouveaux.

LÉONOR *bas à Liſette.*

Dans ſon grand Cabinet il va d'abord ſe rendre.
Que ferons-nous, Liſette ? il y va de Léandre.

LISETTE *en empêchant Damon d'entrer dans le Cabinet.*

(Bas à Léonor.)
Il faut parer le coup. Mais croyez-vous, Monſieur,
Ne voir clair que d'un œil.

DAMON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si par bonheur
Vous voyez de tous deux ?

DAMON.

Non, cela ne peut être.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, nous le pourrons connoître.
Souffrez qu'avec ma main...

DAMON.

Oui-da, je le veux bien.

LISETTE *lui couvrant l'œil droit avec sa main.*

Parlez; que voyez-vous?

DAMON.

Parbleu, je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout?

DAMON.

Non vraiment.

LÉONOR *faisant sortir Léandre du Cabinet.*

Sortez sans plus attendre.

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien?

DAMON *montrant Léandre qui sort du Cabinet.*

Si fait, je vois Léandre
Qui sort dans ce moment de mon grand Cabinet.

LISETTE.

Pour le coup nous voilà tous pris au trébuchet.

MARIN.

Parbleu, c'eſt à ce coup qu'il faut crier miracle,
Et cet objet pour vous eſt un nouveau ſpectacle.

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement?
Eſt-ce de voir la fin de mon aveuglement?

SCÈNE XXVIII.

DAMON, LÉANDRE, LISETTE, LEMPESÉ, MARIN.

DAMON.

MAis j'apperçois, je crois, mon Médecin. De grace
Approchez-vous, Monſieur, venez, qu'on vous embraſſe:
Votre divin remede...

LEMPESÉ.

Hé bien?

DAMON.

A réuſſi;
Je vois clair des deux yeux.

LEMPESÉ *à part.*

Que veut dire ceci?
A cette guériſon je ne puis rien connoître.

MARIN.

Vous êtes plus ſavant que vous ne croyez l'être.
Votre fortune eſt faite, il faut faire afficher;
De tous les lieux du monde on viendra vous chercher.

LEMPESÉ *à Marin.*

Je ſuis tout ſtupéfait & plus heureux que ſage.
Qui l'auroit cru, qu'une eau pour peller le viſage,
Guerit le mal des yeux? Je vois que déſormais
On peut tout hazarder après un tel ſuccès.

MARIN.

Ah! parbleu, voici l'autre.

SCÈNE DERNIERE.

DAMON, LÉONOR, LÉANDRE, LEMPESÉ, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

AH! ah! c'eſt notre Tante.
Hé quoi! la bonne femme eſt encore vivante!

LA TANTE.

Que veut dire cela, Monsieur ? vous voyez clair ?

DAMON.

Un peu trop clair pour vous, je le vois à votre air.

LA TANTE.

Si vous voyez si clair, regardez votre femme ;
J'ai signé le Contrat pour ma Niéce.

DAMON.

Ah ! Madame.

LA TANTE.

Cela vous fâche un peu ?

DAMON.

Moi, Madame ! pourquoi ?
C'est Monsieur Lempesé qui l'a signé pour moi.
Regardez votre Epoux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je pense.

DAMON.

Je ne me moque point, je parle en conscience.

LEMPESÉ.

Que veut dire cela ?

MARIN.

Que pour l'avoir guéri,

(Montrant la Tante.)

De ce jeune Tendron il vous a fait mari.

DAMON.

Pouvois-je mieux payer un si rare service?

LÉMPESÉ.

Une vieille!

LA TANTE.

Un benêt!

LEMPESÉ.

Une folle!

LA TANTE.

Un jocrisse!

MARIN.

Fort bien, continuez; c'est à des noms si doux
Qu'on reconnoit déja que vous êtes Epoux.

LA TANTE.

Pour me venger de vous, oui, je serai sa femme,
Et je vous ferai voir...

LEMPESÉ.

Non, s'il vous plaît, Madame.

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, Monsieur, arrangez-vous;
Il faut qu'il me revienne à bon compte un Epoux.

LEMPESÉ.

Ah ! parbleu, vous pouvez vous assurer d'un autre :
A mon âge épouser une femme du vôtre !
Vous avez cinquante ans & des mieux mesurés.

MARIN.

Hé ! qu'importe, Monsieur ? vous la rajeunirez ;
Donnez-lui de cette eau qui pelle le visage.

LEMPESÉ.

Ah ! c'est donc toi, Maraud, avec ton beau langage,
Qui m'a fait tout du long donner dans le panneau ?
Je ne sais qui me tient.

DAMON.

Tout beau, Monsieur, tout beau,
Ne vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait, double traître ?

MARIN.

Je vous ai trompé tous, & j'ai servi mon Maître.
En bonne-foi, pouvois-je en agir autrement ?
Mais avant de crier, attends le dénouement.

DAMON.

Oh ça, mon cher Neveu, de vous qu'allons-nous faire ?

LÉANDRE.

Tout ce qu'il vous plaira, suivez votre colere ;

Je l'ai bien meritée, ayant pu m'oublier.

DAMON.

Hé bien donc, ma vengeance eſt de vous marier.
Epouſez Léonor, ce ſera votre peine.

LÉANDRE.

Je fais tout mon bonheur d'une ſi belle chaîne.

DAMON.

Quant à moi, je renonce à tout engagement;
J'aimois, & c'étoit-là mon ſeul aveuglement.
J'ai recouvré la vue, & je veux bien vous dire
Que j'ai vu tous vos tours, & n'en ai fait que rire:
Avouez qu'il falloit être bien patient.

MARIN.

Voilà le véritable Aveugle Clair-voyant.

FIN.

L'AMOUR CASTILLAN,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

EN VERS,

AVEC UN DIVERTISSEMENT,

De Monsieur Pierre Claude NIVELLE DE LA CHAUSSE'E, *de l'Académie Françoise.*

Représentée pour la premiére fois, par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le 11. Avril 1747.

A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Libraire, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

AURORE, *ſous le nom de Mendoce.*

DOM LOPE, *ſous le nom de Guſman.*

BEATILLE, *Suivante d'Auroré.*

LAZARILLE, *Valet de Dom Lope.*

ARLEQUIN, } *Spadaſſins.*
SCAPIN, }

ECUYERS, CHANTEURS & DANSEURS.

La Scene eſt à Séville, dans un Hôtel.

L'AMOUR CASTILLAN.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAZARILLE *ſeul.*

PAlsambleu, la drôle de ville !
On ne fait nulle part l'amour comme à Seville.
On ne ſait qui l'on aime, & qui l'on a charmé.
Oui, par exemple, moi, j'aime & je ſuis aimé,
Au diable ſi je ſais quelle eſt cette fémelle....
Puiſqu'elle oſe m'aimer il faut qu'elle ſoit belle ;
Sans l'avoir vûe enfin je ſens qu'elle me plaît.

SCENE II.

BEATILLE, LAZARILLE.

BEATILLE, *avec une mante & masquée.*

à part.
QU'il ne découvre pas que je suis Beatille.

LAZARILLE.
Est-ce mon inconnue ? Oui, tout mon sang pétille,
Si c'est elle, oh, parbleu, je saurai ce que c'est,
C'est faire trop long-temps l'amour à l'aveuglette,
Voyons si le minois mérite la fleurette,
Et débutons du moins par le plaisir des yeux.

BEATILLE *à part.*
Tout me paroît ici solitaire & paisible.
Haut.
Est-ce toi, Lazarille ?

LAZARILLE.
Oui, déesse invisible,
C'est moi qui meurs toujours d'amour pour toi.

BEATILLE.
Tant mieux.
Ton maître est-il ici ?

LAZARILLE.
Non, je suis en vacance,
Et je n'ai que toi seule à servir à présent.

BEATILLE *lui donnant une corbeille.*
Dans son appartement tu mettras ce présent.

LAZARILLE.
Encore ? Eh, mais le bien lui vient sans qu'il y pense,
Pour le Seigneur Gusman l'amour est un Perou.

BEATILLE.
Aimerois-tu l'argent ?

LAZARILLE.

Presque autant que toi-même,
C'est dire assez que j'en suis fou.

BEATILLE.

Tiens, voilà dix ducats.

LAZARILLE *les recevant.*

Ah! grands dieux! que je l'aime!
Mais seroit-ce là tout?

BEATILLE.

Eh, pourroit-on savoir
Ce qu'il te faut de plus?

LAZARILLE.

Le plaisir de te voir,
Et d'envisager ma conquête.

BEATILLE.

Le temps n'est pas venu.

LAZARILLE.

Je ne puis, au surplus,
T'aimer pour tes beaux yeux qu'après les avoir vûs.
Quant à moi, me voici des pieds jusqu'à la tête,
Tiens, contemple, admire à loisir.

BEATILLE.

Je pourrai quelque jour te faire ce plaisir.

LAZARILLE.

Comment donc, quelque jour? Quel est ce radotage!
Mignonne, les délais ne me vont point du tout;
Qu'on ne me fasse pas valeter davantage.

BEATILLE.

Il faudra pourtant bien attendre jusqu'au bout.

LAZARILLE.

Si je suis à ton gré, comme cela doit être...

BEATILLE.

Les valets sont toujours les singes de leur maître.
Les amans d'aujourd'hui sont tous de grands fripons;
On ne peut avec eux prendre trop de mesure.

LAZARILLE.

Tu parles comme un livre. A cela je réponds:
Les rigueurs ne sont pas la preuve la plus sûre,

La douceur en fait plus que la ſévérité.
De la beauté la plus farouche
La véritable épreuve eſt la pierre de touche ;
Pour nous connoître à fond, il faut nous rendre heureux,
Et plûtôt que plus tard.

BEATILLE.

à part. Je ne ſuis pas ſi prompte.
Sachons un peu comment il penſe ſur mon compte.
Haut.
Je ne m'éloigne pas de me rendre à tes vœux ;
Mais qui me répondra que l'ami Lazarille
N'en diſe pas auſſi deux mots à Beatille ?

LAZARILLE.

Puiſque tu la connois, toi-même juges-en.
Puis-je être le héros d'un lugubre roman ?
Si l'amour n'eſt joyeux je n'y trouve aucun charme,
J'aime pour être gai, non pas pour ſoupirer ;
Serviteur à l'amour qui me feroit pleurer,
Pour éteindre mes feux il ne faut qu'une larme.
Je veux qu'un doux eſpoir naiſſe avec mes deſirs,
Et dès que j'aime, au moins, commencent mes plaiſirs.

BEATILLE.

Cette façon d'aimer eſt nouvelle & commode.

LAZARILLE.

Auſſi l'a-t-on miſe à la mode,
Et voilà ce qui fait que je brûle pour toi.

BEATILLE.

Beatille eſt pourtant aſſez digne . . .

LAZARILLE.

Elle eſt . . .

BEATILLE.

Quoi ?

LAZARILLE.

Prude, & ce défaut-là ſuppoſe tous les autres.
Laiſſons-là ſa conquête. En un mot, comme en cent,
Elle n'aura jamais l'honneur d'être des nôtres.

BEATILLE *à part.*

Cachons-lui le dépit que mon cœur en ressent.

Haut.

Mais tu veux avec moi faire le politique ;
Tu crois à ses dépens me faire mieux ta cour.

LAZARILLE.

Non. Le diable la puisse emporter sans retour.

BEATILLE.

Tu la hais donc beaucoup ?

LAZARILLE.

Oui, parbleu, je m'en pique ;
Mais, bref, quoiqu'il en soit, laissons-là pour toujours
Cette espéce austere & sauvage ;
Ne m'en parle jamais.

BEATILLE.

A merveille, *à part.* j'enrage.

Haut. Eh bien, pour changer de discours,
Comment me crois-tu, là ?

LAZARILLE.

De mille attraits pourvûe.

BEATILLE.

Tu n'as donc pas besoin du secours de la vûe ?

LAZARILLE.

La vûe est cependant l'aliment des amours,
Il faut bien les nourrir d'une façon ou d'autre ;
Mais, ma belle, entre-nous, quelle idée est la vôtre,
De vouloir être aimée en cachant vos appas ? ....
Le masque n'enlaidit personne,
Mais il devroit tomber, lorsque l'amour l'ordonne.

BEATILLE.

Modere tes transports, & ne t'échauffe pas.

LAZARILLE *voulant lui ôter son masque.*

Du plaisir de te voir régale ma tendresse,
C'est le moins que l'on doive à l'ardeur qui me presse.

BEATILLE *lui donnant un soufflet.*

Prens toujours cet à compte. Adieu,
Je pourrai te payer le reste en temps & lieu.

SCENE III.

LAZARILLE *seul.*

QUE veut dire ceci ? Quel démon la posséde?
Oh, par ma foi, je suis au bout de mon rollet.
De l'amour, des rigueurs, dix ducats, un soufflet..
Les voici bien comptés ; ma joue est encor tiéde.
Mais aussi je suis fou d'aller m'amouracher
D'une invisible peronnelle,
Qui doit avoir raison de se cacher,
Lorsque j'ai sous la main dequoi me passer d'elle.
Pourquoi donc ? Beatille a tout ce qu'il me faut ;
C'est véritablement une prude revêche,
Un dragon de vertu ; mais elle est jeune & fraîche ;
Il faut bien leur passer quelque petit défaut.
Beatille reparoît sans manteau & sans masque.
La voici, débutons, ma harangue est dressée.
Appercevant Mendoce.
Peste du freluquet, si jamais il en fut,
Qui vient, mal à propos, retarder mon début.

SCENE IV.

AURORE *en Cavalier Castillan, un bras en écharpe,* BEATILLE.

BEATILLE.

AH! ma chere maîtresse! eh, vous êtes blessée...

AURORE.

Non, mais j'en fais semblant pour des raisons que j'ai.

BEATILLE.

Autre folie.

AURORE.

As-tu ſongé
A ma commiſſion ? Eſt-ce fait, Beatille ?

BEATILLE.

Vraiment, oui, j'ai remis le tout à Lazarille.

AURORE.

Mais as-tu bien pris ſoin qu'il ne te connut point ?

BEATILLE.

Allez, vous pouvez être en repos ſur ce point.

AURORE.

Tu me parles d'un ton...

BEATILLE.

Eh, puis-je en prendre un autre?
Aurore...

AURORE.

Eh, laiſſe-là mon nom. Mais, voyons, quoi ?
Quelle mauvaiſe humeur t'anime contre moi ?

BEATILLE.

La même, en vérité. Quelle vie eſt la vôtre,
Et quel train mene-t-on dans ces lieux? J'en rougis;
Ici bêtes & gens ſont tous ſur la litiére,
Et le ſommeil, de rage, a quitté ce logis;
Il n'y faut plus penſer à fermer la paupiére.
Ce ne ſont qu'inſtrumens de toutes les façons,
Des violons, des cors, des hautbois, des baſſons,
Et le jour & la nuit ſe diſputent la gloire,
D'étourdir les voiſins qui ſont déſeſpérés,
Sans y compter encor des goſiers altérés,
Qui ſont toujours ouverts pour chanter & pour boire.

AURORE.

Ce ſont tous des gens à talens,
De bons Muſiciens, des Danſeurs excellens,
Qu'il m'eſt permis, je crois, d'avoir à mon ſervice.
Ma fortune eſt immenſe, il faut que j'en jouiſſe;
D'ailleurs j'aime beaucoup tous ces jeux innocens.

BEATILLE.

Pour tout ce qui vous plaît, tout y va, rien n'y manque.
Sur mon ame, on vous prend pour quelque ſaltimbanque,
Qui s'en vient établir un théâtre céans.

AURORE *riant.*

Mais tu ferois fort bien le rôle de Duegne.

BEATILLE.

Je ne vous connois plus, ſouffrez que je m'en plaigne.

AURORE.

Volontiers, & je t'offre un accommodement,
Et qui pourra nous plaire également.

BEATILLE.

Ce ſera mon congé, ſans doute.

AURORE.

Non, non, tu m'es trop chere. Ecoute.
Moi, je te laiſſerai t'exhaler nuit & jour,
Et comme il me plaira tu me laiſſeras vivre;
Car je ne prétens plus avoir de loix à ſuivre
Que celles des plaiſirs & celles de l'amour.

BEATILLE.

L'amour n'a point de loix, il n'a que des caprices.

AURORE.

Ah, peut-on le traiter avec tant d'injuſtices?
Le croiras-tu toujours le plus grand des malheurs?
Tu ne le connois point, il t'eſt antipathique.
Avec ton préjugé gothique,
Tu n'y vois que chagrins, tu n'y vois que douleurs.
Quant à moi, je ſoutiens, & devant le plus ſage,
Qu'il n'eſt rien de plus doux que d'aimer à ſon tour,
Et qu'à l'âge où je ſuis, & peut être à tout âge,
C'eſt être ſans raiſon que d'être ſans amour.
En un mot, je ſuis libre.

BEATILLE.

Et folle, mais qu'y faire?

AURORE.

Mais, quand on a formé les liens les plus doux...

BEATILLE.

Il faut donc s'y tenir.

AURORE.

Qui te dit le contraire ?

BEATILLE.

Et cet amant ſecret, qui s'eſt perdu pour vous,
En vous affranchiſſant d'un hymen déplorable,
Où vous auroit contrainte un pere inéxorable,
Que lui ſert d'avoir eu, dans un combat fatal,
Le funeſte bonheur d'immoler ſon rival ?
Que ferez-vous de lui ?

AURORE.

Comment ? Qu'oſe-tu croire ?

BEATILLE.

Que les abſens ont tort, & ſur-tout en amour ;
Car il a pu compter, pour prix de ſa victoire,
Qu'il vous épouſeroit un jour.
Le trépas imprévû d'Henrique votre pere
Confirmoit à Don Lope un eſpoir ſi flatteur,
Mais cet homme, entre-nous, ne vous touche plus guere.

AURORE.

Dom Lope, je le ſais, fut mon libérateur.

BEATILLE.

Vous vous traveſtiſſez, vous courez chaque ville
Pour le rejoindre, & dans Séville
Le premier Cavalier lui vole votre cœur ;
Car Guſman eſt votre vainqueur.

AURORE.

Il eſt très-certain que je l'aime.

BEATILLE.

Eh, ne voilà-t-il pas votre inconſtance extrême.
Je n'ai jamais connu votre premier amant,
Si je prens ſon parti c'eſt gratuitement ;
Mais de quel homme ici vous êtes vous frappée ?
D'un franc aventurier, Cavalier ſoi diſant,
Qui vous a faſciné les yeux comme un enfant,
Et qui n'a, tout au plus, que la cape & l'épée.

AURORE.

Tu pourrois un peu mieux me parler de Guſman.

BEATILLE.

Il vous ruinera, c'eſt le ſoin qui l'occupe,
Car tout ſon patrimoine eſt le cœur d'une dupe,
Vous pourriez payer cher votre ſecond Roman.

AURORE.

Et ſi je te diſois que Guſman eſt Dom Lope ?
C'eſt ce qu'il faut enfin que je te développe.

BEATILLE.

Quoi, c'eſt-là ce Dom Lope ?

AURORE.

Oui.

BEATILLE.

Lui ? Quoi, le patron
De ce coquin de Lazarille ?

AURORE.

Aſſurément, & pourquoi non ?
Obligé de s'enfuir du ſein de ſa famille,
Il a changé de nom.

BEATILLE.

Mais enfin, ſi c'eſt lui,
Il vous eſt bien connu, ce n'eſt pas d'aujourd'hui.
Cependant il s'adonne à certaine Iſabelle,
Il y va tous les jours, & vous eſt infidéle.

AURORE *ſoupirant.*

Infidéle, il eſt vrai... Mais je compte pourtant
L'arracher à l'objet de ſon indigne hommage.

BEATILLE.

Vous ſied-t-il de courir après un inconſtant ?

AURORE.

En eſt-on moins charmant pour être un peu volage?
Va, ſi chaque infidélité
Otoit à la beauté le moindre de ſes charmes,
Elle ſeroit bientôt ſans armes;
Mais, par bonheur pour elle & pour l'humanité,
On peut changer ſans riſque. Il paroît au contraire,
Que l'inconſtance donne encor plus de quoi plaire :

Mais, entre-nous, il n'eſt volage qu'à demi,
Par pur amuſement ; & je te dirai même
Qu'il ne me connoît pas ; il me croit un ami.

BEATILLE.

Quoi, vous fûtes l'objet de ſa tendreſſe extrême,
Et lorſqu'il vous retrouve, il ne vous connoît pas?

AURORE.

Il ne m'a jamais vûe.

BEATILLE.

Oh, tout ceci me paſſe.
Il ne vous vit jamais... Expliquez-moi, de grace ;
Par où ſon cœur devint épris de vos appas,
Comment il vous rendit les armes ?
Car vous avez eu l'art de vous cacher ſi bien
Que moi, qui vous veillois, je ne ſoupçonnois rien.

AURORE.

Je paſſois dans Madrid pour joindre à quelques charmes,
De l'eſprit, des talens ; ſoit qu'on eût tort ou non,
Ce bruit vint juſqu'à lui.

BEATILLE.

Quel malheur !

AURORE.

Au contraire ;
Dès-lors il ne ceſſa, pour tâcher de me plaire,
De paſſer à toute heure au bas de mon balcon ;
Je le vis, il me plût.

BEATILLE.

Mais quelle frénéſie...

AURORE.

C'eſt ainſi que tous deux nous prîmes de l'amour
A travers d'une jalouſie,
Toujours pendant la nuit, & jamais en plein jour.

BEATILLE.

Quoi, jamais autrement il n'a pu vous connoître ?

AURORE.

Non. Dès que tu dormois, j'allois à ma fenêtre,
Dom Lope étoit au bas, il n'y manquoit jamais,

Nous nous entretenions tout bas l'un avec l'autre...
Quel plaiſir ! Quel bonheur ! Quel charme étoit le nôtre !
A m'entendre chanter il trouvoit mille appas.

BEATILLE.

Et vous me trompiez donc avec ce beau ramage ?

AURORE.

Va, c'étoit de bon cœur.

BEATILLE.

Ah, les maudits oiſeaux !
On a beau les tenir étroitement en cage,
L'amour paſſe toujours à travers les barreaux.

AURORE.

Voilà préciſément l'amour tel que je l'aime ;
Je le veux traverſé, contrarié, contraint,
Que de mille terreurs il ſoit ſans ceſſe atteint,
Qu'il ait toujours tout prêt un ſecret ſtratagême,
Un détour, une ruſe impoſſible à prévoir,
Pour tromper les argus & braver leur pouvoir ;
Il n'eſt amour qu'autant qu'il ſe rit des obſtacles
Que l'on oppoſe à ſes deſirs ;
Je ne le reconnois pour le dieu des plaiſirs,
Qu'autant qu'en leur faveur il produit des miracles.

BEATILLE.

Mais enfin ce roman...

AURORE.

Je m'en vais l'achever ;
Mais il me reſte encor des meſures à prendre.

BEATILLE.

Et qui ſont ?

AURORE.

J'ai voulu, puiſqu'il faut te l'apprendre,
Me rendre ſon ami pour le bien éprouver ;
Sous ce titre emprunté, ſous l'habit qui me cache,
Je puis bien mieux ſans qu'il le ſçache,
L'étudier à fond, & lire dans ſon cœur.
L'amant le plus ſincere, aux yeux de ſon vainqueur,
Cache, ou maſque toujours un peu ſon caractere.

On ne ſe connoît bien que lorſqu'il n'eſt plus temps,
C'eſt ce qui fait tant d'inconſtans.
Mais entre amis l'on eſt ſans voile & ſans myſtere,
Le naturel paroît & ſe montre au grand jour,
Nuls dehors affectés ne ſont mis en uſage,
On ne farde pas plus ſon cœur que ſon viſage,
C'eſt pourquoi l'amitié dure plus que l'amour.

BEATILLE.

Mais qu'en reſulte-t'il ?

AURORE.

Que je ſuis enchantée.

BEATILLE.

Mais au fond de ſon ame on vous a ſupplantée.

AURORE.

Oui, mais cette rivale a près de quarante ans.

BEATILLE.

Eh bien, attendrez-vous qu'elle ait la cinquantaine ?

AURORE.

Non, je ne compte pas attendre ſi long-temps.

BEATILLE.

Ses charmes ſont uſés, ſon automne eſt prochaine ;
Mais enfin à cet âge une femme ſouvent
Sait mieux ſe faire aimer qu'une tête à l'évent.
Quand ces coquettes ſurannées
Ont au cœur d'un jeune homme attaché le grapin,
Cela tient comme un diable, on n'en voit pas la fin.
L'amour s'amuſe-t'il à compter les années ?

AURORE.

Il n'importe, un moyen m'a déja réuſſi.

BEATILLE.

Comment le voulez-vous détacher d'Iſabelle ?

AURORE.

Je m'en ſuis fait aimer auſſi.

BEATILLE.

Comment, d'Iſabelle !

AURORE.

Oui, je la rens infidéle.
Qui ne s'attraperoit à mon air cavalier !

BEATILLE.

Il faut, ma foi, jetter au feu le protocole,
Les filles d'aprésent n'ont plus besoin d'école,
Elles ont dans leur manche un démon familier.

AURORE.

Va, ce ne sont pas-là de si grandes merveilles,
Et l'on feroit à moins vingt conquêtes pareilles;
L'interêt qui la guide est son moindre défaut,
Et j'ai payé son cœur cent fois plus qu'il ne vaut.
Quant à Gusman, je vais, par un coup de ma tête,
L'ôter à ma rivale aujourd'hui sans retour.

BEATILLE.

Comment?

AURORE.

En lui prouvant, mais plus clair que le jour,
L'indignité de sa conquête.

BEATILLE.

Sans doute qu'il s'amuse à voir
Ces présens qu'à l'instant il vient de recevoir.

AURORE.

Il ignore de qui. * ... Va-t'en, sans qu'il te voie.
J'aurai besoin de toi, dès qu'il sera sorti.

* Elle met son bras en écharpe.

SCENE V.

AURORE, GUSMAN.

GUSMAN.

Bon jour, il faut... ceci modere un peu ma joie.
Vous vous êtes battu sans m'avoir averti,
Mendoce, pouvez-vous m'avoir fait cette injure?
J'ai crû que vous m'aimiez, & cela me confond.

AURORE.

AURORE.

Je n'ai pas eu beſoin de prendre de ſecond.

GUSMAN.

Mais vous êtes bleſſé.

AURORE.

Ce n'eſt rien, je vous jure,
Et le mal ne vaut pas la peine d'en parler.
Vous m'avez abordé d'un air qui me fait croire
Qu'il vous eſt arrivé quelque nouvelle hiſtoire,
Et vous veniez m'en regaler.

GUSMAN.

Il eſt vrai, je ſuis plein de ma bonne fortune.

AURORE *à part.*

Je la ſais comme lui, puiſque j'en ſuis l'auteur.

GUSMAN.

Il faut qu'abſolument je vous en importune.

AURORE.

Vous ne ſauriez me faire un récit plus flatteur.

GUSMAN.

Une affaire d'honneur, dont je craignois la ſuite,
Pour laquelle j'étois vivement pourſuivi,
Et qui m'avoit contraint à prendre ici la fuite....

AURORE.

Qu'en eſt-il arrivé ?

GUSMAN.

Qu'on m'a ſi bien ſervi,
Qu'enfin elle eſt accommodée,
Que ma grace m'eſt accordée :
Parmi quelques préſens d'aſſez grande valeur,
Qu'on vient de m'envoyer, j'en ai trouvé la preuve.

AURORE.

Eh, qui ſoupçonnez-vous ?

GUSMAN.

J'en ſoupçonne une veuve
Dont le cœur s'eſt trouvé ſenſible à mon malheur.

AURORE.

Et que vous aviez miſe en cette confidence ?

GUSMAN.

Non, j'ignore comment elle a pû le ſavoir,
Car je le lui cachois par excès de prudence,
Et je ne comprens pas qu'elle ait eu le pouvoir
De terminer ainſi mon infortune extrême;
Je ne lui croyois pas grand crédit à la Cour.
De quoi ne vient-on pas à bout lorſque l'on aime?
Ce ſont-là des coups de l'amour.

AURORE.

Ainſi vous imputez à cet objet ſi tendre
Le ſervice important que l'on vient de vous rendre?

GUSMAN.

Mais, ſans difficulté, cela n'eſt point douteux.

AURORE.

Vous croyez que ſon cœur eſt aſſez généreux...,

GUSMAN.

Sa généroſité ne m'eſt que trop connue,
J'en ai plus d'une fois reſſenti les effets
J'en ai reçû mille bienfaits,
Puiſqu'il faut vous le dire.

AURORE.

Eſt-elle convenue
Quelquefois avec vous de cette vérité?

GUSMAN.

Elle y laiſſe toujours certaine obſcurité,
Mais on voit à travers....

AURORE.

La choſe eſt entendue;
C'eſt-à-dire que la façon,
Dont elle s'en eſt défendue,
Vous a ſuffiſamment confirmé ce ſoupçon.

GUSMAN.

Oui, mon cher.

AURORE, *à part.*

Ah, peut-on avoir l'ame ſi baſſe?

GUSMAN.

Je dois vous avouer que ſa profuſion
M'a fait moins de plaiſir que de confuſion.

AURORE.

Pourquoi donc ?

GUSMAN.

C'eſt qu'un homme a fort mauvaiſe grace
De tirer d'une femme autre choſe en amour,
Que le plaiſir d'un tendre & ſincere retour ;
C'eſt-là le prix du cœur, & le ſeul qui doit plaire.
Je ſais bien qu'à préſent tous ne s'y bornent pas,
Et qu'il eſt aſſez ordinaire
De trouver parmi nous bien des gens aſſez bas
Pour chercher un autre ſalaire ;
Mais, à mon ſens, quoiqu'il en ſoit,
Tout amant qui ſe vend n'eſt qu'un vil mercénaire ;
Et ſon cœur ne vaut pas le prix qu'il en reçoit.
C'eſt mon avis, je crois que c'eſt auſſi le vôtre.

AURORE.

Le plus riche des deux doit toujours aider l'autre.

GUSMAN.

Mais j'ai caché de rendre au moins l'équivalent,
Et ces mêmes préſens que m'a fait cette belle
M'ont procuré de quoi m'acquiter envers elle ;
J'aurois fait beaucoup plus ſi j'étois opulent,
Mais l'état où m'a mis ma funeſte aventure...

AURORE.

Et ſans aucun ſcrupule elle acceptoit toujours ?

GUSMAN.

Mais j'étois obligé de prendre des détours,
Elle fermoit les yeux.

AURORE, *à part.*

L'indigne créature !

GUSMAN.

De qui parlez-vous donc ? Vous êtes agité ?

AURORE.

Ce n'eſt rien, pourſuivez.

GUSMAN.

Mais votre trouble éclate.

AURORE.

Eh bien ; vous diſiez donc que cette ſcélérate...
Excuſez .... depuis quand ſa libéralité

A-t-elle commencé ?

GUSMAN

L'époque eſt, ce me ſemble,
Du temps que nous avons fait connoiſſance enſemble:
Jalouſe de notre amitié,
Son amour m'a paru s'augmenter de moitié.

AURORE *à part.*

Je n'y tiens plus, il faut que je me ſatisfaſſe.
Haut.
M'aimez-vous ?

GUSMAN.

Comment donc? Expliquez-vous, de grace.

AURORE.

Prêtez-moi votre main,

GUSMAN.

Pourquoi ?

AURORE.

Pour me venger.
Je ne puis à préſent me ſervir de la mienne;
Vous le voyez vous-même.

GUSMAN.

Ah, qu'à cela ne tienne.

AURORE.

Vous ne courrez pas grand danger.

GUSMAN.

Tant pis,

AURORE, *lui montrant une table.*

Mettez-vous-là,

GUSMAN.

Quelle eſt cette aventure ?

AURORE.

Ecrivez ſeulement

GUSMAN.

Ah, ah! c'eſt un appel;
Parbleu, vous m'enchantez. A qui va le cartel ?
A quelle heure ? En quel lieu ?

AURORE.

C'eſt pour une rupture

GUSMAN.

Ce n'eſt point un combat ?

AURORE.

Non. Je veux à l'inſtant
Envoyer le congé ; mais le plus inſultant . . .

GUSMAN.

Oh, n'eſt-ce que cela ? C'eſt une bagatelle.

AURORE.

Etes-vous prêt ?

GUSMAN.

Dictez. L'Epitre ſera belle

AURORE *dicte.*

„ J'avois perdu l'eſprit, lorſque pour m'amuſer
„ Je daignai vous offrir une eſpece d'hommage ;
„ Le bon ſens vient enfin de me déſabuſer.

GUSMAN.

Buſer . . . Allons, ferme, courage

AURORE.

„ Votre dupe à jamais échappe de vos mains ;
„ Vous ne meritez pas le dernier des humains.

GUSMAN *pliant la lettre.*

La belle piéce d'écriture !
Tout ce que le cœur dicte eſt toujours ſans rature.
Ma foi, ce congé là n'eſt pas mal énoncé,
A qui faut-il mettre l'adreſſe ?

AURORE.

Ah ! le nom de cette traîtreſſe
Ne merite pas d'être écrit ni prononcé ;
Au ſurplus, ſoyez ſûr que je vous vois avec joie
Le bonheur imprévû que l'amour vous envoie ;
Je vous le dis de bonne-foi,
Croyez que perſonne que moi
N'y prend un interêt & ſi vif & ſi tendre.

GUSMAN.

Cette douce aſſurance a pour moi mille attraits.

AURORE.

J'ai quelqu'ordre à donner, voulez-vous bien m'attendre ?
Nous irons faire un tour, vous ſerez libre après.

SCENE VI.

AURORE *seule.*

ALLONS, il ne faut pas qu'il prévienne la lettre,
Par qui la ferai-je remettre ?
Beatille, es-tu là ?

SCENE VII.

AURORE, BEATILLE.

AURORE.

TE voici juſtement
Fort à propos.

BEATILLE.

Jamais je n'arrive autrement.

AURORE.

Tout va bien, applaudis de la bonne maniere.
Vois-tu ce que j'ai là ? Devine ce que c'eſt.

BEATILLE.

Hélas ! J'ai le malheur de n'être pas ſorciere :

AURORE.

Le congé d'Iſabelle ; oui, voilà ſon arrêt,
Que j'ai dicté, que j'ai fait écrire à la belle
Par Guſman.

BEATILLE.

Par Guſman ! Il rompt donc avec elle ?

AURORE.

Oui, mais il n'en ſait rien encore.

BEATILLE.

Il n'en ſait rien!

AURORE.

Non, pas le moindre mot.

BEATILLE.

Il briſe ſon lien

Sans le ſavoir ?

AURORE.

Eh, oui, ma pauvre Beatille.

Il s'agit d'envoyer ce billet... A propos,

Ne connois-tu pas Lazarille ?

BEATILLE.

Un peu. *à part.* Que trop pour mon repos.

AURORE.

Remets entre ſes mains cette lettre fatale,

Pour la porter à ma rivale.

BEATILLE.

De la part de Guſman ?

AURORE.

Oui, mais à ſon inſû ;

Tu conçois bien ?

BEATILLE.

Sans doute.

AURORE.

Il m'attend, je te quitte,

Je m'en vais l'amuſer, expedie au plus vîte.

SCENE VIII.

BEATILLE *ſeule.*

JE crois que le porteur ſera fort mal reçu,
Et je ne riſque rien d'en charger Lazarille.
Oui, j'en dois à cet animal;
Quelques coups de bâton ne lui viendroient pas mal.
Plût au ciel.... Mais je l'aime, & je veux qu'on l'étrille,
En ſerai-je mieux à ce prix?
Tantôt par un ſoufflet j'ai payé ſes mépris,
N'en eſt-ce pas aſſez? Plaiſante bagatelle
Qu'un malheureux ſoufflet, quand l'injure eſt mortelle!
D'ailleurs je n'ai pas appuyé,
Non, tout ce qu'il m'a dit doit être mieux payé.
Allons, il y va trop du nôtre,
Chargeons-le du billet, je ne puis mieux choiſir,
Dût-il être aſſommé, j'en aurai le plaiſir:
La vengeance en eſt un, quand on n'en a point d'autre.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LAZARILLE.

MAUGREBLEU de la masque ! elle m'avoit donné
Un billet au porteur, payable à coups de gaule ;
A l'entendre parler ; j'étois trop fortuné,
C'étoit de l'or en barre ; oui, par dessus l'épaule.
Dieu merci, j'ai bon pied, bon œil,
Et je sens le bâton une lieue à la ronde.
Il étoit, ma foi, temps ; mais, plus prompt qu'un chevreuil,
Je me suis retiré des embarras du monde.
Lorsque j'aurai besoin d'être assommé,
Je sais présentement l'endroit à point nommé ;
Mais, baste, rien ne presse encore.

SCENE II.

LAZARILLE, ARLEQUIN, SCAPIN.

LAZARILLE *voyant Arlequin.*

QUELLE espéce de matamore,
Avec ſon tapabor & ſon vieil oripeau,
D'un air ſi renfrogné vient lorgner ma figure?
Eſt-ce à moi qu'il en veut? Arborons le chapeau.
Appercevant Scapin.
Quel autre garnement d'auſſi mauvais augure?

ARLEQUIN.

C'eſt lui.

LAZARILLE.

C'eſt moi.

SCAPIN.

Voyons, il faut s'en aſſurer.

Tous deux lui mettent la main ſur le collet.

ARLEQUIN.

Ami.

LAZARILLE.

Vous vous trompés, je puis vous le jurer.

SCAPIN.

Dites-nous, s'il vous plait...

LAZARILLE.

Je n'en ſais rien.

ARLEQUIN.

De grace.

LAZARILLE.

Avec ces beaux diſcours, Meſſieurs, le temps ſe paſſe.

ARLEQUIN.

Tantôt, où vous ſavez...

LAZARILLE.

Moi ? Non.

SCAPIN.

Expliquons-nous.

LAZARILLE *à part.*

Qu'eſt-ce que tout ceci m'annonce ?

ARLEQUIN.

N'êtes-vous pas venu porter un billet doux ?

LAZARILLE.

Pourquoi ?

SCAPIN.

Vous n'avez pas attendu la réponſe.

LAZARILLE.

Je n'en avois pas le loiſir.

ARLEQUIN.

Nous nous ſommes tous deux chargés avec plaiſir
Il lui donne un billet.
De vous la rapporter. Voici pour votre Maitre ;
Ce n'eſt qu'en attendant le reſte. A votre égard,
Iſabelle, ſenſible autant qu'on le peut être,
Vous fait prier par nous d'accepter de ſa part
Des marques de reconnoiſſance,
Qui ſont à votre bienſéance.

SCAPIN *donnant un bâton à Arlequin.*

A vous, mon ancien.

LAZARILLE.

Je ſuis pris comme un ſot.

SCAPIN *à Arlequin.*

Lorſque vous ſerez las...

LAZARILLE.

J'entens. Meſſieurs, un mot :
Ne pourroit-on ranger autrement cette affaire ?
A Scapin qui lui préſente un piſtolet, & qui remue la main comme un homme qui a peur.
Pour Dieu, n'ayez pas peur.

ARLEQUIN.

Parlez, nous ſommes prêts
Avez-vous des moyens ?

LAZARILLE.

Oui, qui pourront vous plaire ;
En bûvant, tout s'arrange.

SCAPIN.

Oh, nous boirons après :
Nous ſommes gens d'honneur qu'on a payés d'avance.

LAZARILLE.

Eh bien, je donnerai quittance
Comme quoi je les ai reçûs,
Et cinquante encor par deſſus,
Et vous y gagnerez.

SCAPIN.

Il parle en galant homme ;
Frere, qu'en dites-vous ? Monſieur eſt obligeant,
Mais ces quittances-là ſe donnent en argent ;
En avez-vous ?

LAZARILLE.

Qui, moi ?

ARLEQUIN.

Voyez...

Lazarille fouille dans ſes poches & n'en tire rien.

ARLEQUIN.

Frapons.

SCAPIN.

Aſſomme.

LAZARILLE.

Arrêtez, j'ai...

ARLEQUIN.

Combien ?

LAZARILLE.

Trois ducats pour tout bien.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que trois ducats pour cent coups d'étriviére ?
J'aimerois tout autant vous les donner pour rien.

Il fait mine de le battre.

LAZARILLE.

Eh bien donc, j'en ai dix.

SCAPIN.

Cédons à ſa priére;
Nous les partagerons, le tout par amitié.

LAZARILLE *à part.*

Ce n'eſt que demi mal, il m'en reſte moitié.

ARLEQUIN.

Donnez; ſont-ils de poids?

LAZARILLE.

Je n'en prens jamais d'autres.
Un, deux, trois, quatre, cinq.

ARLEQUIN.

Adieu, vous & les vôtres.

Ils vont pour ſortir.

LAZARILLE.

Au diable. Allons, enfin, m'en voilà dégagé.

SCAPIN.

Et moi donc, s'il vous plaît?

LAZARILLE.

Qu'eſt-ce?

SCAPIN.

Que vous en ſemble?
Nous ſommes convenus de partager enſemble.

LAZARILLE.

Entre vous deux & moi, n'ai-je pas partagé?

SCAPIN.

Hé? la Rancune, à moi: ce coquin-là ſe moque,
Pour ne me pas payer il uſe d'équivoque;
Mais voyez le fripon; je l'ai trop épargné.

ARLEQUIN.

Çà, donnez-lui ſes honoraires.
Nous avons bien d'autres affaires.

SCAPIN.

Refuſer un argent qu'on a ſi bien gagné.

ARLEQUIN.

Allons donc, ventrebleu, car mon couroux s'enflamme.

LAZARILLE.

Tenez, Seigneur, voilà le reſte de mon ame.

ARLEQUIN.

Chacun eſt-il content?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Partons.

SCAPIN.

Serviteur.

SCENE III.

LAZARILLE.

MORBLEU, ſi j'avois eu du cœur,
J'aurois bien dû me laiſſer battre;
Il falloit me tenir ferme, & n'en rien rabattre.
Ils m'auroient aſſommé, mais j'aurois dix ducats,
Qui me ſerviroient de reſſource.
N'ai-je pas éprouvé vingt fois, en pareil cas,
Que le dos ſe refait plus vîte que la bourſe.
Le mien me coûte plus qu'il n'a jamais valu.
Ah, que n'eſt-ce à refaire! O regret ſuperflu!

SCENE IV.

GUSMAN, LAZARILLE.

GUSMAN.

ON vient de t'apporter, de la part d'Iſabelle,
Une lettre en réponſe.

LAZARILLE.

Oui, j'ai payé le port.

GUSMAN.

Mais, n'ayant point écrit, cela m'étonne fort.
Donne. J'allois passer chez elle,
Pour la remercier de son nouveau bienfait,
Et je suis dans mon tort de ne l'avoir pas fait;
Mendoce n'a jamais voulu me le permettre.

Il lit.

» J'ai reçu votre indigne lettre...
Quoi! mon indigne lettre! est-ce à moi qu'on écrit?
L'adresse est à mon nom, voilà son écriture.
A qui diable en veut-elle? Elle a perdu l'esprit.

LAZARILLE.

Et moi bien plus.

GUSMAN.

Suivons: » J'accepte la rupture;
» Vous ne pouvez jamais m'offrir rien de plus doux,
« On y gagne en perdant un homme tel que vous,
» Il ne sera jamais de femme qui se fâche
» De n'avoir plus le cœur de l'homme le plus lâche.
Morbleu!

LAZARILLE.

Bon, bon, ce n'est qu'une femme qui dit
Tout ce qui lui vient en pensée;
C'est l'amour qui se sert des armes du dépit.

GUSMAN.

Je n'ai point mérité cette lourde insensée.
J'ai beau m'examiner.

LAZARILLE.

Moi, j'ai beau me fouiller...

GUSMAN.

Je n'y saurois rien débrouiller.

LAZARILLE.

Je ne trouve rien dans ma poche.
Mais, Monsieur, entre-nous, à parler sans reproche...

GUSMAN.

Quoi?

LAZARILLE.

Vous vous émerveillez-là

D'une choſe aſſez ſimple.

GUSMAN.

En effet, elle eſt telle...
En quoi ?

LAZARILLE.

Vous écrivez à la Dame Iſabelle.

GUSMAN.

Moi ?

LAZARILLE.

Sans doute. On vous fait réponſe, & la voilà.

GUSMAN *après avoir rêvé.*

Attens... Quand j'y penſe, Mendoce...

LAZARILLE.

J'ai porté le poulet, je n'en ſuis que trop sûr.

GUSMAN.

Ah, m'auroit-il joué le tour le plus atroce ?
Il m'a dicté tantôt un billet aſſez dur ;
A-t-il eu la noirceur d'en faire un ſacrifice ?
Sait-il où j'aime ? A qui pourrois-je l'avoir dit ?
A Lazarille.
Qui t'a fait le porteur de ce billet maudit ?

LAZARILLE.

La Soubrette.

GUSMAN.

De qui ?

LAZARILLE.

De cette jeune Actrice
Qui loge incognito dans cet Hôtel garni.
La coquine, tantôt, me guêtant au paſſage,
Quand vous êtes ſorti, m'a chargé du meſſage ;
C'eſt tout ce que je ſais de ce brouillamini.

GUSMAN.

Allons chercher Mendoce.

SCENE V.

AURORE *en Cavalier*, GUSMAN.

AURORE *riant.*

AH! Nous allons bien rire.

GUSMAN.

Je ne ſuis pas en train.

AURORE.

Oh, vous vous y mettrez.

GUSMAN.

J'ai bien auparavant quelque choſe à vous dire.

AURORE.

Tâchez de me prêter l'oreille, & vous rirez.
On m'engage, mon cher...

GUSMAN.

Eh, morbleu, que m'importe!

AURORE.

On me fait, en un mot, l'inſtance la plus forte,
Pour me couper la gorge avec vous.

GUSMAN.

Avec moi!

AURORE.

On l'exige, on le veut pour gage de ma foi.

GUSMAN.

Eh, qui donc?

AURORE.

Une belle & vertueuſe Dame.
Voici, pour la vanger, le bras qu'elle reclame.

GUSMAN.

Pour la vanger! De quoi?

AURORE *lui donnant une lettre.*

D'un outrage reçû.
Voici l'ordre, voyez comment il eſt conçû.

GUSMAN.

Comment, c'eſt d'Iſabelle !

AURORE.

Oui, vraiment, elle-même.

GUSMAN.

Eſt-ce que vous la connoiſſez ?

AURORE.

Parbleu, ſi je connois une femme qui m'aime ?

GUSMAN.

Qui vous aime!

AURORE.

A la rage. Eh quoi, vous pâliſſez.

GUSMAN.

Ah, Ciel !

AURORE.

Liſez l'Epitre, elle m'eſt adreſſée,
Et nous verrons après quelle eſt votre penſée.

GUSMAN *lit.*

» Un téméraire, à qui j'avois prêté mon cœur,
» Outré de voir qu'enfin vous êtes mon vainqueur...

AURORE.

Notez ceci.

GUSMAN.

» M'a fait le plus ſenſible outrage ;
» Ce n'eſt que dans le ſang que l'on peut le laver.
» J'ai recours à votre courage.
» Si vous m'aimez, Mendoce, il faut me le prouver.
» L'inſolent eſt Guſman, je demande ſa vie,
» Ma haine ne peut être autrement aſſouvie.
» Pour ne vous point trop hazarder,
» En me rendant ce bon office,
» Deux très-honnêtes gens, qui ſont à mon ſervice,
» Ont ordre de ſe joindre à vous pour vous aider.
Quoi, l'écrit de tantôt, cette lettre cruelle,
Que vous m'avez dictée...

AURORE.

Etoit pour Iſabelle,
Avec qui je romps ſans retour.

Je n'ai point offenſé l'amitié ni l'amour.
Devois-je vous ſavoir en intrigue avec elle ?
M'avez-vous jamais dit le nom de cette belle ?
Et quand je l'aurois ſu, qu'en peut-il réſulter ?
Si je vous avois mis au fait de ce miſtére,
Vous n'auriez pas voulu ſervir de ſecretaire.
Pour vanger un ami faut-il le conſulter ?
Cependant vous êtes le maître
D'aller lui dire tout, de lui faire connoître...

GUSMAN.

Vous étiez mon rival ?

AURORE.

Le fait eſt aſſez clair.

GUSMAN.

Quoi, cette femme avoit pour vous de la tendreſſe ?

AURORE.

Autant qu'en peut avoir une pareille eſpéce.

GUSMAN.

Et vous aviez ſon cœur ?

AURORE.

Il me coûte aſſez cher ;
Si vous le regrettez.

GUSMAN.

La rencontre eſt unique.
Le hazard a tout fait, il doit tout excuſer.

AURORE.

S'il vous guérit je ſuis content.

GUSMAN *à part.*

O ſexe inique !
J'ai pourtant de la peine à me déſabuſer.

AURORE.

De quoi ?

GUSMAN.

De ſon amour.

AURORE.

Pour qui ?

GUSMAN.

Mais pour moi-même ;

Car enfin ſes bienfaits, redoublés chaque jour,
Prouvent certainement que j'avois ſon amour.
Ami, quand une femme enrichit ce qu'elle aime,
Il faut qu'elle ait le cœur bien pris.

AURORE.

A qui le dites-vous? Vous ſeriez bien ſurpris,
A propos de bienfaits, ſi la Dame Iſabelle
Ne vous en avoit fait aucun.

GUSMAN.

Comment?

AURORE.

Non, vous dis-je, pas un.
Bien loin d'en avoir reçû d'elle,
Comme on vous l'a laiſſé croire depuis long-temps;
Au contraire, c'eſt vous qui l'en avez comblée,
Oui, vous, qui chaque jour l'en avez accablée.

GUSMAN.

Avec quoi, ſi ce n'eſt à ſes propres dépens?
Vous rêvez, ſur ma foi.

AURORE.

Croyez-m'en ſur la mienne.
Une main inviſible, & qui n'eſt pas la ſienne,
Se faiſoit un plaiſir de nourrir votre erreur.

GUSMAN.

Et quelle eſt cette main? D'où tant de bienfaiſance?

AURORE.

Vous en pourrez encor reſſentir l'influence.
Peut-être le paſſé n'eſt que l'avant-coureur
D'un bonheur plus réel, où vous pourriez prétendre.

GUSMAN.

Quoi donc, que voulez-vous par-là me faire entendre?

AURORE.

Le temps éclaircit tout.

GUSMAN.

Je ne ſais que penſer.
Mendoce, à quoi tend ce langage?

AURORE.

Guſman, daignez me diſpenſer

De vous en dire davantage.

GUSMAN.

Pourquoi s'expliquer à demi?
De grace, achevez donc, l'amitié vous en preſſe;
Parlez.

AURORE.

Vous faire voir quelle eſt cette traîtreſſe,
Eſt tout ce qu'à préſent je puis faire en ami.
En un mot, je vous ſignifie
Qu'Iſabelle jamais n'a fait que vous trahir,
Qu'au plus vil interêt elle ſe ſacrifie,
Que nous ne pouvons trop vous & moi, la haïr;
Que vous devez vous faire un éternel reproche
De l'avoir...

SCENE VI.

LAZARILLE, GUSMAN, AURORE.

LAZARILLE.

ON les a logés les compagnons.
Et vous mes chers ducats, rentrez tous dans ma poche;
Puiſqu'enfin nous nous réjoignons,
Ne nous ſéparons plus, ſi ce n'eſt pour vous boire.

AURORE *à Lazarille.*

Que dis-tu? Quelle eſt cette hiſtoire?

LAZARILLE,

Ma foi, Meſſieurs, c'eſt au ſujet
De ces deux garnemens de la dame Iſabelle.

AURORE.

Ah! Je n'y penſe plus.

LAZARILLE.

Savez-vous quel projet

Les faiſoit ici près reſter en ſentinelle ?

GUSMAN.

Ne t'embarraſſe pas, leur projet m'eſt connu.

LAZARILLE.

J'ai donc bien deviné.

GUSMAN.

Ce ſera mon affaire.

AURORE.

Faiſons ſortir mes gens.

GUSMAN *voulant aller.*

Non, non, laiſſez-moi faire.

LAZARILLE *l'arrêtant.*

Rengainez, c'en eſt fait, on vous a prévenu ;
La valeur n'attend pas qu'on la mette en beſogne...

GUSMAN.

Ah ! Je n'ai pas beſoin des diſcours d'un yvrogne.

LAZARILLE.

Mais on les a, vous dis-je, ajuſtés comme il faut.

AURORE.

Eh, qui donc ?

LAZARILLE.

Moi dixiéme : on prend peu garde au nombre
Lorſque l'on a du cœur... Diable, il y faiſoit chaud,
Et le Corregidor vient de les mettre à l'ombre.

AURORE.

Mais, vraiment, Lazarille eſt un des grands guerriers...

LAZARILLE.

Si je le ſuis...

GUSMAN.

Va-t'en arroſer tes lauriers.

SCENE VII.

AURORE, GUSMAN.

AURORE.

Mais nous avions tous deux une rare maîtresse.
Eh bien, que dites-vous de cette Enchantereſſe,
Et de ſes Spadaſſins ? Rien n'eſt plus monſtrueux ;
Cette femme ſe ſert d'un joli miniſtere.

GUSMAN.

Que voulez-vous ? L'amour prend notre caractere ;
Dans les cœurs vertueux il devient vertueux,
Et criminel dans ceux qui ſont faits pour le crime.

AURORE.

Vous n'aurez pas, je crois, de peine à revenir
De votre égarement. Sortez de cet abîme,
Par quelqu'autre lien cherchez à réunir
L'hymen, la fortune & la gloire ;
Aimez ailleurs ; ſur-tout, placez mieux votre cœur.
Ce n'eſt jamais l'amour, c'eſt le choix d'un vainqueur
Qui peut deshonorer... Guſman, daignez m'en croire ;
Tout peut vous être aiſé, ſi vous y conſpirez ;
Portez vos vœux plus haut.

GUSMAN.

Hélas !

AURORE.

Vous ſoupirez ?

GUSMAN.

Ah ! C'eſt d'un ſouvenir bien cher à ma mémoire.

AURORE.

Eh quoi, vous n'oſeriez pourſuivre la victoire,
Quand je viens de porter pour vous le premier coup ?
Pouvez-vous ignorer encore
Quel eſt votre vainqueur ? Vous l'aimez donc beaucoup ?

à part.

Trop heureuſe Iſabelle ! Ah déplorable Aurore !

GUSMAN.

A des nœuds passagers ne peut-on se livrer ?
On ne refuse guere une bonne fortune ;
Isabelle à mes yeux paroissoit en être une.
Vous imaginez-vous qu'elle ait pû m'enyvrer,
Au point de demeurer encor sous sa puissance ?
Je ne pousserai pas si loin l'entêtement.
Est-on fort amoureux, lorsque le sentiment
S'est borné tout au plus à la reconnoissance ?
Car enfin, il est vrai que jusques à ce jour,
Le plaisir d'être aimé me tenoit lieu d'amour.

AURORE.

Fort bien. Que cet aveu me touche !

GUSMAN.

Mes secrets les plus chers, & mes vœux les plus doux
Ne vous sont pas connus.

AURORE.

J'en dois être jaloux.

GUSMAN.

Mais enfin, je ne sais ce qui m'ouvre la bouche,
Et quel charme me force à vous les confier.

AURORE.

Ce n'est point les sacrifier.

GUSMAN.

J'aime ailleurs.

AURORE.

Vous aimez ?

GUSMAN.

Telle est ma destinée.

AURORE.

En quel lieu ? Depuis quand avez-vous commencé ?

GUSMAN.

Hélas ! c'est à Madrid, depuis plus d'une année ....
Attendez ... Vous allez me traiter d'inconstant.

AURORE.

Non, non, en vérité.

GUSMAN.

Ma tendresse est extrême,

Et

Et je n'ai jamais vû la perſonne que j'aime,
Qu'à travers l'épaiſſeur d'un treillage cruel.

AURORE.

Qu'importe? Après.

GUSMAN.

Malgré notre amour mutuel,
Car j'avois le bonheur de la rendre ſenſible,
Elle a toujours été pour moi preſque inviſible.
Telle étoit la contrainte où j'en étois réduit
Que pour l'entretenir, il falloit que la nuit
Nous prêtât le ſecours de ſon plus ſombre voile.

AURORE.

Ainſi vous pourriez donc l'avoir vûe au grand jour,
Sans ſavoir que ce fût l'objet de votre amour?

GUSMAN.

Sûrement.

AURORE.

Qui vous la fit aimer?

GUSMAN.

Mon étoille.
Le bruit de ſa beauté détermina mon choix.
Ah, je vais vous paroître un vrai viſionnaire.
Son accueil, ſon eſprit, les charmes de ſa voix,
Tout me fit adorer ma divine inconnue.
En un mot, j'éprouvai qu'un cœur, pour ſe donner,
N'a pas toujours beſoin du ſecours de la vûe.
Cet amour doit vous étonner.

AURORE.

Il m'intereſſe plus qu'il ne m'étonne encore.
Je ne puis que louer votre inclination.
Peut-on vous demander, ſans indiſcretion,
Le nom de la perſonne?

GUSMAN.

Elle ſe nomme Aurore.

AURORE.

Ce nom eſt heureux, mais...

GUSMAN.

Quoi?

AURORE.

Ne craignez-vous pas
Qu'elle n'ait pû ſavoir qu'en amant peu fidéle
Vous n'avez pas toujours brûlé pour ſes appas ?
Que votre exemple enfin n'ait influé ſur elle ?
La vengeance eſt ſi douce... *à part.* Il change de couleur.

GUSMAN.

Le ſoupçonneriez-vous ?

AURORE.

Qui ? Moi ? C'eſt une idée
Qui me vient au hazard, qui peut être fondée.

GUSMAN.

Ah, ciel ! S'il etoit vrai, j'en mourrois de douleur.

AURORE.

Mais, puiſque votre goût vous reprend pour Aurore,
Quel eſt donc le deſſein que vous vous propoſés ?

GUSMAN.

C'eſt, puiſqu'enfin mes jours ne ſont plus expoſés,
De voler promptement vers celle que j'adore.

AURORE.

Vous ne pouvez mieux faire ; allez, quittez ces lieux.

GUSMAN.

L'amitié la plus tendre en verſera des larmes.
Jamais ſociété n'eut pour moi tant de charmes ;
Il faut m'en arracher. Agréez mes adieux.
Mais avant que l'amour d'avec vous me ſépare,
Si vous m'aimez...

AURORE.

Beaucoup.

GUSMAN.

Tirez-moi, par pitié,
De l'étrange embarras où mon eſprit s'égare.
J'ai reçû des ſecours, les dois-je à l'amitié ?
Car vous m'avez ſi fort honoré de la vôtre
Qu'on diroit que le ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

AURORE.

J'y compte aſſurément.

GUSMAN.

Couronnez vos bienfaits
Par l'aveu généreux de me les avoir faits ;
Mendoce, faites-moi la grace toute entiere.

AURORE.

Moi ? Que puis-je savoir touchant cette matiere ?

GUSMAN, *à part.*

C'est lui-même.

AURORE.

L'amour peut-être, & l'amitié
Pourroient bien être de moitié.
Le temps découvrira le fond de cette histoire,
En attendant, partez, si vous voulez m'en croire.

Elle laisse tomber un portrait.

GUSMAN *le ramassant.*

Ceci vient de tomber. C'est, je crois, un portrait.

AURORE.

Ah ! Vous pouvez le voir.

GUSMAN.

Mais c'est vous trait pour trait.

AURORE.

Il me ressemble fort.

GUSMAN.

Que je le voie encore.
C'est vous assurément qu'on a peint en Aurore ;
Cette Divinité n'eut jamais tant d'appas.

AURORE.

Que vous êtes flatteur !

GUSMAN.

Non, je ne le suis pas.

AURORE.

La ressemblance vous étonne ;
Elle est grande, & ne peut l'être plus ; mais enfin,
C'est pourtant le portrait d'une jeune personne
Qui n'est pas loin d'ici, je n'en fais pas le fin.
Vous conviendrez bien-tôt qu'elle doit m'être chere ;
Lorsque je vous pourrai dévoiler ce mistere.

GUSMAN.

Je ſens que je ne puis aſſez le regarder.
Que d'attraits ! On la peut préferer à toute autre ;
Si vous avez ſon cœur, ſon choix vaut bien le vôtre.
Mais il vous eſt trop cher pour vous le demander.
A cauſe de la reſſemblance,
Qu'il ſe trouve avoir avec vous,
J'aurois eu....

AURORE.

Non, donnez. *à part.* Faiſons-nous violence;
C'eſt aſſez qu'il l'ait vû. *haut.* Partez, ſéparons-nous.

GUSMAN.

Adieu, formez tous deux la chaine la plus belle,
Je vole où mon amour m'appelle.
Permettez cet embraſſement.

AURORE *ſe reculant.*

Mais vous ne partez pas encore.

GUSMAN *l'embraſſant.*

Pardonnez-moi, je céde à mon empreſſement.

SCENE VIII.

AURORE.

C'Eſt Mendoce, & non pas Aurore
Qui s'eſt laiſſé ſurprendre un baiſer innocent.

SCENE IX.

AURORE, BEATILLE.

BEATILLE.

EH bien, le réſultat ?

AURORE.

Eſt fort intéreſſant.

Beatille, tout nous seconde.
Enfin Gusman revient à son premier vainqueur.
Isabelle, vraiment, n'a jamais eu son cœur.

BEATILLE.

Il la quitte donc ?

AURORE.

Oui, tout va le mieux du monde.
Il retourne à Madrid, il part dès aujourd'hui.

BEATILLE.

Pourquoi ?

AURORE.

Pour m'y chercher.

BEATILLE.

Eh ! Vous voilà trouvée.

AURORE.

Point du tout.

BEATILLE.

Quelle histoire est encore arrivée ?

AURORE.

Je ne me suis pas fait encor connoître à lui.

BEATILLE.

Ne vous lassez-vous point d'être incompréhensible.

AURORE.

Ah, qu'on a peu d'esprit, quand on est insensible !

BEATILLE.

Je vois que la folie est l'esprit de l'amour.
Vous suivez donc Gusman ?

AURORE.

Point du tout, je demeure.

BEATILLE.

Allons, autre énigme du jour.
Si je vous comprens que je meure.
Il part, & vous restez : accordez cet écart.

AURORE.

Je saurai le moyen d'empêcher son départ.

BEATILLE.

Vous le ferez rester ? Eh, qu'elle est cette idée ?

AURORE.

D'achever mon épreuve.

BEATILLE.

Eh, ſurquoi, s'il vous plaît?

AURORE.

Je ſuis riche, il le ſait.

BEATILLE.

J'en ſuis perſuadée.

AURORE.

Je veux ſavoir ſi l'interêt
N'auroit aucune part à la ſubite flamme
Qui renaît à préſent dans le fond de ſon ame,
Et lui faire payer, comme il l'a mérité,
L'eſpéce d'infidélité
Qu'il m'a faite; car c'en eſt une:
C'eſt ma derniere épreuve, & je puis ſur ce point,
M'éclaircir mieux ici, l'on ne m'y connoît point.
Si je puis voir qu'il n'aime en moi que ma fortune,
C'en eſt fait, j'abjure mon choix
Et toute ma tendreſſe expire.
L'amour intéreſſé deshonore à la fois
Celui qui le reſſent & celle qui l'inſpire.
D'ailleurs; comme il ne convient pas
Qu'un homme qui m'a plû reſte dans l'indigence;
Je lui ferai du bien, s'il en fait tant de cas,
Je l'en accablerai par gloire & par vengeance;
Car rien n'eſt plus humiliant
Que d'être redevable à ceux qui nous mépriſent.

BEATILLE.

Vous n'éclaicirez rien, les hommes ſe déguiſent.

AURORE.

Va, l'amour-propre eſt clairvoyant.

BEATILLE.

Et comment pourez-vous éclaircir ce miſtere?

AURORE.

J'ai beſoin de ton miniſtere;
Je vais, puiſqu'il le faut, t'apprendre ce moyen.

BEATILLE.

Voyons qu'elle idée eſt la vôtre.

AURORE.

Sui-moi, viens, & ſur-tout ne me remontre rien.

SCENE X.

BEATILLE.

EH, de quel droit ? Qui diantre, eſt plus ſage qu'un autre !
Allons, extravagons, au gré de ſes ſouhaits.
Cédons, pour cauſe qu'elle ignore :
Mon heure eſt arrivée, & trop heureuſe encore
Que ce ſoit plus tard que jamais.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

LAZARILLE.

J'Ai lû, je ne ſais où, s'il m'en ſouvient, qu'un ſage
N'eſt par-tout, ici-bas, qu'un oiſeau de paſſage ;
Que l'homme ſur la terre, eſt fait pour cheminer,
Et que tout le temps qu'il l'habite,
Ce n'eſt qu'un voyageur, que la beauté du gîte
En aucun lieu jamais ne doit accoquiner.
Sous prétexte qu'ici j'étois le mieux du monde,
J'allois prendre racine, & même aſſez profonde.
Tranſplantons-nous, il faut rouler.
Or ſus, adieu vous dis, mes belles amourettes,
Je pars, que de pleurs vont couler !
Du moins, ſi l'une ou l'autre eût payé mes fleurettes,
Je m'en conſolerois. O ſouhaits ſuperflus !
Je ne ſais qui des deux je regrette le plus.
Allons.

SCENE II.

BEATILLE, LAZARILLE.

BEATILLE *masquée avec sa mante.*

VOYONS un peu si leur départ s'apprête;
Pour remplir le projet...

LAZARILLE *voyant son inconnue.*

Ah! Serviteur.

BEATILLE.

Arrête;
Lazarille, où vas-tu d'un air si triomphant?

LAZARILLE.

Epargnons-nous, ma chere enfant,
Les fadaises que se débitent
Deux tendres amans qui se quittent:
Je viens, sans avoir soif, de boire à ta santé
Le vin de l'étrier.

BEATILLE.

C'est bien de la bonté.
Ton maître s'en va donc?

LAZARILLE.

Il part, je l'accompagne.

BEATILLE.

Eh bien, va-t-en, c'est qui perd gagne.

LAZARILLE.

Est-ce qu'en bonne foi tu me perds sans regret?

BEATILLE.

A ton avis?

LAZARILLE.

Tu dissimules.

BEATILLE.

Va-t-en quêter ailleurs des regrets ridicules;

Beatille pourra-t-en donner en ſecret,
Peut-être ſera-t-elle aſſez bête, aſſez ſotte,
Pour te regretter tant ſoit peu.

LAZARILLE.

Que diable ! Tour à tour chacune me balotte ;
Mais, non, elle cache ſon jeu.

BEATILLE.

Que la biſe & la grêle, & la foudre & l'orage
Te ſuivent pas à pas pendant tout ton voyage !
Puiſſe le tendre amour, comme il a fait ici ;
Te bercer, te berner de la bonne maniére !
Puiſſes-tu chaque nuit crotté, mouillé, tranſi,
Au lieu d'un cabaret giter dans une ornière !
Voilà, ſi par malheur tu ne te romps le cou,
Les vœux que fait pour toi ta très-humble ſervante.

LAZARILLE.

Eſt-ce là tout ?

BEATILLE.

Au diable.

SCENE III.

LAZARILLE.

IL n'eſt rien de plus [illegible]
Que cette drôle de ſuivante.
Que n'ai-je encore ici quatre jours à reſter !...
Il s'agit d'oublier, & non de regretter.

SCENE IV.

GUSMAN, LAZARILLE.

GUSMAN.

SAIS-TU ce qui m'arrive, avant que je m'en aille ?

LAZARILLE.

Mais, que vos créanciers, avertis du départ,
Font les impertinens, & vous manquent d'égard ;
On n'eſt perſécuté que par cette canaille.
Que ne leur dites-vous que vous partez exprès,
Pour aller à Madrid faire un grand mariage,
Et qu'au contraire il faut qu'ils avancent les frais,
Pour vous mettre en état de faire le voyage ;
Le tout avec civilité.
Ah! Morbleu, que ne ſuis-je homme de qualité.

GUSMAN.

Je n'en puis revenir. J'avois fait quelques dettes,
J'allois y ſatisfaire, avant que de partir ;
Point du tout, j'ai trouvé que, ſans m'en avertir,
Tout eſt payé.

LAZARILLE.

Voilà des affaires bien faites.
Monſieur, celle ou celui qui vous a prévenu,
Auroit bien dû payer en même temps les nôtres.

GUSMAN.

Ce bienfait-là m'inſtruit de la ſource des autres,
Ne cherchons pas plus loin, l'auteur m'en eſt connu,
C'eſt Mendoce, & voilà cette main inviſible,
Dont il me tenoit aujourd'hui
Un langage incompréhenſible,
Quand j'ai voulu tantôt m'expliquer avec lui.
A préſent que je vois le fond de cette hiſtoire,

Et qu'il ne peut m'en faire accroire,
Il m'évite, il me fuit, il me laiſſe éloigner.

LAZARILLE.

Mais c'eſt un bienfaiteur qui veut vous épargner
L'embarras que pourroit vous cauſer ſa préſence.

GUSMAN.

Non, ce ſoin-là me bleſſe au lieu de me flatter,
Je mets tout mon honneur dans ma reconnoiſſance,
Et mon plus grand plaiſir à la faire éclater.
Mais nous nous reverrons. Eh bien, qui nous arrête?

LAZARILLE.

Rien, j'ai fait mes adieux, & votre chaiſe eſt prête;
Les chevaux vont venir.

GUSMAN.

Allons, double le pas,
Va les faire arriver, & ne t'amuſe pas.

SCENE V.

GUSMAN.

PARTONS, ſuivons ma deſtinée,
Mon malheur ne me défend plus
De revoir ce ſéjour, où, depuis une année,
J'adreſſe des regrets peut-être ſuperflus.
En effet, quand je céde à mon impatience,
N'ai-je point trop de confiance?
Ah, n'eſt-ce point courir après un bien perdu?
Mon bonheur n'a peut-être été que ſuſpendu.
Je ne ſais quel eſpoir, plus fort que mes alarmes,
Me promet l'accueil le plus doux.
Aurore, vous verrai-je? Ah! Quand le ſort jaloux
S'obſtineroit encore à me cacher vos charmes,
Il eſt tant d'autres biens pour de tendres amans.
Je ſerai ſous vos yeux: que mon ame ravie

Aime à ſe rappeller nos entretiens charmans!
O momens les plus doux que j'aye eu de ma vie!
On entend une voix qui chante.
» *Aimons-nous, aimons-nous....*
Qu'entens-je? C'eſt cet air qu'Aurore a tant aimé.
Aimons-nous, aimons-nous, tout nous y convie....
C'eſt le même, jamais rien ne m'a tant charmé.
» *L'amour eſt l'ame de la vie.*
Ah, ciel! Qui peut avoir une voix ſi touchante?
C'eſt Aurore ou l'amour; oui, c'eſt elle qui chante.
» *Aimons-nous, tout nous y convie,*
» *L'amour eſt l'ame de la vie.*
Je ſuis hors de moi-même en cet heureux moment.
Non, ce ne peut-être qu'Aurore,
C'eſt elle, elle eſt ici, puis-je en douter encore?
La voix ſembloit venir de cet appartement,
Aurore pourroit bien y faire ſa demeure.
Voyons donc, il y faut pénétrer tout à l'heure.

SCENE VI.

GUSMAN, BEATILLE *ſans mante & ſans maſque.*

BEATILLE.

HOLA, Seigneur Guſman, où voulez-vous aller?

GUSMAN.

Là dedans.

BEATILLE.

Pourquoi faire?

GUSMAN.

Eh, parbleu, que t'importe?

BEATILLE.

On m'a conſigné cette porte,
Vous ne pouvez entrer; mais vous pouvez parler.

GUSMAN *regardant Beatille.*

Je ne la connois point.

BEATILLE.

Quelle affaire vous preſſe?

GUSMAN.

Etes-vous du logis?

BEATILLE.

Je ſuis à ma maîtreſſe.

GUSMAN.

Eſt-ce elle, dites-moi, qui vient de m'enchanter?

BEATILLE.

Je ne ſais.

GUSMAN.

Tirez-moi de la plus grande peine.
Je viens d'entendre là, dans la ſalle prochaine,
Quelle voix!

BEATILLE.

Ma maîtreſſe aime fort à chanter.

GUSMAN.

Ah! Fort bien.

BEATILLE.

C'eſt à quoi par bonheur elle excelle;
Elle en a bien beſoin.

GUSMAN.

Pourquoi donc? Quelle eſt-elle?

BEATILLE.

Une jeune Orpheline, heureuſe, en ſon malheur,
D'avoir reçu de la nature
De la voix avec l'art de la mettre en valeur.
Jadis elle fut riche.

GUSMAN.

Et par quelle aventure
Ne l'eſt-elle donc plus?

BEATILLE.

Eh, mais, Seigneur Guſman,
Demandez à l'amour. Un malheureux roman....

GUSMAN.

Un malheureux roman? Eh bien?

BEATILLE.

En fut la cauſe.

GUSMAN.

Comment ?

BEATILLE.

Un fol amour, ſi l'on ne m'en impoſe,
Par un pere en courroux, qu'on n'a point déſarmé,
La fait déshériter.

GUSMAN.

Mais pourquoi donc encore ?

BEATILLE.

Elle avoit un amant.

GUSMAN.

Aimé ?

BEATILLE.

Sans doute. Or cet amant, pour abréger l'hiſtoire ;
Voyant qu'un autre alloit lui ravir ſon bonheur,
Appella ſon rival, remporta la victoire ;
Il le tua.

GUSMAN *à part.*

C'eſt moi.

BEATILLE.

Dont le pere en fureur,
Mit ſa fille au couvent ; mais au bout de l'année,
Le bon homme mourut, comme il avoit vécu,
Et ma maîtreſſe infortunée
Reſta deshéritée.

GUSMAN *à part.*

Ah ! j'en ſuis convaincu.

BEATILLE.

Mais, moi, qui vous dis tout, ſans y penſer...

GUSMAN *à part.*

C'eſt elle.
Ah, grands Dieux ! Qu'ai-je appris ? Quelle affreuſe nouvelle !
Que je ſuis malheureux de m'être fait aimer !
Haut.
Que devint-elle après ? Daignez m'en informer.

BEATILLE.

Ce qu'elle eſt à préſent, une fille admirable,
Que tout Madrid bien-tôt va trouver adorable ;
Car elle ira dans peu ... j'admire vos douleurs.

GUSMAN *à part.*

Ah, ciel ! en quel état ai-je réduit Aurore ?
Du moins je puis un peu réparer ſes malheurs.
Haut.
Me refuſerez-vous la grace que j'implore ?
Ne pourroit-on la voir ?

BEATILLE.

Non, ma commiſſion
Porte de ne laiſſer entrer ici perſonne.

GUSMAN.

Eh, de qui dépend donc cette permiſſion ?

BEATILLE.

Eh, mais, de ma maîtreſſe elle-même.

GUSMAN.

Eh, ma bonne...

BEATILLE.

Ma bonne ! J'aime aſſez ce titre, il eſt bon là.

GUSMAN *lui donnant ſa bourſe.*

Ah, j'ai tort, réparez vous même ma mépriſe ;
Pardon, ma belle enfant.

BEATILLE *empochant la bourſe.*

Ah, paſſe pour cela.

GUSMAN.

Mendoce en a-t-il l'ame épriſe ?

BEATILLE.

Que voulez-vous ſavoir ?

GUSMAN.

S'il en eſt amoureux ?

BEATILLE *rêvant.*

Amoureux, dites-vous ?

GUSMAN.

Oui, lui rend-t-il les armes?
Il le doit, ſi c'eſt là cet objet merveilleux
Dont il m'a laiſſé voir le portrait plein de charmes...

Ah, ſans doute il l'adore; en ſeroit-il aimé?

BEATILLE.

Que vous importe à vous? Laiſſons-là ce miſtére,
Je n'en ai que trop dit, le reſte doit ſe taire.
Mais, quoi donc! Vous prenez un air bien enflammé!
Au fond de votre cœur qu'eſt-ce donc qu'il ſe paſſe?

GUSMAN.

Souffrez que je la voie un inſtant ſeulement,
Et daignez, par pitié, m'accorder cette grace.

BEATILLE.

Ah, vous n'y penſez pas, Seigneur, aſſurément.
Je ſais que je vous dois de la reconnoiſſance;
Mais, dans cette rencontre, il faut vous en paſſer.
Je ne pouſſerai pas pour vous la complaiſance
Juſques à m'expoſer à me faire chaſſer.

GUSMAN.

Refuſa-t-on jamais une grace pareille?

BEATILLE.

Oui; mais je vois d'où naît cette importunité;
Dans le deſir de voir cette jeune merveille,
Il n'entre, tout au plus, que de la vanité.

GUSMAN.

Quelle injuſtice vous me faites!

BEATILLE.

Vous autres jeunes gens, voilà comme vous êtes;
Dès qu'il vient ſur la ſcene une fille à talent,
Vous voilà tous en l'air, & l'on voit la ſequelle,
Comme des étourneaux, s'attrouper autour d'elle.
A la ville, à la cour, il n'eſt petit galant
Qui ſur elle auſſi-tôt ne dirige ſes vûes;
Alors, avec fureur, on la court, on la ſuit,
On la vante, on la prône, on la met dans les nues;
Et telle auparavant faiſoit le même bruit
Qui voit évanouir la foule & les preſtiges,
Sans eſpoir de retour; car enfin, grace à Dieu,
Dans ce ſiécle maudit l'excluſion a lieu,
Et l'on n'y ſouffre point enſemble deux prodiges.
Et puis qu'arrive-t-il? A l'idole du jour,

Qui malheureuſement eſt toujours trop crédule.
C'eſt qu'une autre ſurvient qui l'éclipſe à ſon tour;
De nos gens du bel air c'eſt-là le ridicule ;
Vous le voulez avoir, & vous ne l'aurez pas.
Vous m'entendez, adieu ; ne ſuivez point mes pas.

SCENE VII.

GUSMAN.

DOis-je me découvrir ?... Elle s'eſt en allée.

SCENE VIII.

GUSMAN, LAZARILLE.

LAZARILLE.

MONSIEUR, la chaiſe eſt attelée.
GUSMAN *ſans voir Lazarille.*
Quoi, nous ſerons toujours rivaux ?
LAZARILLE *ſuivant Guſman.*
Monſieur, m'avez-vous fait la faveur de m'entendre ?
GUSMAN *ſans le voir.*
Que faire maintenant ?
LAZARILLE.
Partir, ſans plus attendre,
Ou bien renvoyer les chevaux.
GUSMAN *ſans le voir.*
Eſt-ce Aurore ?

LAZARILLE.

Le jour s'avance.

GUSMAN

Si c'eſt elle....

LAZARILLE.

La couchée eſt plus loin que vous n'imaginez.

GUSMAN

En ce cas, j'ai tout lieu de la croire infidéle;
Le doute n'eſt pas fait pour les infortunez,
Et je veux tout-à-fait m'aſſurer de ma perte.
Convainquons-nous. En vain on la cache avec ſoin,
J'y ſaurai pénétrer de force; allons...

LAZARILLE *faiſant claquer ſon fouet.*

Alerte.

GUSMAN.

Où vas-tu?

LAZARILLE.

Je vous ſuis.

GUSMAN.

Il n'en eſt pas beſoin.

SCENE IX.

LAZARILLE.

MISÉRICORDE! Ah, ciel! Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'il part, & qu'en effet le traître m'abandonne.
Et mes gages, morbleu, qui s'en vont avec lui;
Courons après. A-t-il découvert, quand j'y penſe,
Que j'enflois, tant ſoit peu, les états de dépenſe?
C'eſt l'uſage, entre-nous, il n'eſt pas d'aujourd'hui.
Voyons donc... Qui va là? C'eſt cette jeune Actrice.

SCENE X.

AURORE *habillée en Dame Eſpagnole*, LAZARILLE.

AURORE.

DU Seigneur Dom Guſman n'es-tu pas le Valet?

LAZARILLE *à part.*

Quelle eſt jolie !

AURORE.

Eh bien ?

LAZARILLE.

Fort à votre ſervice.

AURORE.

Dis-lui que nous allons répéter un ballet,
Et que je ſerois très-charmée
De prendre ſon avis ; car je ſuis informée
Qu'il s'y connoît.

LAZARILLE.

Il vient de s'en aller d'ici.

AURORE.

Va le chercher.

LAZARILLE.

J'y vais, & mes gages auſſi.

SCENE XI.

AURORE, BEATILLE.

AURORE.

EH bien, tu prétens donc qu'il eſt hors de lui-même.

BEATILLE.

Il eſt comme doit être un homme qui vous aime,
Et qui vous croit perdue abſolument pour lui.
N'avez-vous pas deſſein de finir aujourd'hui
Tous ces beaux tours de paſſe paſſe ?
Il eſt au déſeſpoir, il vous cherche par tout.

AURORE.

Il va me retrouver, mais il n'eſt pas au bout.
Je te l'ai déja dit, je ne lui ferai grace
Que lorſque j'aurai vû, mais plus clair que le jour;
Que l'intérêt n'a point de part à ſon amour.
Outre ce ſoin, qui m'importune,
Tiens, j'ai là certaine rancune
Qui veut que je lui faſſe acheter ſon pardon.

BEATILLE.

C'eſt bien dit, vous avez raiſon.

AURORE.

Je veux me réjouir à punir un volage;
Quitte à l'en aimer davantage:
On pardonne bien mieux quand on eſt bien vengé.

BEATILLE.

Oui, c'eſt-là mon avis.

AURORE.

Tout eſt-il arrangé ?

BEATILLE.

Oui.

AURORE.

Va te mettre au guet dans la ſalle prochaine.
Tu peux me l'envoyer ici. Prens bien ton temps
Pour ſeconder....

BEATILLE.

Mon Dieu, n'en ſoyez point en peine,
Vous allez voir ſi je l'entens.
Mais le voici qui vient.

SCENE XII.

AURORE, GUSMAN.

GUSMAN *à part.*

SEROIT-CE la perſonne
Qui vient de m'enchanter ? Dieux, que je le ſoupçonne !
Approchons & voyons... Ciel ! Voici, trait pour trait,
Celle dont j'ai tantôt admiré le portrait.
Achevons de nous perdre, offrons-nous à ſa vûe,
Voyons ſi je lui ſuis connu.

AURORE.

Ah ! Dom Lope, c'eſt vous ! Soyez le bien venu.

GUSMAN *à part.*

Je ſuis perdu.

AURORE.

D'où vient la douleur imprévûe
Qui vous preſſe ?

GUSMAN *tremblant.*

Seroit-ce Aurore que je vois ?

AURORE.

Ne m'avez-vous pas entendue ?

GUSMAN.

Oui, j'étois-là.

AURORE.

Depuis que vous m'avez perdue,
Auriez-vous oublié juſqu'au ſon de ma voix ?

GUSMAN.

Je n'ai rien oublié.

AURORE.

Que de m'être fidéle.

à part.
J'aime à jouir du trouble où je le vois plongé.
Haut.
Vous me voyez enfin, mais tout eſt bien changé.

GUSMAN.

Je ne l'ignore plus.

AURORE.

Déja cette nouvelle
A paſſé juſqu'à vous ?

GUSMAN.

Oui, l'on m'a tout appris.

AURORE.

Ma ſituation eſt aſſez malheureuſe.

GUSMAN.

J'ai fait votre infortune, & vous en avez pris
La vengeance la plus affreuſe.

AURORE.

Que me reprochez-vous ?

GUSMAN *pénétré de douleur.*

Vos malheurs & les miens.

AURORE.

Mais que voulez-vous dire encore ?
Quoi ! Me reprochez-vous la perte de mes biens ?
Que vous fait à préſent l'infortune d'Aurore,
Et qu'on ait eu pour elle un excès de rigueur ?

GUSMAN.

Hélas ! Je comptois ſur un cœur,
Dont la poſſeſſion eut pour moi tant de charmes,
Et voilà le ſeul bien que j'aye à déplorer,
Le reſte ne vaut pas la moindre de mes larmes,
Ce ſeroit les déshonorer.

AURORE.

Dom Lope, des diſcours ſemblables,
De la part d'un volage, ont dequoi m'étonner :
Le reproche ſied mal à ceux qui ſont coupables.
A qui ſuit votre exemple on peut bien pardonner.

GUSMAN.

Ah, ciel, que mon ame eſt confuſe !

AURORE.

C'eſt bien vous excuſer que de vous imiter.

GUSMAN.

Qu'entens-je ? Aurore, quelle excuſe !
Vous ne vous en ſervez que pour m'inquiéter.

AURORE.

En quoi donc trouvez-vous qu'elle ſoit indiſcréte ?
N'eſt-ce plus que pour vous que l'inconſtance eſt faite ?
Seigneur Dom Lope, en vérité,
Les amans d'aujourd'hui ſont incompréhenſibles
De s'être attribué les droits les plus viſibles.
Où donc eſt-il écrit qu'avec impunité,
Souverains abſolus dans l'amoureux empire,
Ils pourront, ſans qu'on puiſſe avoir rien à leur dire,
Imiter, à leur gré, les volages zéphirs,
Et promener partout leurs cœurs & leurs ſoupirs,
Tandis qu'on nous contraint à leur être fidéles,
Qu'on érige en devoir notre captivité ?
Ce n'eſt donc que pour eux que l'amour a des aîles ?
Ainſi tout le fardeau de la fidélité
Doit retomber ſur nous. Non, Seigneur, je vous jure,
Ce partage inégal n'eſt point dans la nature.
S'il eſt doux de changer, aux gré de ſes deſirs,
Nous devons avec vous partager ces plaiſirs.

GUSMAN.

Mendoce vous eſt cher.

AURORE.

Quelle idée eſt la vôtre ?
Ah ! Tout doit m'avoir fait renoncer à l'amour.
La paiſible amitié nous unit l'un & l'autre ;
C'eſt tout.

GUSMAN.

Vous me trompez vous-même à votre tour,
Et vous agréez ſon hommage.

AURORE.

Qui, moi ! Vous l'a-t-il dit ? Entre gens de votre âge
On ne ſe cache rien ; & pour nous, ſans égard,
Soit par air, ou par imprudence,

Du

Du vrai comme du faux on ſe fait confidence.
Vante-t il ſon bonheur ? Là, parlez-moi ſans fard.

GUSMAN.

Non, mais il vous adore, au gré de votre envie,
Car vous ne ſavez point enflammer à demi.
Hélas ! Il ne ſait pas qu'il m'arrache la vie,
Que vous m'aſſaſſinez par les mains d'un ami.

Elle ſourit.

Que vois-je ? Dans vos yeux, quelle joie inſultante ?
Ah, c'en eſt trop, je cours avertir mon rival
De craindre, en vous aimant, le ſort le plus fatal ;
Que naturellement votre ame eſt inconſtante ;
Que ce volage cœur, qu'il poſſéde aujourd'hui,
Demain prendra l'eſſor. Oui, je lui vais apprendre
Que vous m'avez aimé, ſans doute plus que lui,
Car le premier amour eſt toujours le plus tendre.

AURORE *riant.*

Allez, il me connoît, il ne vous croira pas.

GUSMAN.

Vous faſcinez ſes yeux.

AURORE.

Ah, j'ai trop peu d'appas
Pour prétendre à cette victoire.
Et d'ailleurs, il ſait tout, je ne lui cache rien.

GUSMAN.

Comment ! Le cruel ſait qu'il me ravit mon bien ?

AURORE.

S'il vous étoit ſi cher, mais je ne puis le croire,
Guſman, l'auriez-vous hazardé
Comme vous avez fait ? Vous l'euſſiez mieux gardé.
Mais vous ne perdez rien.

GUSMAN.

Barbare que vous êtes,
Serez-vous ſans pitié ? N'eſt-il plus de retour ?
Ne reprendrez-vous plus votre premier amour ?

Il ſe met à genoux.

J'avoue, à vos genoux, les fautes que j'ai faites,
Et je ne cherche à me juſtifier

Que par mon déſeſpoir. Oui, mon crime m'accable;
Rien n'eſt pourtant plus vrai, quoique je ſois coupable,
L'idole à qui mon cœur ſembloit ſacrifier,
Ne s'eſt qu'en apparence attiré ma tendreſſe,
Je puis vous le jurer, ce n'eſt qu'une foibleſſe,
Qu'un fol amuſement, formé par le hazard,
Où l'amour, en effet, n'a jamais eu de part.
Pour un moment d'erreur dois-je perdre la vie ?

AURORE.

Mais, je n'y penſe pas; levez-vous, je vous prie.

GUSMAN.

Ah, vous craignez Mendoce, oui, je vois dans vos yeux
Que vous appréhendez un amant furieux :
Qu'il vienne, je ſuis ſûr que ſon ame attendrie.

Il entend du bruit.

Je ne crains plus ſa jalouſie.

SCENE XIII.

AURORE, GUSMAN, BEATILLE.

BEATILLE.

QU'AVEZ-VOUS fait ? Tout eſt perdu.

AURORE.

Comment ?

BEATILLE *à Guſman.*

Fuyez.

GUSMAN.

Pourquoi ?

BEATILLE.

Je ſuis toute tranſie.
Mendoce... Il a tout entendu.

AURORE.

Ah, Ciel !

GUSMAN.

Eh bien, je vais m'offrir à sa furie,
Qu'il prenne aussi mon sang.

AURORE.

Non, Dom Lope, arrêtez.

GUSMAN.

Ne craignez rien pour lui.

AURORE.

Bas à Beatille. Restez.
Tout est-il prêt ?

BEATILLE.

Oui.

AURORE.

Va.

SCENE XIV.

AURORE, GUSMAN.

AURORE.

Quand vous pourriez le joindre,
Que feriez-vous ? D'ailleurs, quand au gré de vos vœux,
Je reprendrois nos premiers nœuds,
Mon déplorable état...

GUSMAN.

Cet obstacle est le moindre ;
Au contraire, jamais je ne vous convins mieux,
Que depuis qu'un fort envieux
Vous ôta ces grands biens où vous deviez prétendre ;
C'est leur perte qui fait mon titre le plus doux,
Qui m'approche & me rend bien plus digne de vous.
Pardonnez ce langage à l'amant le plus tendre.

AURORE.

Un homme tel que vous...

GUSMAN.

Eſt tout, ſi vous l'aimez,
Et rien, s'il ne peut plus être au fond de votre ame.
Ah! Reprenons ces nœuds qu'amour avoit formez.

AURORE.

Mais ne brûlez-vous point d'une indiſcrète flamme!
Savez-vous qui je ſuis?

GUSMAN.

Liſez-le dans mes yeux.

AURORE.

Séparons-nous plûtôt, abandonnez ces lieux.

GUSMAN.

La fortune a changé, je changerois comme elle!
L'intérêt me rendroit inconſtant ou fidéle?
Ne vous reſte-t-il pas de quoi tout réparer?
Eſt-il dans l'univers des biens à comparer
A ceux dont votre amour me comblera ſans ceſſe?

AURORE.

Ah, Dom Lope!...

GUSMAN.

Achevez, confirmez ce regard.
En vous donnant à moi, pour prix de ma tendreſſe,
La généroſité ſera de votre part.

AURORE *lui donnant ſa main.*

C'eſt aſſez éprouver mon vainqueur.

PRELUDE.

SCENE XV.

AURORE, GUSMAN, BEATILLE *ſuivie de Danſeurs.*

BEATILLE.

A La nôce;
Allons, venez, arrivez tous.

GUSMAN.

Qui vient nous interrompre en des momens si doux?

AURORE.

Ce sont tous les gens de Mendoce,
Qui viennent applaudir à sa félicité.

GUSMAN.

Ah, ciel, que dites-vous?

BEATILLE.

Que les soupçons s'enfuient,
Et qu'ici les plaisirs regnent en liberté.

SCENE DERNIERE.

LAZARILLE *& les Acteurs précédens.*

LAZARILLE *à Gusman.*

NOTRE Postillon jure, & les bêtes s'ennuient.

BEATILLE.

Va-t-en les réjouir, ou bien laisse-les là.

GUSMAN.

Mais quels sont ces apprêts, ces concerts?... Je frissonne.
Cruelle, expliquez donc...

BEATILLE.

L'histoire, la voilà:
C'est qu'Aurore & Mendoce est la même personne.

GUSMAN.

Elle...

BEATILLE.

Et lui ne font qu'un.

AURORE.

Oui, je suis à la fois
La maîtresse & l'ami de tout ce que j'adore.
L'amour & l'amitié vous donnent tous les droits
Qui peuvent à jamais vous attacher Aurore.

GUSMAN.

Je reſpire, je vois, oui, tout eſt éclairci.

AURORE.

Me pardonnerez-vous auſſi ?

GUSMAN.

Cette épreuve a comblé ma plus douce eſpérance ;
L'amour s'augmente encor par l'heureuſe aſſurance
D'avoir pû faire voir dans le fond de ſon cœur
Tout ce qu'on ſent pour ſon vainqueur.

LAZARILLE *à Beatille.*

Parlez, n'êtes-vous pas auſſi mon inconnue ?
Je vois qu'on pourroit bien m'avoir joué d'un tour.

BEATILLE.

Oui, je ſuis l'une & l'autre.

LAZARILLE.

Ah, fortune imprévûe !
Je ſuis hors d'embarras, allons, vive l'amour !

AURORE *avec étonnement.*

Beatille !

BEATILLE.

L'amour ſe gagne ; mais qu'y faire ?

AURORE.

Ah, ah, ſon triomphe eſt complet.

BEATILLE.

Je ne ſais pas comment il a fait pour me plaire.

LAZARILLE.

L'influence du maître agit ſur le valet.

GUSMAN.

La comparaiſon eſt jolie.

AURORE *à Beatille.*

Tu blâmois tant l'amour.

BEATILLE.

On change de folie.
Rions, chantons, danſons ; célébrons l'heureux jour,
Où l'hymen eſt ſi bien d'accord avec l'amour.

DIVERTISSEMENT.

AIR *chanté par le Tabellion.*

VENEZ tous, que chacun s'enchaîne,
Au gré de ſes plus tendres vœux;
Volez, c'eſt l'amour qui vous mene,
Je donne le droit d'être heureux.
Choiſiſſez qui vous aime,
J'offre de combler vos deſirs :
Je mets la ſageſſe elle-même
Entre les bras des plaiſirs.

On danſe.

Autre AIR.

Ah, qu'en aimant
Tout eſt charmant !
La nature
S'embellit à meſure
Qu'on aime plus tendrement,
Les fleurs d'une prairie,
Le murmure des eaux,
La douce mélodie
Des amoureux oiſeaux,
Le zéphire
Qui ſoupire,
Tout parle au cœur,
Tout enchante,
Et tout chante
Nos feux & notre vainqueur.

Le Tabellion.

VENEZ tous mettre à cette Loterie,
Les bons billets, prenez-en, je vous prie;
Eſpérez d'avoir un bon lot :
S'il ne vient pas, ſoutenez la gagûre,
Soyez diſcret, perdez ſans dire mot,
L'éclat ſeroit le pis de l'aventure.

Qu'attendez-vous pour vous mettre en ménage?
Hâtez-vous donc, l'hymen veut un hommage,
Qu'on ne lui rend bien qu'aux beaux ans :
Vous aurez beau vous donner la torture,
Pour réparer les dommages du temps,
Il n'en eſt qu'un pour tenter l'aventure.

Tel qui m'entend, au déclin de ſon âge,
S'imaginoit qu'il pourroit en ménage,
Se faire un ſort rempli d'appas :
L'amour, qui vit ſon antique figure,
En bon ami, ne lui conſeilla pas;
Eût-il bien fait de tenter l'aventure.

Une petite Fille.

J'ai mille amans, & lorſque j'en demande
Un pour époux, maman veut que j'attende
Une plus heureuſe ſaiſon :
Hélas! Je ſens que mon cœur en murmure,
Sans en pouvoir pénétrer la raiſon.
L'hymen eſt donc une grande aventure?

Avec Thalie un Auteur s'emménage,
Comme un époux avec l'hymen s'engage,
Un doux eſpoir flatte leurs vœux :
La différence eſt qu'une nuit obſcure
Cache au mari ſon deſtin malheureux,
Et l'Auteur ſait ſa funeſte aventure.

FIN.

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

Pierre Claude Nivelle

De Monsieur DE LA CHAUSSÉE, de l'Académie Françoise.

EN TROIS ACTES EN VERS,

Avec un Prologue.

Représentée sur le Théatre de la Comédie Françoise au mois de Janvier 1742.

Le prix est de 30 sols.

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donné toute la terre ronde. *Marot.*

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXX. L.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A ZEMIRE.

TOI qui m'as prêté tes talens enchanteurs,
Aſſemblage parfait des dons les plus flatteurs,
Eléve & modéle des Graces :
Aimable & cher objet, que Thalie & ſes ſœurs
Ne peuvent couronner que de ces mêmes fleurs
Que tu fais naître ſur tes traces.
Si je n'ai point encore eſſuyé de revers ;
Je n'en dois, qu'à toi ſeule, un éternel hommage ;
Tes charmes & ta voix ſont l'ame de mes vers.
Mais, que dis-je, ils ſont ton ouvrage ;
Qui les inſpira, les a faits ;
Qu'ils te ſoient conſacrés par la reconnoiſſance.
Tes yeux n'ont rien laiſſé de plus en ma puiſſance ;
Et je ne puis t'offrir que tes propres bienfaits.

SUOMA

Noms des Acteurs de la Comédie.

UNE FÉE, ſous le nom d'Aſſan. Mlle. Dumeſnil.

AZOR, Génie. . . . . M. Grandval.

ZALEG, ſecond Génie. M. Armand.

ZEMIRE. . . . . Mlle. Gauſſin.

MADIME. . . . . Mlle. Dangeville,

AMOUR

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes, en Vers.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

UN AMI de l'Auteur.

UN JEUNE SOT.

DAMIS.

La Scene eſt ſur le Théâtre.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, L'AMI DE L'AUTEUR.

L' A M I.

MA foi, pour un Auteur, c'eſt avoir du courage
Que de venir ainſi faire tête à l'orage.

L' A U T E U R.

On n'a que des ſoupçons, qui ſeront diſſipés
Si-tôt qu'on me verra ſi fort en évidence.
Comptez que les plus fins y ſeront attrapés.
D'ailleurs, je veux ſavoir au vrai ce que l'on penſe
M'entendre, ſans détour, juger de vive voix;
Peſer le bien, le mal, la louange, le blâme;
Récapituler tout dans le fond de mon ame,
Et recueillir de quoi mieux faire une autre fois.

L' A M I.

Ma foi, l'intention eſt très-bonne, ſans doute:
Mais l'exécution?....

L' A U T E U R.

Je ſçais ce qu'elle coûte.

L' A M I.

Vous êtes inquiet?

L'AUTEUR.

Où peut-il s'être mis ?

L'AMI.

Qui cherchez-vous de l'œil ?

L'AUTEUR.

Je ne vois point Damis.

L'AMI.

Il ne manque jamais une Piéce nouvelle.

L'AUTEUR.

Oh ! je ne doute pas qu'il ne vienne aujourd'hui.
Il ſçait bien que ce jour eſt un grand jour pour lui ;
Et que plus d'un Bureau d'eſprit mâle & femelle,
De ſes déciſions Echo toujours fidelle,
Attend ce qu'il dira pour ſe déterminer,
Pour juger comme lui, ſans rien examiner.

L'AMI.

Sa Sentence, je crois, n'eſt pas toujours mortelle.

L'AUTEUR.

Mais il eſt clef de meute ; on le ſuit au hazard ;
Et malheur aux Auteurs ; du moins à la plupart
Il eſt, & fut toujours en butte :
C'eſt un homme excellent pour hâter une chute.

L'AMI.

Le beau talent !

L'AUTEUR.

Auſſi l'a-t'il, juſqu'à ce jour,
Exercé, ſans quartier, ſur les Piéces qu'on donne.

L'AMI.

Il eſt bien attrapé, quand une Piéce eſt bonne.

L'AUTEUR.

Un Auteur qui fait bien, lui joue un mauvais tour.

L'AMI.

Pourquoi donc ?

L'AUTEUR.

Ah pourquoi ? Quand une Comédie
Eſt, par malheur pour lui, juſtement applaudie,
Que diable voulez-vous qu'il en diſe ?

L'AMI.

Du bien.

L'AUTEUR.

Eh, ne voyez-vous pas qu'il iroit trop du ſien ?
Il croiroit déroger, en donnant ſon ſuffrage.

L'AMI.

Déroger ! Et comment ?

L'AUTEUR.

En louant un Ouvrage.

L'AMI.

Mais il faut être fou pour ſe l'imaginer.

L'AUTEUR.

En matiere d'eſprit, on ne veut point de Maître.
Sur les gens du métier on aime à dominer.
On s'érige en Juge, on veut l'être.
On ſe met au deſſous de ceux qu'on applaudit :
Au lieu, qu'en ſe rendant difficile & cauſtique,
On ſe met au deſſous de ceux que l'on critique.
Outre que l'amour propre y fait mieux ſon profit,
Le rôle de Conſeur a bien plus de reſſource.
La louange eſt ſi ſeche, elle produit ſi peu !
Mais la Critique abonde ; elle coule de ſource,
Anime le génie, & lui donne du jeu :
Le rend vif, pétillant, ironique, fertile ;
Lui fournit des bons mots qui, trotant par la Ville,
Font citer leur Auteur, & penſer comme lui.
On ne brille jamais mieux qu'aux dépens d'autrui,

L'AMI.

Cela pourroit bien être.

L'AUTEUR.

Ah ! Vous pouvez m'en croire ;

L'AMI.

Ma foi, ſerviteur à la gloire ?
Sans être cependant aveugle admirateur,
Pour moi, j'embraſſerois l'honnête-homme d'Auteur
Qui me régaleroit d'un excellent Ouvrage,
Je lui donne du moins hautement mon ſuffrage ;
J'applaudis franchement ſans en être fâché,

Sans regretter l'encens que je donne en échange :
Parbleu, c'eſt du plaiſir que je paye en louange ;
Et je penſe que c'eſt l'avoir à bon marché.

L'AUTEUR.

Je ſuis de votre avis... Mais qui vois-je paroître ?
De grace, dites-moi quel eſt ce nouvel Eſtre.

L'AMI.

Et qui donc ?

L'AUTEUR.

Cet Adoleſcent
Que l'on voit depuis peu, comme un Aſtre naiſſant,
Commencer ſa carriere, & *parfumer* le monde
De l'ambre qu'il exhale une lieue à la ronde.
Eh ! le voici lui-même avec tout ſon éclat,
Qui ſort de la coulisſe, armé de ſa lorgnette.

L'AMI.

La définition en ſera bientôt faite.
Ce n'eſt qu'un jeune Sot qui voudroit être un fat.
Ah ! le voici qui nous regarde.
Il va nous aborder ſi nous n'y prenons garde.
Tâchons de l'éviter.

SCENE II.

LE JEUNE SOT, L'AUTEUR, L'AMI.

LE JEUNE SOT.

OU diable courez-vous ?

L'AMI.

Nous allons nous placer.

LE SOT.

Parbleu, vous êtes fous,

L'AMI.

Pourquoi ?

LE SOT.

Dans un moment vous ſerez à votre aiſe.
Prétendez-vous reſter ?

L'AMI.

Si vous le trouvez bon.

LE SOT.

Reſtez ; amuſez-vous beaucoup.

L'AMI.

Et pourquoi non ?

LE SOT.

Vous ne ſçavez donc pas ?....

L'AUTEUR.

Que la Piéce eſt mauvaiſe ;

LE SOT.

Fiez-vous à l'Affiche ! On va faire un beau bruit.

L'AMI,

Qu'eſt-il donc arrivé ? Peut-on en être inſtruit ?

LE SOT.

Point de Piéce nouvelle : oui, vous dis-je, elle eſt nulle ;
On ne la donne point. Rien n'eſt plus ridicule.

L'AMI.

Mais le ſçavez-vous bien ?

LE SOT.

Attendez un moment.
Suivant toutes les apparences,
L'Orateur de la troupe, après trois révérences,
Vous va faire un ſot compliment ;
Et puis, du Bajazet, tant qu'il pourra s'étendre ;
Que vous ſerez priés très-humblement d'entendre.
A votre avis, le tour vous paroît-il galant ?
Du Bajazet ! ma foi rien n'eſt plus régalant !
Qu'en dites-vous ? Parlez, je veux voir la déroute.

L'AMI.

Ce que vous m'apprenez, m'étonne.

L'AUTEUR.

Et moi, j'en doute.

LE SOT.

J'ai vû dans les foyers les Acteurs en Turban,
Les Actrices en Doliman.
Repliquez. Vous riez ?

L'AMI.

Je n'ai point de replique.

LE SOT.

Peut-être les Acteurs, en ce moment critique,
Un peu mieux aviſés, ont craint un mauvais ſort.
Mais n'importe ; la Troupe a tort ;
Une Piéce nouvelle eſt toujours aſſez bonne.
Les vieilles à préſent n'amuſent plus perſonne.

L'AMI.

Et celle qu'on devoit aujourd'hui nous donner,
Vous eſt-elle connue ?

LE SOT.

On m'en a fait l'hiſtoire.

L'AMI.

Eh bien ?

LE SOT.

Je n'en ai pas ſurchargé ma mémoire.

L'AUTEUR.

Ce que nous dit Monſieur, a dequoi m'étonner ;
Car l'Auteur ne lit guere, autant qu'on m'a pu dire.

LE SOT.

J'avois pourtant promis de me la laiſſer lire.
La Lecture devoit s'en faire un certain jour,
[Lecture d'amitié s'entend] j'en devois être.
Juſtement j'eus à faire un voyage à la Cour.
On remit la partie.

L'AUTEUR. *A part.*

Ah, le Sot petit-Maître !

L'AMI.

Mais à votre retour on ſçut mieux ménager...

LE SOT.

Les femmes, à leur tour, ne purent s'arranger.

Tenez, la Piéce eſt malheureuſe.
Cette fatalité, qui la pourſuit ici,
A fait qu'aucun projet ne nous a réuſſi.
L'Auteur, je crois, m'en garde une rancune affreuſe.

L'AMI.

Comment ?

LE SOT.

C'eſt qu'il comptoit un peu ſur mes avis.

L'AMI.

Ah ! je n'y penſois pas.

L'AUTEUR.

Il les auroit ſuivis.

LE SOT.

Peut-être : mais du moins, il me l'a fait accroire ;

L'AMI.

Vous vous intéreſſez fortement à ſa gloire ?

LE SOT.

Oh ! beaucoup. Il peut s'en flatter.

L'AMI.

Vous le connoiſſez ?

LE SOT.

Fort.

L'AUTEUR. *A part.*

Oh ! je vais éclater.

L'AMI.

Il eſt de vos amis ?

LE SOT.

On ne peut davantage

L'AUTEUR.

Cet aveu m'eſt bien cher ; je vous ſuis obligé.

LE SOT.

Dequoi ?

L'AMI.

C'eſt que Monſieur eſt votre protégé.

L'AUTEUR.

Ah ! J'ignorois que j'euſſe un ſi grand avantage.
Du jour qu'il vous plaira, nous n'aurons qu'à datter.
Soyez toujours pour moi, Monſieur, ce que vous êtes,

L'AMI.

A part.

Oui, C'eſt-à-dire un Sot.

LE SOT *ſaluant.*

Monſieur....

L'AUTEUR.

Ce ſont des dettes.
Que ma reconnoiſſance aura ſoin d'acquitter.

LE SOT.

Je connois tant d'Auteurs, que j'ai crû vous connoître.
D'ailleurs, je ſuis ravi....

L'AUTEUR.

Non; c'eſt moi qui dois l'être.

LE SOT.

Meſſieurs, je vous ſalue.

L'AMI.

Adieu donc.

LE SOT *de loin.*

Serviteur.

SCENE III.

L'AUTEUR, L'AMI.

L'AMI.

N'Etes-vous pas charmé de cette connoiſſance?
Vous venez d'acquérir un nouveau protecteur.

L'AUTEUR.

N'ai-je point trop bleſſé ſa ſotte ſuffiſance?

L'AMI.

Il peut être fâché; mais non pas affligé.
Comptez qu'il eſt puni, ſans être corrigé.
Mais Damis vient. Il a quelque choſe à nous dire;
Tenez-vous bien.

L'AUTEUR.

Pourquoi ?

L'AMI.

Votre procès eſt fait;
Ne le voyez-vous pas à ſon air ſatisfait !

SCENE IV.

DAMIS *riant*. L'AUTEUR, L'AMI.

L'AMI.

Peut-on rire avec vous de ce qui vous fait rire ?

DAMIS.

Je ris de la détreſſe & de l'épuiſement
De ceux qui ſont chargés de notre amuſement :
Où nos faiſeurs de Comédies
Vont-ils préſentement chercher leurs rapſodies ?
Il eſt bien ſingulier que les Auteurs du temps
Ne puiſſent rien tirer de la ſource publique !
Et que, pour leur fournir une Piéce Comique,
Il faille un autre monde, & d'autres habitans !
Ah ! Bien-tôt ils iront ſe pourvoir dans la Lune;
Oui, les Auteurs iront....

L'AMI.

C'eſt la même rancune
Que vous gardez toujours contre ces pauvres gens !

DAMIS.

Point du tout; je ſuis juſte, & des plus indulgens;
Et j'éclate, à regret, contre leur ignorance.
Ne fourniſſons-nous plus à rire à nos dépens ?
Eſt-ce que le bon ſens a fait fortune en France ?
Et les Originaux y ſont-ils moins fréquens ?
A la Ville, à la Cour, l'eſpéce manque-t'elle ?
Il me ſemble pourtant que la moiſſon eſt belle;

Et que, ſans en taxer directement aucun,
Il en eſt parmi nous, plus de cent, au lieu d'un;
Dont les Miniſtres de Thalie
Peuvent avec ſuccès célébrer la folie.

L'AMI.

Que n'êtes-vous Auteur?

DAMIS.

Vous vous mocquez de moi.

L'AMI.

J'en ſerois bien fâché. Mais à propos de quoi,
Où va cette tirade? elle eſt pourtant fort belle.

DAMIS.

Parbleu, c'eſt à-propos de la Piéce nouvelle.

L'AMI.

On vous l'a lue apparemment?

DAMIS.

Non: mais dans les Foyers une petite amie
M'en a fait à l'inſtant toute l'anatomie.

L'AMI.

C'eſt une Actrice, ah bon! Suivant ſon ſentiment
Cela ne vaut donc rien?

DAMIS.

C'eſt aſſez ſon idée:
Mais ce n'eſt pas par où l'affaire eſt décidée:
Car on peut appeller de ces jugemens-là;
D'autant plus, que pour l'ordinaire,
Une Actrice ne voit que le rôle qu'elle a.
S'il n'a pas l'honneur de lui plaire,
Sur le reſte, auſſi-tôt, elle étend ſon arrêt.

L'AMI.

Et vous, ſur ſon rapport, qu'eſt-ce qui vous déplaît?
D'abord le titre eſt bon.

DAMIS.

Oui, s'il tient ſa promeſſe.
C'eſt ce qu'on ne voit point pour la plûpart du tems;
Et je ne crois non plus au titre d'une Pièce
Qu'aux Affiches des Charlatans.

L'AMI.

Celle-ci, ſelon vous, ne peut qu'être mauvaiſe ?

DAMIS.

Très-mauvaiſe.

L'AMI.

Voyons.

DAMIS.

C'eſt que, par parenthéſe,
La fable en eſt abſurde.

L'AUTEUR *à part.*

Ah ! Ceci me confond.

DAMIS.

Oui, bizarre, apocriphe, étrange, imaginaire.

L'AUTEUR.

Elle peut n'être pas dans la forme ordinaire.

DAMIS.

Soyez ſûr que la forme emportera le fond.
Voici d'abord ſur quoi ma critique s'exerce.
Le lieu de la Scéne eſt en Perſe.
Les perſonnages ſont des François déguiſés ;
Ou, ſi vous l'aimez mieux, des Perſans franciſés ;
Dont l'habit & le nom, ſuivant toute apparence,
Feront entre eux & nous la ſeule différence :
Car l'Auteur aura fait comme les autres font.
Sans doute il n'a pas pris la peine
De nous repréſenter des Perſans tels qu'ils ſont.

L'AUTEUR.

Oſe-t'on aujourd'hui dépaïſer la Scéne ?
L'Auteur en connoît le danger.
Imputez-en la faute.....

DAMIS.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

A vous autres ;
Qui ne ſupportez rien qui vous ſoit étranger,
Et qui n'admettez plus d'autres mœurs que les vôtres.
Eh ! Comment varier vos plaiſirs en ces lieux ?
Renfermés dans la ſphére où le ſort vous fit naître,

Vous bornez la nature à votre façon d'être.
Tout ce qui n'eſt point vous, eſt abſurde à vos yeux.
Vous ne reconnoiſſez aucune autre maniére
De parler, de penſer, & même d'exiſter,
Que celle qui vous eſt propre & particuliére.
Que faire? L'on a beau réclamer, inſiſter;
Vous ne voulez plus voir, que vous, ſur vos Théatres,
Ou de vos préjugés ſoyez moins idolâtres,
Ou ſouffrez, puiſqu'on cherche à combler vos deſirs,
Que l'uniformité régne dans vos plaiſirs.

DAMIS.

Vous êtes du métier, Monſieur, à vous entendre?

L'AUTEUR.

Et vraiment oui, pour mes péchez.

DAMIS.

Je ne ſçais pas pourquoi vous vous le reprochez:
Mais aurez-vous auſſi la bonté de deffendre
Une autre abſurdité?

L'AUTEUR.

Voyons-la, j'y conſens,

DAMIS.

L'Auteur a crû faire un chef-d'œuvre,
En mettant la Féerie en œuvre.

L'AUTEUR.

C'eſt une nouveauté.

DAMIS.

Qui n'a pas le bon ſens.
Comment! Du merveilleux & de l'imaginaire
Dans un tableau des mœurs, où tout doit être vrai.
Dans un portrait naïf de la vie ordinaire,
Dans une Comédie; enfin?

L'AUTEUR.

C'eſt un eſſai,

DAMIS.

Qui tombera d'abord; comptez ſur ma parole.

L'AMI.

Il peut plaire.

DAMIS.

Jamais. Le genre eſt trop frivole ;

L'AMI.

Mais on s'y prête ailleurs.

DAMIS.

Oui, dans un conte bleu ;
Ou ſur le Théatre Lyrique :
On veut bien ſouffrir là, que tout ſoit chimérique ;
Mais à la Comédie, il n'en eſt pas ainſi.

L'AUTEUR.

N'eſt-ce pas le plaiſir que vous cherchez ici ?

DAMIS.

Oui : mais on veut qu'il ſoit d'une certaine eſpéce.
Si-tôt qu'il extravague, il nous choque, il nous bleſſe.
Il a ſon caractére, il a ſon genre à part ;
Preſcrits dans tous les tems par les régles de l'Art.

L'AUTEUR.

Comment, vous prétendez lui donner des entraves ;
Mais le connoiſſez-vous, le plaiſir ?

DAMIS.

Je crois qu'oui.

L'AUTEUR.

Vous y gagnerez plus en dépendant de lui.
Loin d'être ſes tyrans, devenez ſes eſclaves.
Ennemi d'un joug rigoureux,
Si tôt qu'il n'eſt plus libre, il devient l'ennui même.
Renoncez au plaiſir, ou changez de ſyſtême.
Quand il cherche à vous rendre heureux,
Ceſſez de lui preſcrire une triſte formule.
Les moyens qu'il ſaiſit ſont toujours les meilleurs :
Quelque forme qu'il prenne, ici tout comme ailleurs,
Croyez que le plaiſir n'eſt jamais ridicule.
Son nom le définit. Dès qu'il eſt, c'eſt aſſez.
Les régles n'y font rien. Il eſt au deſſus d'elles.
Quant à nous, ne ſoyons jamais embarraſſez
Que de le préſenter ſous des formes nouvelles,

C'eſt à nous autres d'en trouver ;
C'eſt à vous de les approuver.

L'AMI.

Eh mais ! il a raiſon : que diable ! au bout du compte,
Nous ne devons ici proſcrire que l'ennui.

DAMIS.

S'il eſt vrai, craignez donc la Piéce d'aujourd'hui.

L'AMI.

Elle peut réuſſir.

DAMIS.

L'épreuve en ſeroit prompte.

L'AMI.

Je me préviens pour elle.

DAMIS.

Ah ! je m'en réjouis.
Pour moi, je ſuis prévenu contre.

L'AMI.

Eſtes-vous toûjours juſte en pareille rencontre ?

DAMIS.

Seriez-vous curieux de perdre cent Louis ?

L'AMI.

Gagez contre Monſieur.

DAMIS.

Il en eſt bien le maître.

L'AUTEUR *à part.*

Je ne riſque déja que trop.

L'AMI.

Cela peut être.

L'AUTEUR *à Damis.*

Et combien mettrez-vous ?

DAMIS.

Autant.

L'AUTEUR.

Ah ! c'eſt trop peu.
Quand il s'agit du ſort d'une Piéce nouvelle,
On a tant d'avantage à parier contre elle,
Qu'on ne peut mettre moins de dix contre un au jeu.

Pour

Pour qu'elle réuſſiſſe il faut preſque un miracle.
Mais la Toile ſe léve.

DAMIS.

Adieu, Meſſieurs, adieu.
Je m'en vais me placer.

L'AMI.

Vous vous troublez ?

L'AUTÉUR.

Morbleu !
Son préjugé pourroit devenir un oracle.

Fin du Prologue.

AMOUR POUR AMOUR,

COMEDIE

En trois Actes, en Vers.

ACTEURS.

UNE FE'E, ſous le nom d'ASSAN, Prince Perſan.

AZOR, Génie, Amant de Zemire.

ZALEG, Génie, Amant de Nadine.

ZEMIRE.

NADINE.

Troupe d'Habitans & d'Habitantes.

La Scène eſt dans un Hameau voiſin de Bagdat.

AMOUR POUR AMOUR.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AZOR, ZALEG.

AZOR.

TU ſors d'avec Nadine ; & cet Objet charmant
T'aura communiqué ſon aimable enjoûment :
Car on prend volontiers l'humeur de ce qu'on aime ;
N'eſt-il pas vrai, Zaleg ;

ZADEG.

Je ris d'un ſtratagême,

Dont je vais eſſayer le ſuccès en ce jour.
Mais à quoi me ſert-il d'être heureux en amour ?

AZOR.

Comment donc ?

ZALEG.

Si la Fée eût eu la moindre envie
De nous laiſſer revoir un jour notre Patrie,
Dès long-tems ſa promeſſe auroit eu ſon effet.

AZOR.

Tu murmures ?

ZALEG.

J'ai tort !

AZOR.

Sans doute.

ZALEG.

Tout-à-fait !
Pour des êtres tels que nous ſommes,
Il eſt fort amuſant de vivre avec des Hommes ;
Pour peu qu'on les connoiſſe, on en eſt bien-tôt las.
Notre exil eut d'abord pour moi quelques appas ;
Et je regrettai moins le ſéjour des Génies.
A tout prendre, il eſt vrai, que chez le genre humain,
On peut rencontrer ſous la main
Des Mortelles aſſez jolies ;
Et que parmi l'eſpéce, il ſe trouve des cœurs,
Dont il nous ſeroit doux de nous rendre vainqueurs,
Mais tout ce que l'on en peut dire,
Eſt que la Terre a ſes plaiſirs.
Hé comment pourroient-ils remplir tous nos déſirs,
Puiſqu'à ceux des Mortels ils ne peuvent ſuffire ?

AZOR.

Tu n'as donc plus d'eſpoir.

ZALEG.

Ma foi, je n'en ai plus ;

AZOR.

Je nous verrons finir notre métamorphoſe.
Tu ſçais la loi qu'on nous impoſe

Pour rentrer dans les droits dont nous ſommes déchus.

ZALEG.

Oui, ſous cette figure aſſez hétéroclite,
Je ſçais qu'il faut nous faire aimer
D'un objet qui ſoit jeune, & digne de charmer :
C'eſt la condition que l'on nous a preſcrite :
Nous avons ſatisfait à tout éxactement.

AZOR.

Il faut croire que non.

ZALEG.

Comment ?
N'avons-nous pas rempli cette clauſe importune ?

AZOR.

J'en doute.

ZALEG.

Ah ! c'eſt à quoi je ne m'attendois pas.
Quelque part où le ſort ait promené nos pas,
Quoi ! N'avons-nous pas fait vingt conquêtes pour une ?
Cependant nous voilà, tout comme au premier jour,
Habitans enchaînés dans ce maudit ſéjour :
Et la clauſe a pourtant été bien accomplie.

AZOR.

Pour obtenir notre retour,
Il falloit inſpirer un véritable amour :
Cette condition n'a pas été remplie.

ZALEG.

En voici bien d'une autre ! Hé, qu'avons-nous donc fait ?

AZOR.

Nous n'avons inſpiré qu'un goût foible & volage,
Et l'on n'a pris, pour nous, qu'un amour de paſſage.

ZALEG.

Ma foi, je n'en crois rien : je ſuis sûr de mon fait.
J'ai plû, je me ſuis fait aimer.

AZOR.

En apparence;

ZALEG.

Et mais, on me l'a dit cent fois.

AZOR.

Vaine assurance.

ZALEG.

Vous ne pousſez à bout.... Parbleu j'en ſuis charmé ;
Vous verrez qu'on peut être heureux ſans être aimé.

AZOR.

Le véritable Amour n'eſt plus guére en uſage.

ZALEG.

Vous rafinez ſur tout... Pour moi, je ſuis plus ſage.
Nous ſerions ſelon vous, pour jamais en éxil,
Puiſqu'on ne peut trouver de cet amour ſincére !
Mais où ſe tient-il donc ? C'eſt donc une chimére !
Et vous, Seigneur Azor, dites-moi, ſe peut-il
Qu'on n'ait point eu pour vous un amour véritable ?

AZOR.

Ah ! rien n'eſt plus indubitable.
Mais laiſſons le paſſé, ſongeons préſentement....

ZALEG.

Croyez que le préſent n'ira pas autrement.

AZOR.

Et pourquoi donc ? Nadine, & l'aimable Zémire,
Sont capables d'aimer bien véritablement.

ZALEG.

On ſe flatte toujours de ce que l'on déſire.
Auſſi, que n'avez-vous aimé
Cette Fée, à préſent inflexible & crueſle,
Dont le cœur fût pour vous vainement enflammé ?
C'eſt notre Souveraine. Elle étoit aſſez belle.
Elle ne nous eut pas envoyés ici-bas,
Pour chercher un amour qui ne s'y trouve pas.
Car, ſur quoi fondez-vous un eſpoir qui m'étonne ?
Si la Fée eût voulu nous laiſſer nos attraits,
Paſſe encor : mais Seigneur, Nous paroiſſons tout prêts
D'entrer dans la ſaiſon qui précéde l'Automne.

AZOR.

AZOR.

Depuis que, ſous ces traits, nous ſommes déguiſés,
Ont-ils changé ?

ZALEG.

Non : mais nos tréſors épuiſés....

AZOR.

En avons-nous beſoin auprès de nos maîtreſſes ?
Ce ne ſont, à leurs yeux, que de fauſſes richeſſes.

ZALEG.

L'amour le plus honnête en conſomme toûjours.
Il vous eſt défendu de dire qui vous êtes.
Et vous ne pouvez faire entrer dans vos fleurettes
Tous ces mots conſacrés aux plus tendres amours :
Ceux *d'aimer, d'adorer, de flâme, de tendreſſe*,
Ne vous ſont pas permis. La défenſe eſt expreſſe.
Vous en êtes réduit aux ſoins officieux,
Aux aſſiduités, au langage des yeux,
Aux marques d'amitié.

AZOR.

Que faire ?

ZALEG.

Quand on donne, on n'a pas beſoin de commentaire.
Et pour vous achever, vous avez un Rival,
Qui ne s'en tiendra pas à l'amour paſtoral.
Ses grands airs, ſes grands mots, ſon rang, ſon opulence,
Doivent emporter la balance.
Qu'avez-vous à pouvoir mettre en comparaiſon ?
De l'eſprit, du ſçavoir, du ſens, de la raiſon,
Et le reſte ; Seigneur, tout cela mis en ſomme
Fait tout juſte en amour zero, je le ſçais bien.

AZOR.

Mais Aſſan n'eſt qu'un fat.

ZALEG.

Et morbleu, n'eſt-ce rien ?
Pour l'ordinaire, un fat ſupplante un honnête homme.
C'eſt l'ordre. Attendez-vous à jouer de malheur.

AZOR.

Ah ! Zémire, Zémire, aurois-je la douleur
De vous voir devenir ſon heureuſe conquête ?

ZALEG.

Il a tout ce qu'il faut pour lui tourner la tête.
Zémire aura le ſort que tant d'autres ont eu.

AZOR.

Ne la compare point à tout ce que j'ai vû.
Toute comparaiſon ſeroit injurieuſe.

ZALEG.

Je m'attendois à ce diſcours ;
Car, en fait de maîtreſſe, il arrive toûjours
Qu'on croit que la derniere eſt la plus merveilleuſe.

AZOR.

Ah, quelle différence ! Et que j'ai de raiſons
Pour excepter Zémire, & pour mieux juger d'elle !
A cet âge, où l'on croit qu'il ſuffit d'être belle,
Zémire croit avoir beſoin de mes leçons.
Que dis-je ? Elle en connoît le prix.
Loin de laſſer ſa complaiſance,
Mes conſeils ſont reçus avec reconnoiſſance.
Les progrès que j'ai faits, ne m'ont pas moins ſurpris
Que le fonds de ſon cœur & de ſon caractére.
Non, Zaleg, les ſoins aſſidus
Que je prends tous les jours d'une éléve ſi chére,
Pour Zémire & pour moi ne ſeront point perdus.

ZALEG.

Et ne voit-elle rien à travers ce myſtére ?

AZOR.

Hélas ! je n'en ſçais rien. Mais independamment
De l'ordre rigoureux qui me force à me taire,
Je n'aurois pas voulu me conduire autrement.
Je crois que le plus ſûr eſt de chercher à plaire,
D'aimer, avant que d'être un Amant déclaré.
Un aveu bien ſouvent ne devient téméraire
Que faute d'être préparé.
C'eſt ainſi que mes ſoins, agréés par Zémire,
La ménent pas-à-pas vers l'amoureux empire ;

Elle s'attache à moi, ſans s'en appercevoir.
Elle s'accoutume à m'entendre;
La ſincere amitié qu'elle me laiſſe voir,
Se changera bientôt en amour le plus tendre:
Ce moment n'eſt pas loin; il viendra; je l'attends.

ZALEG.

Ce moment pourroit bien n'arriver de long-temps.
Suppoſez que Zémire, à qui vous pourriez plaire,
Ait pour vous cet amour qui vous eſt néceſſaire;
S'il demeure ſecret, il vous ſervira peu.
Il faut qu'elle en faſſe l'aveu,
De façon que la Fée en ſoit bien convaincue:
Autrement, marché nul, & l'affaire eſt rompue.
Il faut qu'avec ſincérité,
Et ſans aucune obſcurité,
Zémire diſe d'elle-même;
J'aime Azor; c'eſt Azor que j'aime;
Ce ſont les mots preſcrits.

AZOR.

Hélas! je le ſçais bien.

ZALEG.

Tous les équivalens ne ſerviroient à rien.

AZOR.

Zémire les dira.

ZALEG.

La chimére eſt nouvelle!
Elle ne les ſçait pas; comment les dira-t-elle!

AZOR.

Comment?

ZALEG.

Oui; répondez à cette objection.

AZOR.

La nature & l'amour les lui pourront apprendre.

ZALEG.

Ah Seigneur! c'eſt fort bien le prendre.
En admettant la ſuppoſition,
Pourra-t-elle, avec vous, en faire aucun uſage,
Que vous ne vous ſoyez déclaré ſon Amant;

Que vous n'ayez parlé, comme on parle en aimant?
Préviendra-t-elle votre hommage?
Quand vous en ſeriez adoré,
Ira-t-elle au-devant d'un amour ignoré?
Elle doit vous laiſſer venir, & vous attendre.
Et vous vous attendrez tous deux.

AZOR.

Ainſi le veut la Fée.

ZALEG.

Ah! je crois mieux l'entendre.
Je compte, en dépit d'elle, être bientôt heureux.
Sans craindre qu'elle s'en offenſe,
J'ai trouvé le ſecret d'éluder ſa défenſe.
Nadine va ſçavoir, à n'en pouvoir douter,
Que je l'aime.

AZOR.

Tu ſçais ce qui peut t'en coûter.

ZALEG.

Ne craignez rien pour moi. J'ai chargé du meſſage
Certains jeunes oiſeaux dreſſés pour cet uſage.
Nadine, avant la fin du jour,
Aura bien entendu parler de mon amour.

AZOR.

Va donc, & réuſſis.

ZALEG.

Je n'en ſuis pas en peine.

AZOR.

Adieu.

SCENE II.

AZOR *ſeul.*

VOici l'heure à peu près:
Voyons dans la route prochaine
Si Zémire n'eſt point ſous ces ombrages frais.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

NADINE.

NE ferions-nous pas mieux d'être avec nos compagnes
A folâtrer enſemble au milieu des campagnes?

ZEMIRE.

Ces prétendus plaiſirs ne flattent plus mes ſens.

NADINE.

En trouvez-vous ici de plus intéreſſans?
Et peut-on préférer ces bois à nos prairies?
Je voudrois égayer un peu mes rêveries.
Pour moi j'irois plûtôt au bord de nos ruiſſeaux:
On entend leur murmure; on voit couler leurs eaux;
Aſſiſe ſur les fleurs qu'ils font ſans ceſſe éclore;
On en cueille; on s'en pare; on s'embellit encore;
On y reſpire un air délicieux,
Qui donne à nos attraits une fraîcheur nouvelle:
Leur onde claire & pure eſt un miroir fidelle;
On peut avec plaiſir y promener ſes yeux;
Le Ciel s'y peint, & l'on s'y voit ſoi-même.

ZEMIRE.

Ces amuſemens-là ne ſont plus ceux que j'aime.
Tu vois comme l'on change!

NADINE.

Oui, ſans ſçavoir pourquoi.
Ne l'éprouvai-je pas moi-même? expliquez-moi,
Pourquoi, de jour en jour, je deviens ſi joyeuſe.
Souvenez-vous du tems, où vous diſiez très-bien
Qu'une fille ennuyée eſt toujours ennuyeuſe.
Je l'étois; vous plutôt je n'étois bonne à rien:

Mais nous avons troqué d'humeur l'un avec l'autre ;
Vous avez pris la mienne ; & moi, j'ai pris la vôtre ;
Je crois, en bonne foi, vous devoir du retour.

ZEMIRE.

Peut-être.

NADINE.

Ah ! rien n'eſt plus viſible,
Eh quoi ! Tous vos plaiſirs s'envolent chaque jour.

ZEMIRE.

D'autres ont ſuccédé.

NADINE.

Cela n'eſt pas poſſible !
Et quels ſont ces plaiſirs ?

ZEMIRE.

Ce ſont ceux que le temps,
L'âge, avec la raiſon, aménent chaque année.

NADINE.

Ah, ah, vous parlez d'âge ! A peine êtes-vous née.

ZEMIRE.

Hé quoi donc ? Dans quatre ans n'aurai-je pas vingt ans ?

NADINE.

Et mais, un jour viendra que nous en aurons trente.
D'ici-là, c'eſt un ſiécle. On n'en voit pas la fin.
Cependant, profitons de la ſaiſon courante.
Dans les plaiſirs du tems coulons notre deſtin.
Nous ferons comme ont fait nos méres, nos parentes.
D'ailleurs, chaque ſaiſon a des fleurs différentes ;
Chaque âge doit avoir ſes plaiſirs ; au ſurplus....

ZEMIRE.

Tout me donne à rêver ;

NADINE.

Et moi tout me diſſipe.

ZEMIRE.

Je me forme l'eſprit ;

NADINE.

Et moi je m'émancipe.

ZEMIRE.

J'occupe mes loisirs.

NADINE.

Pour moi, je n'en ai plus.

ZEMIRE.

Tandis que je le puis, j'amasse, je rassemble
De quoi me faire un fond heureux & suffisant
Pour un temps à venir :

NADINE.

Vous perdez le présent
Qui vaut tout l'avenir ensemble.
On ne rajeunit pas.

ZEMIRE.

Hé qu'importe ?

NADINE.

Fort bien.

ZEMIRE.

Ah ! de grace, finis ce fâcheux entretien.

NADINE.

Vous ne méritez pas, d'être à l'âge où vous êtes,
Ni même les faveurs que le ciel vous a faites.
Peut-on s'en soucier si peu !
Ce que parmi les fleurs est la rose nouvelle,
Vous l'êtes parmi nous ; & d'un commun aveu,
Nous vous cédons l'honneur d'en être la plus belle ;
Encor faut-il y prendre un peu de part.
Quelque riche qu'on soit des dons de la nature,
Il ne faut pas laisser que d'y joindre un peu d'art,
La beauté même a besoin de parure.
Pardonnez ma franchise, & sçachez votre état ;
Déja cette langueur qui vous est étrangére,
A fait sur vos appas une trace legére :
Et l'ennui qui vous gagne altére votre éclat.

ZEMIRE.

Je suis donc bien changée ?

NADINE.

Eh mais, un peu, vous dis-je ;
Si vous n'y mettez ordre...

ZEMIRE.

Hélas !

NADINE.

Vous ſoupirez ?

ZEMIRE.

Il eſt vrai.

NADINE.

Qu'avez-vous ? Quel ſujet vous afflige,
Zémire, eſt-ce-là tout ce que vous me direz ?

ZEMIRE.

Tu m'en demandes plus que je n'en ſçais encore.

NADINE.

Le myſtére entre nous n'eſt pas trop de ſaiſon.

ZEMIRE.

Puis-je expliquer ce que j'ignore ?

NADINE.

Hé quoi, vous prétendez que c'eſt à la raiſon
Qu'il faut attribuer votre métamorphoſe ?

ZEMIRE.

Je l'ai cru.

NADINE.

Mais il faut qu'elle ait une autre cauſe.

ZEMIRE.

Une autre cauſe ?

NADINE.

Aſſurément.
C'étoit votre penſée ; & moi, voici la mienne.
Lorſque la raiſon vient (puiſqu'il faut qu'elle vienne)
Peut-elle en même-tems, & ſi différemment,
Changer, comme elle a fait, mon humeur & la vôtre;
Egayer l'une, attriſter l'autre ?
Elle doit opérer de la même façon.

ZEMIRE.

Mais effectivement j'en ai quelque ſoupçon.

NADINE.

Avouez-moi d'où vient votre langueur extrême.
Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe au-dedans de vous-même?

ZEMIRE.

Avec étonnement je regarde ces lieux.
Hélas ! depuis un temps que ſuis-je devenue ?
Il ſemble que j'habite une terre inconnue :
Tout ce qui m'environne eſt étrange à mes yeux :
Je vois différemment ce qui s'offre à ma vue ;
Mon ame eſt autrement émue.
Mes eſprits & mes ſens n'ont plus le même cours :
J'y trouve un changement qui n'eſt que trop viſible ;
Je me cherche en moi-même, & je m'y perds toûjours.
Je n'ai plus rien de libre. Il ne m'eſt pas poſſible
De démêler d'où vient le trouble de mon cœur.
C'eſt en vain que je veux ſortir de ma langueur :
Je m'y ſens retenir par d'invincibles charmes.
Je m'exhale ſans ceſſe en ſoupirs, en regrets :
Et ſans ſçavoir quels ſont mes ſentimens ſecrets,
Souvent je m'attendris juſqu'à verſer des larmes.
Cependant, quel que ſoit l'état où tu me vois,
Il ne me déplaît pas autant que tu le crois.

NADINE.

Le meilleur ſeroit, ce me ſemble,
De chercher à ſortir d'un état importun.
C'eſt comme un ſort : il y reſſemble.
A l'égard du reméde, il doit s'en trouver un.
Que ne conſultez-vous ?...

ZEMIRE.

Qui donc ?

NADINE.

Azor.

ZEMIRE.

Je n'oſe.

NADINE.

Vous n'oſez ?

ZEMIRE.

Non, vraiment.

NADINE.

Et quelle en eſt la cauſe ?

ZEMIRE.

Hélas ! c'eſt ce que juſqu'ici
Je n'ai pas encor éclairci. *Elle ſe regarde.*
Mais à propos de lui, vraiment, je me rappelle
Qu'il faut que je retourne au Hameau promptement.
Attends-moi. Je reviens ici dans un moment.

NADINE.

J'attendrai.

ZEMIRE.

Sois toûjours ma compagne fidelle.
Je t'ai confié ma douleur ;
Tu vois que j'ai bien du malheur :
C'eſt un titre de plus pour m'aimer davantage.

NADINE.

Allez, je ſçais à quoi notre union m'engage :
Comptez de plus en plus ſur ma tendre amitié.

ZEMIRE.

Ne t'en vas pas.

NADINE.

Hé non.

SCENE IV.

NADINE *ſeule.*

ELle me fait pitié.
Azor la perd. Depuis cette époque fatale,
Zémire chaque jour fond, change, & dépérit.
Et voilà ce qu'on gagne à raiſonner morale ;
Et, qui pis eſt encore, à s'en remplir l'eſprit !
J'ai toûjours bien penſé qu'elle nous eſt mortelle.
La fureur de ſçavoir quelque choſe de plus,
Et de primer ſur nous d'une façon nouvelle,
De pouvoir abonder en diſcours ſuperflus,

De parler, ou plûtôt d'ennuyer comme un Livre,
Entre Azor & Zémire a fait la liaiſon.
Si, par un coup du Ciel, elle ne s'en délivre,
La pauvre malheureuſe y perdra la raiſon.

SCENE V.

AZOR, NADINE.

NADINE.

Vous cherchez Zémire ?

AZOR.

Oui, Nadine ;
Je la cherche.

NADINE.

Elle ſort à l'inſtant de ces lieux.
Peut-être qu'elle a crainte de paroître à vos yeux.

AZOR.

Pourquoi donc ?

NADINE.

Je me l'imagine.

AZOR.

Elle me voit toûjours avec tant de bonté !

NADINE.

Ne fait-on jamais rien contre ſa volonté ?
Excuſez ma franchiſe.

AZOR.

Elle eſt un peu cruelle.

NADINE.

Vous veniez reprendre avec elle
Ces ſublimes diſcours, ces propos merveilleux,
Ces entretiens abſtraits, que d'abord on admire,
Et qu'on ne tarde guére à trouver ennuyeux ?

AZOR.

Nos entretiens ſont tels qu'il convient à Zémire.

NADINE.

Je ne ſçais pas comment elle a pu s'en coeffer.
Ce n'eſt point notre fait que de philoſopher.
Quoi qu'on diſe en faveur du ſexe dont nous ſommes,
Les éloges ſont faux, ou du moins trop flatteurs.
Le Ciel ne nous fit point pour être des Docteurs :
C'eſt un métier qu'il faut abandonner aux hommes,
Par forme, comme on dit, de dédommagement.
Chacun a ſon talent. L'art de plaire eſt le nôtre ;
Celui de raiſonner, bien ou mal, eſt le vôtre.
Ainſi tout s'eſt trouvé réparti ſagement.
Zémire vient d'en faire une épreuve aſſez belle.
Avant que vous euſſiez ſur elle
Acquis un peu trop de pouvoir,
Elle avoit tout l'eſprit que nous devons avoir ;
Elle cherchoit à plaire ; elle paroit ſes charmes ;
Et de l'ajuſtement y joignoit le ſecours.

AZOR.

Sa beauté n'a beſoin que de ſes propres armes.

NADINE.

Chanſons ! En ſe parant, on y gagne toujours.
D'ailleurs, tout s'enſuivoit ; les plaiſirs & les graces
Sembloient voltiger ſur ſes traces.

AZOR.

Ne les y voit-on plus ?

NADINE.

Non.

AZOR.

C'eſt donc d'aujourd'hui ?

NADINE.

La date n'y fait rien. Elle ſe meurt d'ennui.

AZOR.

Je n'en ſçais pas la moindre choſe.

NADINE.

C'eſt que l'on ne ſçait pas tous les maux que l'on cauſe.

AZOR.

Je la vois tous les jours.

NADINE.

Mais je la vois auſſi.

AZOR.

Elle ne ſemble pas avoir aucun ſouci.

NADINE.

Sa triſteſſe paroît aſſez ſur ſon viſage ;
Et je ne comprends pas que l'on diſpute un fait.

à part. AZOR.

De l'amour que j'inſpire eſt-ce un heureux préſage ?
Aurois-je le bonheur de cauſer cet effet ?
Ou bien ſeroit-ce Aſſan, pour qui Zémire !...

haut.

Mais quelle viſion ! Que venez-vous me dire ?
Votre amie a préciſément
Cette douce gayeté, cet aimable enjoûment,
Qui, ſans aller jamais juſques à la folle,
S'éloigne également de la mélancolie.

NADINE.

Eh ! c'eſt qu'apparemment je ne m'y connois point.

AZOR.

Je ne puis vous paſſer ce point.
Elle, de la triſteſſe ? Elle n'en a pas l'ombre.

NADINE.

Elle eſt ſi bien en proye au chagrin le plus ſombre,
Que même ſa beauté s'en reſſent.

AZOR.

Ah, grands Dieux !
Jamais un feu plus vif n'a brillé dans ſes yeux :
Les beaux jours du printemps ne ſont pas plus beaux qu'elle :
A chaque inſtant quelque grace nouvelle
Vient, d'un nouvel éclat, embellir ſes appas.

NADINE.

Il faut donc qu'avec vous elle ſe contrefaſſe.

AZOR.

Nadine, la beauté ne ſe contrefait pas.

NADINE.

Je voudrois qu'elle vînt pour vous confondre en face ;
Je l'attends ici juſtement.

AZOR.

Je conviens avec vous que ſon ajuſtement
N'emprunte point de l'art la folle bigarrure ;
Que la ſimplicité fait toute ſa parure.
Nadine je ne puis la blâmer en cela.

NADINE.

Vous avez raiſon.

SCENE VI.

ZEMIRE, *avec gayeté & ornée galamment avec des fleurs.* AZOR, NADINE.

ZEMIRE.

ME voilà.

AZOR.

Quelle parure ! Ah Ciel !

NADINE.

Quelle joie éclatante !

à part. AZOR.

Zémire cherche à plaire, & ce n'eſt pas à moi.

ZEMIRE.

J'ai ſuivi tes avis.

NADINE.

Je devine pourquoi.
Vous me paroiſſez bien contente !

ZEMIRE.

Pour contente, à préſent je la ſuis.

NADINE.

Un moment.
Apporte bien du changement,

AZOR.

Ah ! Nadine, un moment, laiſſez-nous, je vous prie.

NADINE.

Volontiers : Auſſi-bien le ſérieux m'ennuye.

SCENE VII.

AZOR, ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZor ! ...

AZOR.

Zémire ! ...

ZEMIRE.

Hé mais....

AZOR.

Hé bien ?

ZEMIRE.

Vous paroiſſez Rêveur ?

AZOR.

Je le deviens.

ZEMIRE.

Pourquoi donc ?

AZOR.

Je ne ſçais.

ZEMIRE.

Par quelle avanture imprévue
Aurois-je le malheur de bleſſer votre vue ?

AZOR.

Votre éclat m'éblouit.

ZEMIRE.

Quel eſt ce ſombre accueil ?
Azor ne daigne pas m'honorer d'un coup d'œil !

AZOR.

Ah ! vous embelliſſez ce qui pare les autres.

ZEMIRE.

Des complimens ſi vains ne peuvent me flatter.

AZOR.

Vous vous les attirez.

ZEMIRE.

Daignez mieux me traiter ;
Azor, au nom des Dieux, quels chagrins ſont les vôtres ?

AZOR.

Que me demandez-vous ?

ZEMIRE.

D'en être de moitié.

AZOR.

Je ſuis trop malheureux.

ZEMIRE.

Mes inſtances ſont vaines !
Si vous ne voulez pas que j'entre dans vos peines,
Quand voulez-vous jouir de ma tendre amitié ?
Elle peut, au défaut de mon expérience,
Du moins, de vos malheurs, adoucir la rigueur.

AZOR.

Mais vous, qui me preſſez de vous ouvrir mon cœur,
Avez-vous bien en moi la même confiance ?
Depuis qu'auprès de vous je me ſuis attaché,
Voyons, n'avez-vous rien que vous m'ayez caché ?
La confiance exige, & veut du réciproque.
Ce doux épanchement doit être mutuel.
Hé quoi donc ? Vous gardez un ſilence équivoque ?

ZEMIRE, *à part.*

Nadine aura tout dit.

AZOR, *à part.*

Ah, quel moment cruel !

Haut.

Le trouble & la rougeur vous ſervent d'interprête.

ZEMIRE.

Azor, ne croyez pas une amie indiſcréte.

AZOR.

AZOR.

Ce reproche ingénu n'eſt pas un déſaveu.
Zémire....

ZEMIRE.

Qu'ai-je dit ?

AZOR.

Remettez-vous un peu.
Concertez mieux votre réponſe.
On entend un bruit de Cors de chaſſe.
Qu'entens-je ? C'eſt Aſſan ! Ce grand bruit nous l'annonce.
Vous l'attendiez, ſans doute ! Il tourne ici ſes pas,
Et vient, fort à propos, vous tirer d'embarras.
Je ferai beaucoup mieux de lui céder la place.
à part.
Obſervons-les des yeux.

SCENE VIII.

ASSAN, ZEMIRE. *Suite d'Aſſan.*

ASSAN *à ſa Suite.*

JE réjoindrai la chaſſe.

SCENE IX.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN *à part.*

SOus ces traits empruntés, continuons toujours
A me venger d'Azor, en troublant ſes amours ;

ASSAN.

A tout ce que je ſens, quand le ſort nous raſſemble.

ZEMIRE.

Et que reſſentez-vous ?

ASSAN.

Tous les plaiſirs enſemble.

ZEMIRE, *à part.*

Voilà l'effet qu'Azor produit ſur tous mens ſens.

ASSAN.

Puis-je vous exprimer tout ce que je reſſens,
L'effet que font ſur moi vos armes invincibles ?
On ne définit bien l'amour qu'aux cœurs ſenſibles.
Ce qu'on ne reſſent point ne s'imagine pas.

ZEMIRE.

Fort bien.

ASSAN.

M'entendez-vous ?

ZEMIRE.

Je vous ſuis pas-à-pas.
Et quand vous me quittez ?

ASSAN.

Quelle horreur m'environne !
Oui, Zémire, auſſi-tôt mon bonheur m'abandonne ;
Les chagrins, les ſoucis m'attendent au retour ;
Par-tout ailleurs, qu'au fond de cet heureux ſéjour,
Aucun amuſement n'eſt plus à mon uſage :
Je ne ſçais quelle affreuſe & mortelle langueur
Répand autour de moi le plus ſombre nuage.

ZEMIRE, *à part.*

Il ſemble, mot-à-mot, lire au fond de mon cœur.
Aurois-je de l'amour ? Achevons de m'inſtruire.
Haut.
Je devine, à peu près, ce que vous m'enſeignez.
J'imagine l'état que vous me dépeignez :
Mais quel but a l'amour ? A quoi peut-il conduire ?

ASSAN.

Au bonheur le plus grand, quand il eſt mutuel.

ZEMIRE.

Et quand il ne l'eſt pas ?

ASSAN.

Ah ! rien n'eſt plus cruel.

ZEMIRE.

Comment faut-il qu'il ſoit pour être réciproque ?

ASSAN.

On ne peut s'y tromper ; rien n'eſt moins équivoque.
Pour être l'un à l'autre, il ſemble qu'on ſoit né ;
Chacun, vers l'objet de ſa flâme,
Par un penchant égal, eſt ſans ceſſe entraîné ;
On ne fait plus qu'un cœur, qu'un eſprit & qu'une ame ;
On ne penſe, on n'agit, on n'exiſte en effet
Qu'autant que l'on s'adore ; on devient ce qu'on aime.

ZEMIRE *avec joie.*

Ce que vous m'apprenez eſt le bonheur ſuprême.
Ah ! de tous les états, voilà le plus parfait.

ASSAN.

Ce n'eſt pas aſſez de me croire :
Pour en être plus ſûre, agréez la victoire
Qui me met en votre pouvoir.

ZEMIRE.

C'en eſt aſſez ; j'ai ſçu ce que je veux ſçavoir.

ASSAN.

Non, Zémire, il vous reſte encore
A goûter le plaiſir d'aimer à votre tour.

ZEMIRE.

Que ſçavez-vous ſi je l'ignore ?

ASSAN *ſe jette aux pieds de Zémire.*

Que cet aveu m'eſt cher ! Oh, trop heureux retour !
Zémire, l'on peut donc vous aimer & vous plaire ?

ZEMIRE.

Ce tranſport n'eſt pas néceſſaire.

A part, en voyant Azor & fuyant.

ZALEG.

Que vous disent-ils donc de si fâcheux.

NADINE.

Comment ?
Du matin jusqu'au soir s'entendre incessamment
Répéter, fredonner, ramager à l'oreille ;
Zaleg aime Nadine ! Est-il gêne pareille ?
Que ne leur laissiez-vous les sons mélodieux
Dont ils font retentir nos forêts & nos plaines ?

ZALEG.

Ils vous parlent de vous.

NADINE.

J'aimerois cent fois mieux
Les entendre chanter leurs plaisirs que vos peines.

ZALEG.

On peut varier ce refrain.
Qui vous paroît trop uniforme.
Pour lui donner une autre forme,
Vous avez un moyen certain.
En transposant les noms....

NADINE.

J'ai peine à vous entendre.

ZALEG.

Et mais, vous pourriez leur apprendre
A mettre votre nom à la place du mien.

NADINE.

Cela diroit : » Nadine aime Zaleg.

ZALEG.

Fort bien.
Alors ils chanteroient mes plaisirs & les vôtres.

NADINE.

Je ne veux pas qu'ils soient dans la bouche des autres.
Bon voyage aux oiseaux ; en faveur de leurs chants,
Ils vont tous, de ma grace, avoir la clef des champs.

ZALEG.

Soit. Ils iront dans ces retraites.
Continuer leurs chants nouveaux ;

Et bientôt les autres oiſeaux
Seront auſſi mes interprêtes.
Ils auront des petits qui les imiteront.
Les uns, de proche en proche, iront dans les campagnes,
Dans les forêts, ſur les montagnes,
Les apprendre aux échos qui les répéteront;
D'autres, accoûtumés à de plus grands voyages,
Traverſeront les vaſtes mers,
Et porteront au bout de l'univers
La nouveauté de leurs ramages;
Et par-là, nos deux noms réunis déſormais,
Seront connus par-tout, & ne mourront jamais.

NADINE.

Non; un pareil honneur n'eſt pas ce qui m'anime,
Plus nous faiſons de bruit, & moins on nous eſtime.
Ainſi je garderai vos petits indiſcrets,
Afin qu'ils n'aillent pas répandre nos ſecrets.

ZALEG.

Ah! Nadine, achevez de me rendre la vie.

NADINE.

Avec Zémire ici je ſuis en rendez-vous.
Je la vois; elle vient. Laiſſez-nous, je vous prie;
Elle n'a pas beſoin d'un témoin tel que vous.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

ZEMIRE.

NAdine, excuſe-moi, ſi je t'ai fait attendre.

NADINE.

Quand j'attends, je m'amuſe au lieu de m'ennuyer.
Eh bien, Azor, Aſſan, n'ont pû vous égayer?

ZEMIRE.

Je ne ſçais plus auquel entendre.

NADINE.

Eh! de leur tyrannie il faut vous affranchir.

ZEMIRE.

Ah, Nadine!

NADINE.

Quoi donc?

ZEMIRE.

J'ai bien à réfléchir.

NADINE.

Sur quel ſujet?

ZEMIRE.

Sur tout ce que je viens d'apprendre.
Aſſan, qui me déplaît, que je ne puis ſouffrir,
Vient pourtant de me découvrir
Des choſes qui vont te ſurprendre,
Dont il ſemble qu'Azor ait craint de me parler,
Et qu'au fond de mon cœur j'ai peine à démêler.

NADINE.

Voyons.

ZEMIRE.

C'eſt une découverte
Qui pourra bien cauſer ma perte.

NADINE.

Que vous a-t-il appris?

ZEMIRE.

Le ſecret de mon cœur.

NADINE.

Comment?

ZEMIRE.

Oui, la cauſe cachée
De cette mortelle langueur
Que tu m'as, tant de fois, vainement reprochée.

NADINE.

La découverte eſt bonne; elle doit vous charmer.

ZEMIRE.

Nous croyons nous aimer autant qu'on peut aimer?

NADINE.

L'amitié nous unit : rien n'égale la nôtre.

ZEMIRE.

Eh bien dans la nature, il eſt un ſentiment
Cent fois plus doux, plus vif, plus tendre, & plus charmant,
Que toute l'amitié qui nous joint l'une à l'autre.

NADINE.

Et ce ſentiment-là, comment l'appellez vous ?

ZEMIRE.

Il le nomme l'amour.

NADINE.

Eh bien, s'il eſt ſi doux,
Soit ; ayons de l'amour, Zémire, il en faut prendre.

ZEMIRE.

J'ai bien peur d'en avoir. On vient de me l'apprendre.

NADINE.

Comment vous craignez d'en avoir ?

ZEMIRE.

Oui, ma chere Nadine.

NADINE.

Et ne peut-on ſçavoir
Pourquoi, loin d'en être enchantée
Zemire me paroît en être épouvantée ?
Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt rien de plus doux ?

ZEMIRE.

Oui : mais il n'eſt charmant qu'autant qu'on en inſpire :
S'il n'eſt pas mutuel, c'eſt un cruel martyre.

NADINE.

Mais, vraiment, il ſera mutuel entre nous.
Si c'eſt-là le moyen de s'aimer davantage,
Zémire, vous n'avez qu'à m'en communiquer.

ZEMIRE.

Nous ne pouvons enſemble en faire aucun partage.
Cet amour.... je ne ſçais comment te l'expliquer....
Ah, que j'y ſuis embarraſſée !

NADINE.

Je ne puis deviner.

ZEMIRE.

Non, j'ai dans la penſée
Qu'il faut que tout me reſte, ou qu'un autre que moi
Que je n'oſe nommer, le partage avec moi.
Par exemple, Aſſan m'aime; il me l'a fait connoître:
Il a pour moi de cet amour:
Il ſera malheureux autant qu'on puiſſe l'être;
Il n'obtiendra de moi jamais aucun retour.

NADINE.

L'énigme eſt un peu moins obſcure;
Mais voyons, contez-moi cette étrange avanture.
Cet Aſſan, dites-vous, a pour vous de l'amour,
Et faute d'un certain retour,
Sa ſituation deviendra bien affreuſe?

ZEMIRE.

Je ſerai dans le même cas.

NADINE.

Et ne pourriez-vous être un peu moins malheureuſe?

ZEMIRE.

Non; puiſqu'apparemment Azor ne m'aime pas.

NADINE, *à part.*

J'ai mes raiſons auſſi pour chercher à m'inſtruire.
Haut.
Mais à quoi voyez-vous qu'Azor n'a point d'amour?
Quel effet dans ſon cœur auroit-il dû produire?

ZEMIRE.

Tous les tranſports qu'Aſſan m'a fait voir en ce jour.
Il vient de me jurer qu'il m'aime, qu'il m'adore;
Qu'il a pris dans mes yeux un feu qui le dévore:
En termes plus flatteurs, plus doux, & plus charmans,
On ne peut jamais rendre un ſi ſenſible hommage.
L'encens qu'on offre aux Dieux ne vaut pas ce langage:
Hélas! c'eſt celui des Amans.
Dans la bouche d'Azor qu'il auroit eu de charmes!
Et qu'il m'épargneroit de ſoupirs & de larmes!

Il s'en ſeroit ſervi, s'il avoit de l'amour :
Et peut-on en parler un autre à ce qu'on aime ?
Je ne me ſouviens pas qu'Azor, juſqu'à ce jour,
M'ait jamais fait jouir de la douceur extrême
De lui voir éprouver ces tranſports enchanteurs :
Jamais, en me parlant, il ne m'a fait entendre
Ni ces expreſſions, ni ces termes flatteurs,
Dont je crois que l'uſage eſt ſi doux & ſi tendre.
Les aurois-je oubliés, s'il les eût employés !
Azor n'a point d'amour.

NADINE.

Mais dites-moi, Zémire,
Suppoſé que vous en ayez,
Eſt-il ſûr que ce ſoit pour Azor ?

ZEMIRE.

Je t'admire !
Et quel autre que lui pourroit m'en inſpirer ?
Sur ce qu'Aſſan m'a dit, je me ſuis reconnue.
Le détail qu'il m'a fait a deſſillé ma vue :
Ce n'eſt que loin d'Azor qu'on me voit ſoupirer ;
Son abſence m'accable, & me devient mortelle :
Il ſemble que ce ſoit une Eclipſe cruelle.
Mais ſi-tôt que je le revois,
Ma ſituation change, elle n'eſt plus la même.
Il ranime mes yeux, mon eſprit, & ma voix.
Je me retrouve alors dans un état que j'aime.
Qu'il eſt doux ! Ah ! Nadine, en effet, je jouis
Du bonheur que je crois le plus grand de la vie.
Dans ces momens, toûjours trop tôt évanouis,
L'avenir, le paſſé, tout ſe perd & s'oublie.
Mes chagrins ſont ſi bien détruits ou ſuſpendus,
Qu'il ne me ſouvient pas d'en avoir jamais eus.

NADINE, *à part.*

Je m'inſtruis fort bien avec elle.
haut.
Ah ! comme vous vous animez !
Vous avez deviné, c'eſt lui que vous aimez.

ZEMIRE.

Oui : mais j'aimerois ſeule.

NADINE.

Il vous ſuit avec zéle ;
Il vous donne des ſoins ; il vous préfere à nous.

ZEMIRE.

D'accord.

NADINE.

Il ne ſe plaît ſeulement qu'avec vous.

ZEMIRE.

Il n'entre point d'amour dans toute ſa tendreſſe.
Ce n'eſt que l'amitié qui pour moi l'intéreſſe.
Tous ſes ſoins les plus doux peuvent s'y rapporter.
Il ne me trouve pas digne d'un autre hommage.
Je manque apparemment d'attraits, d'eſprit ou d'âge.
Je ne puis plus me ſupporter.

Elle s'aſſied.

NADINE, *à part.*

Tout bien conſidéré, je crois que Zaleg m'aime!
Que ne me l'a-t-il dit ? D'où viennent ces égards.

ZEMIRE.

Qu'eſt-ce que tu dis-là ?

NADINE.

Je compte avec moi-même.

ZEMIRE.

Cependant, quand je ſonge à ces tendres regards
Qu'il attachoit ſur moi ! ... Me ſerois-je trompée!
Les miens plus d'une fois ont fait baiſſer les ſiens:
J'en ai ſouvent été frappée.
J'ai ſurpris des ſoupirs tout ſemblables aux miens.

NADINE.

Tant mieux.

ZEMIRE.

J'ai crû lui voir du trouble, des allarmes,
Et quelquefois les yeux prêts à verſer des larmes,
Et tout-à-l'heure encore.

NADINE.

Il peut être enflammé.

ZEMIRE.

Mais ſa bouche jamais ne m'a rien confirmé.

NADINE.

Eh ! Ne gardez-vous pas avec lui le ſilence ?

ZEMIRE.

Le ſien peut-il ſe colorer ?
Nadine, ah, quelle différence !
Suppoſé qu'Azor m'aime, il ne peut l'ignorer....
Il me vient une idée. Oſerois-je la croire ?
Eſt-il honteux d'aimer ? Faut-il garder ſon cœur ?
Et ſeroit-ce bleſſer ſon honneur & ſa gloire
Que de reconnoître un vainqueur ?
Ah ! s'il faut que l'amour ne ſoit qu'une foibleſſe,
Voilà ce que j'ignore.

NADINE.

Il n'eſt pas naturel....

ZEMIRE.

Cette idée en effet me révolte & me bleſſe.

NADINE.

Elle n'a donc rien de réel.
Vous vous fabriquez-là des terreurs inſenſées
Qu'il faut combattre, au lieu de s'en laiſſer ſaiſir ?
Dans la confuſion de vos triſtes penſées
Votre eſprit ſe travaille, & ſe perd à plaiſir.
J'en pourrois comme vous avoir en affluence.
Par bonheur je n'ai plus l'eſprit de m'attriſter.

Elle entend quelque bruit, & va regarder.

Qu'entens-je ?

ZEMIRE *languiſſamment.*

Quelle douce & paiſible influence
Vient aſſoupir mes ſens ? Je n'y puis réſiſter.
Sur mes yeux accablés le ſommeil va deſcendre :
C'en eſt fait ; il triomphe, & me force à me rendre.

NADINE *revenant.*

Ce n'eſt rien. Je croyois que l'on venoit ici.
Mais, Zémire, eſpérez. Zaleg qui m'aime auſſi,
M'en avoit, juſqu'ici, toûjours fait un myſtere.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que, laſſé de ſe taire,

Il m'a fait ſçavoir ſon amour.
Me diriez-vous pourquoi l'ingénieux détour
Dont Zaleg s'eſt ſervi, ne m'a pas moins charmée,
Que le plaiſir d'en être aimée ?
Je vais vous le conter.... Mais je parle aux échos !
Ah, ah ! je vous endors ? Hé bien, à la pareille.
Mais ne nous fâchons pas de ce qu'elle ſommeille ;
La pauvre infortunée a beſoin de repos.

SCENE IV.

ASSAN, ZEMIRE *endormie.*

ASSAN.

LE charme a réuſſi, Zémire eſt endormie.
Sommeil je t'ai livré ma mortelle ennemie :
Daigne m'aider, redouble tes pavots.
Tandis qu'elle jouit des douceurs du repos,
Employons les moyens qui rendent tout poſſible ;
Déployons à ſes yeux, prodiguons, répandons
Les biens les plus parfaits, les plus précieux dons :
Zémire comme une autre y doit être ſenſible.

On lui apporte un coffret ouvert, plein de perles & de pierreries, qu'elle poſe à côté de Zémire.

Qu'elle en trouve, en ſe réveillant,
L'aſſemblage le plus brillant :
Cette richeſſe imaginaire
Ne peut manquer d'avoir ſon ſuccès ordinaire...
Mais, ſi le piége que je tends
Ne produit pas l'effet que j'en attends ;
Quelle ſera ma honte & ma douleur extrême !
Dans un ſonge enchanteur faiſons que mon ingrat
Apparoiſſe à Zémire avec tout ſon éclat.
Oppoſons Azor à lui-même.

Puiſſe-t-elle, à mon gré, lui plaire, l'enflammer,
Et perdre ſon bonheur en ſe faiſant aimer.....
Je dois tout eſpérer de ce double artifice....
Que m'importe, pourvû qu'un des deux réuſſiſſe ?
Azor n'en aura pas un deſtin moins fatal.

Elle ſort.

SCENE V.

AZOR, *avec un bouquet à la main.*
ZEMIRE *endormie.*

AZOR.

AMour conduis mes pas... Quoi, toujours mon rival !
Il ſemble qu'en tous lieux ſon ombre m'accompagne!
C'eſt ici que Nadine a laiſſé ſa compagne :
Elle y doit repoſer loin du jour & du bruit.
Avançons, & cherchons cette aimable mortelle.
Je ne vais qu'en tremblant où mon cœur me conduit;
La voici.... Mais, ô Ciel ! Que vois-je à côté d'elle !
Les dons de mon rival ont prévenu les miens.
Quelle profuſion ! Je l'avois bien prévue.
Zémire, en s'éveillant, y portera la vue.
Mes yeux ſont éblouis ! Que deviendront les ſiens ?
Et moi, pour ſoutenir un combat ſi funeſte,
Voila ce que j'oppoſe, & quel eſt mon pouvoir.
Cette foible reſſource eſt tout ce qui me reſte.
Si le plus tendre amour ne la fait pas valoir,
Que vais-je devenir ?... Zémire, on vous outrage.
Ce tribut offenſant doit bleſſer votre honneur;
Et vous devez ſentir que cet indigne hommage
Vient moins d'un tendre Amant que d'un vil ſuborneur.

Dépoſons à ſes pieds une offrande plus pure.
Puiſſe-t-elle trouver quelque grace à ſes yeux !
Ah ! du moins je la tiens des mains de la nature.
Ce que j'offre à Zémire, eſt ce qu'on offre aux Dieux.

SCENE VI.

ZEMIRE *ſeule, ſe réveillant.*

OU ſuis-je ? Eſt-il bien ſûr que ce ne ſoit qu'un ſonge ?
N'ai-je point en effet diſpoſé de ma foi ?
Raſſurons-nous ; ce n'eſt heureuſement pour moi
Qu'une de ces erreurs où le ſommeil nous plonge.
Tâchons d'en effacer la triſte impreſſion....

Elle apperçoit les diamans.

Seroit-ce une autre illuſion ?
Suis-je encore endormie ? Ah Ciel ! Eſt-il poſſible ?
Eſt-ce à moi qu'on en veut ? La frayeur me ſaiſit.
Tandis que je dormois, quelle main inviſible
A mis auprès de moi ?... Mais liſons cet écrit.

(*Elle lit.*)

Zémire... c'eſt ainſi qu'Aſſan prouve qu'il aime.

Mon cœur ne ſe ſent point flatter
De ces preuves d'amour, qu'Aſſan fait éclater.
Quand j'y penſe, j'éprouve un ſentiment contraire.
Il croit que l'intérêt pourroit me maîtriſer.
Quoi ! ſe peut-il qu'Aſſan ſoit aſſez téméraire...
Je ne ſçais point haïr ; mais je ſçais mépriſer.

Elle apperçoit le bouquet.

Ah, quel don plus flatteur ſe préſente à ma vue ?
Mon ame, à cet aſpect, eſt tendrement émue :
Il vient d'une autre main... Ah, s'il venoit d'Azor !
Et quel autre que lui m'offriroit ce tréſor ?

De ſa tendre amitié c'eſt un aimable gage.

Elle prend le bouquet & l'admire.

Rien n'eſt pour moi plus précieux.
Qu'il m'eſt cher ! Je l'accepte. Oui ; j'en vais faire uſage.
Que je l'admire encore ! Il enchante mes yeux.
Il ſemble que ce ſoient autant de fleurs nouvelles
Qu'auparavant je ne connoiſſois pas.
Je ne leur avois point découvert tant d'appas :
Jamais je ne les vis ſi fraîches & ſi belles.
On n'en pouvoit pas mieux aſſortir les couleurs.

Elle le flaire.

On ne peut reſpirer de plus douces odeurs.

Elle l'eſſaye.

Que je vais être ornée, & peut-être embellie !

Elle l'attache.

Il ſera beaucoup mieux... Non, rien n'eſt plus parant.
Je n'aurai point été ſi belle de ma vie.
Le plaiſir que je ſens m'en eſt un ſûr garant.

SCENE VII.

AZOR, ZEMIRE.

AZOR, *à part.*

C'En eſt fait, mon ſecret n'eſt plus en ma puiſſance.
Tombons à ſes genoux... Je perdrois mon bonheur.

ZEMIRE, *lui montrant le bouquet.*

Voyez votre bienfait & ma reconnoiſſance.

AZOR.

Je vois qu'on ne peut pas lui faire plus d'honneur.

ZEMIRE.

Azor, il faudroit lire au fond de ma penſée :

L'expreſſion ne peut en rendre la moitié.

AZOR.

Il eſt vrai que jamais la plus tendre amitié
Ne fut mieux reconnue & mieux récompenſée.

ZEMIRE *avec dépit, à part.*

Quoi toujours l'amitié !

AZOR.

Je ſens à tous momens
Qu'elle augmente pour vous mes tendres ſentimens.

ZEMIRE.

Lui dirai-je mon rêve ? Oui.

AZOR, *à part.*

Qui peut la diſtraire ?

ZEMIRE, *à part.*

Sur mes doutes ſecrets il faut que je m'éclaire.
Que vais-je faire ? O Ciel !

AZOR.

Vous ſemblez ſoupirer ?

ZEMIRE.

Je ſoupire, il eſt vrai.

AZOR.

Quel chagrin vous attriſte ?
Aurois-je le malheur de vous en inſpirer ?

ZEMIRE.

Vous ?

AZOR.

Ah ! Permettez que j'inſiſte.

ZEMIRE.

Hélas !

AZOR.

Diſſipez mon effroi.
Sur des momens d'abord ſi remplis d'allégreſſe,
Et que j'ai crus, pour vous, auſſi chers que pour moi,
Pourquoi répandez-vous la plus ſombre triſteſſe ?

ZEMIRE, *après avoir rêvé.*

Elle vient malgré moi d'un ſonge que j'ai fait.

AZOR.

Un ſonge, dites-vous ?

ZEMIRE.

L'impreſſion m'en reſte ;
Il ſemble m'annoncer un avenir funeſte ;
Et je crains qu'il n'ait ſon effet.

AZOR.

Quoi ? vous donnez dans une erreur pareille,
Une chimére, une vapeur,
Qui ne durent qu'autant que la raiſon ſommeille,
Troublent votre repos ! Un rêve vous fait peur ?
Ah, Zémire, eſt-il vrai ?

ZEMIRE.

Je l'avoue à ma honte.
Mais il faut cependant que je vous le raconte.
Peut-être me calmerez-vous.

AZOR.

Voyons ; j'y ferai mon poſſible.

ZEMIRE.

Vous m'avez tant parlé d'un Génie inſenſible,
Dont la punition eſt d'errer parmi nous....

AZOR.

Je ſçais que je vous ai raconté ſon hiſtoire,
Et que même vous l'avez plaint.

ZEMIRE.

Azor, vous ne pourrez me croire,
Mais ; tel que vous l'avez dépeint,
Sous la même figure, avec les mêmes charmes,
Qui forcerent la Fée à lui rendre les armes,
Aujourd'hui ce Génie....

AZOR.

Hé bien !

ZEMIRE.

M'eſt apparu.

AZOR.

Je vous ſuis ; ... Il vous eſt apparu ?

ZEMIRE

C'eſt lui-même.

AZOR *tranſporté, à part.*

Ah ! faut-il lui cacher que c'eſt moi qu'elle a vû ?

ZEMIRE.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe extrême.
Je l'ai vû de mes yeux, & j'ignore comment
Je l'ai trouvé charmant... Mais c'étoit en dormant.
Sa beauté m'a frappée; il faut que je le diſe.

AZOR.

Ne cherchez point, Zémire, à vous en excuſer.

ZEMIRE.

Et mais pardonnez-moi; je dois m'en accuſer.
Je n'ai pas même été ſurpriſe
Qu'une Fée ait voulu lui plaire, & le charmer:
En effet, elle a pû s'en laiſſer enflammer.

AZOR.

Il a dû vous trouver plus adorable qu'elle.

ZEMIRE.

Du moins, il me l'a dit:

AZOR.

Je le crois aiſément.

ZEMIRE.

Elle doit m'en punir, puiſqu'elle eſt ſi cruelle.

AZOR.

Je devine facilement
Qu'il vous aura rendu l'hommage le plus tendre:

ZEMIRE.

Le plus tendre, il eſt vrai.

AZOR, *à part.*

Que ne m'eſt-il permis!...

Haut.

Sans doute il vous aura promis
De vous aimer toûjours?

ZEMIRE.

Il me l'a fait entendre.

AZOR.

Et vous, Zémire?....

ZEMIRE.

Et moi?

AZOR.

Qu'avez-vous répondu ?
Votre cœur a-t-il pû demeurer inflexible ?

ZEMIRE.

Non.... Mais ce n'eſt qu'un ſonge, au moins.

AZOR.

Bien entendu.

ZEMIRE.

Le traître, malgré moi, l'a rendu trop ſenſible.

AZOR.

Fort bien.

ZEMIRE.

Comment, vous l'approuvez ?
A part.
Eſt-ce ainſi que je l'intéreſſe ?

AZOR.

Je vous en applaudis. De grace, pourſuivez.

ZEMIRE, *avec dépit.*

J'ai promis de répondre un jour à ſa tendreſſe.

AZOR.

Tant mieux.

ZEMIRE.

Vous n'êtes pas étonné, confondu ?

AZOR.

Non : je ne vois rien là qui ne ſoit très-poſſible.
Enſuite!

ZEMIRE.

Je ne ſçais ; mais un charme invincible
Sur lui, comme ſur moi, s'eſt fort répandu,
Qu'alors vers un autel j'ai ſuivi ce Génie ;
Il m'a dit qu'il falloit que je lui fuſſe unie.
Tous mes vœux ſe trouvant d'accord avec les ſiens,
J'ai reçu ſes ſermens, il a reçu les miens.
Auſſi-tôt le ſommeil, le Génie, & le ſonge,
Tout a fui. Quel plaiſir n'ai-je pas eu de voir
Que ce n'étoit-là qu'un menſonge !

AZOR.

Peut-être.

ZEMIRE.

Comment donc ?

AZOR.

Ce ſonge peut avoir
Un effet plus conſtant que vous ne pouvez croire.

ZEMIRE.

J'aurois à redouter qu'il ne devînt réel ?

AZOR.

Vous pouvez l'eſpérer.

ZEMIRE.

Que vous êtes cruel !
Au lieu de le chaſſer de ma triſte mémoire,
Vous augmentez l'effroi qu'il me laiſſe après lui.
Mais pourquoi penſez-vous autrement aujourd'hui ?
D'où vient que vous changez à préſent de langage ?
Ne m'avez-vous pas dit qu'un ſonge eſt une erreur ?
Qu'en bien, ainſi qu'en mal, il n'eſt d'aucun préſage ;
Qu'il ne doit inſpirer ni crainte, ni terreur ;
Conciliez-vous donc. Que faut-il que je croye ?
D'un Génie inconnu je deviendrois la proye !
Je l'aimerois par force, ou par enchantement !
Non ; je n'aurai jamais un deſtin ſi contraire :
C'eſt en vain qu'il viendroit réclamer mes ſermens.

AZOR.

Eh quoi ? N'a-t-il pas eu le bonheur de vous plaire ?

ZEMIRE.

Ai-je agi librement en cette occaſion ?
Je n'ai point eu de part à cette illuſion.

AZOR.

Ne répondez de rien.

ZEMIRE.

Je crois en être ſûre.

AZOR.

Non, vous ne l'êtes pas ; c'eſt moi qui vous l'aſſure.
Vous pourriez vous dédire avant la fin du jour.

ZEMIRE.

Et moi, je jure, je proteſte
Que jamais ce Génie avec tout ſon amour....

AZOR.

Ah ! Zémire, arrêtez. N'achevez pas le reſte.
Tout ce qui vous eſt cher, vous preſſe par ma voix....

ZEMIRE.

Azor, c'en eſt aſſez ; j'aurois tort, je le vois.
A vos ſages avis, Zémire doit ſe rendre.
Il faut nous épargner des débats ſuperflus.
Quel que ſoit l'avenir, Azor, je vais l'attendre.
Ce ſera loin de vous.... Ne nous rencontrons plus ;
Evitons-nous tous deux ; moi, par obéiſſance ;
Et vous, Azor, par complaiſance.

Elle détache ſon bouquet, & le lui rend, en le jettant avec dépit.

Au ſurplus, reprenez ce que je tiens de vous :
Aſſan en ſeroit trop jaloux.

SCENE VIII.

AZOR *ſeul.*

QUe ſon dépit la rend touchante !
Non, jamais il ne fut un objet plus charmant.

Ah Dieux, que la beauté s'embellit en aimant!
Que ſon courroux eſt cher à mon cœur! Qu'il m'
chante!
Mais ce n'eſt pas aſſez, s'il ne peut l'engager
A prononcer l'aveu de ſa tendreſſe extrême.
Ne dira-t-elle point que c'eſt Azor qu'elle aime?
Fée injuſte, à jamais voulez-vous vous venger?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZEMIRE, NADINE.

ZEMIRE.

NE me reprochez plus ma triſteſſe profonde.

NADINE.

J'ai crû que votre cœur devoit être content;
Zaleg, que je quitte à l'inſtant,
M'a dit qu'Azor étoit le plus content du monde.

ZEMIRE.

Sa joye eſt un outrage; & l'éclat qu'il en fait
Eſt d'une cruauté....

NADINE.

Vous pleurez!

ZEMIRE.

Oui, je pleure.
De tout ce qu'il m'a fait entendre tout à l'heure,
Il devroit être ſatisfait.

NADINE.

Mais le dépit qui vous anime,
Eſt-il bien raiſonnable?

ZEMIRE.

Ah! j'oſe t'en prier,
Ne parlons plus d'Azor; épargne ſa victime.

NADINE.

Allons, n'y penſons plus.

ZEMIRE.

Je le veux oublier.
Ah ! falloit-il qu'il vînt, exprès dans ces retraites ;
M'apprêter le ſujet d'un ſi long repentir ?
Sçais-tu ce qu'il m'a dit, ce que j'ai dû ſentir
Dans les réponſes qu'il m'a faites ?
Il me céde ſans peine à qui voudra m'aimer ;
Je lui ſuis devenue une charge importune ;
Il ſe laſſe des ſoins qui ſembloient le charmer ;
Il veut, dans d'autres mains, remettre ma fortune ;
En termes aſſez clairs il vient de m'annoncer
Qu'à l'eſpoir d'être à lui, mon cœur doit renoncer.

NADINE.

C'eſt trop offenſer votre gloire.
D'Azor & de ſes ſoins on pourra ſe paſſer.
De votre ſouvenir il le faut effacer.

ZEMIRE.

Hé, peut-on diſpoſer ainſi de ſa mémoire !

NADINE.

Pour des ſujets moins importans,
Je vois que, parmi nous, tous les jours on oublie.
Sa plus chére compagne, & ſa meilleure amie :
Bien ou mal-à-propos, pour la plûpart du tems,
On ſe brouille avec elle ; on la quitte ; on en change ;
On la punit, & l'on ſe venge.
Zémire, ce doit être, à plus forte raiſon,
Tout de même en amour.

ZEMIRE.

Quelle comparaiſon !

NADINE.

Vous pouvez, en changeant, vous venger à votre aiſe.
Allan....

ZEMIRE.

Hé, que veux-tu que j'en faſſe ?

NADINE.

Un vengeur.

Aſſan n'a qu'à vous plaire... Eſt-ce un ſi grand malheur ?

ZEMIRE.

Mais comment veux-tu qu'il me plaiſe ?

NADINE.

Sçais-je comme on inſpire, & comme on prend du goût ?
Je crois que tout cela ſe fait à l'avanture.
On céde à ſon étoile, & l'on ſuit la nature.
Aſſan vous aime. Hé bien, le dépit méne à tout ;
Il tient lieu de raiſon dans un cœur qu'on outrage.

ZEMIRE.

Je veux prendre un guide plus ſage.
L'oubli ſera plus ſûr, j'en ferai mon bonheur.

NADINE.

L'oubli me paroîtroit plus ſûr que tout le reſte ;
Mais il traîne en longueur. La vengeance eſt plus preſte,
Et d'ailleurs, fait bien plus d'honneur.

ZEMIRE.

Ainſi donc, contre Azor, Nadine ſe déclare !
Elle veut m'engager à le ſacrifier,
Au lieu de m'obliger à le juſtifier !

NADINE.

Ah, ah, l'amour rend donc l'eſprit un peu bizarre !

ZEMIRE.

Je vois que, ſur ſes maux, on a tort d'éclater,
Que dans le fonds de l'ame il faut qu'on les dévore.
Je conſulte une amie, elle m'accable encore ;
Elle a la cruauté de ne me point flatter.

NADINE.

J'admire juſqu'où va votre injuſtice extrême.

ZEMIRE.

Laiſſe-moi, j'aurai ſoin de m'abuſer moi-même.

SCENE II.

ZEMIRE *ſeule.*

LE pourrai-je en effet ! Ah, trop funeſte jour,
Où l'on m'a fait ſçavoir ce que c'eſt que l'amour !
J'étois biens moins à plaindre avant que d'être inſtruite ;
Mon ignorance étoit paiſiblement ſéduite.
Mon malheur, ce me ſemble, avoit moins de rigueur.
Ah, qu'il m'eſt douloureux de connoître mon cœur !
Pourquoi faut-il qu'Aſſan m'ait découvert la cauſe ?...

SCENE III.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN.

ZEmire, connoiſſez quel eſt votre pouvoir.
Je n'ai d'autre plaiſir que celui de vous voir ;
En vous, eſt le ſeul bien que mon cœur ſe propoſe.
Je n'enviſage plus d'autre félicité,
Que de brûler pour vous de la plus vive flamme ;
Et d'exciter pour moi dans le fond de votre ame
Un peu de ſenſibilité.
J'y pourrois aſpirer ſans être téméraire.

ZEMIRE.

Mais quel droit avez-vous pour prétendre à me plaire ?

ASSAN.

Je puis vous procurer un ſort digne de vous ;

C'eſt-là mon titre le plus doux.

A part.

Tâchons de l'éblouir.

ZEMIRE, *à part.*

Cherchons à m'en défaire.

ASSAN.

Vous n'avez pas ſoumis un Amant ordinaire.

ZEMIRE.

Je ne pourrai jamais en connoître le prix.

ASSAN.

Vous n'avez vû tantôt que de foibles prémices :
Ces garants de l'amour dont mon cœur eſt épris ;
Ont dû vous annoncer de plus grands ſacrifices.

ZEMIRE.

Vous vous abaiſſez trop ; placez mieux votre choix.
Je ne mérite point cette grace importune.
Mon deſtin a fixé ma vie & ma fortune
Dans ce Hameau prochain, & dans l'ombre des bois.

ASSAN.

Ne faites point au ſort cet injuſte reproche.
C'eſt la beauté qui fait les rangs :
Et je n'en connois point que l'amour ne rapproche.

ZEMIRE.

Ils me ſont tous indifférens.

ASSAN.

Tant de beautés ne ſont point faites
Pour languir triſtement dans ces ſombres retraites ;
C'eſt dans un plus grand jour qu'elles doivent briller.
Adorable Zémire, apprenez ma puiſſance.

ZEMIRE.

Epargnez-vous le ſoin de me la détailler.
Je me ſens attachée aux lieux de ma naiſſance.
Laiſſez-moi profiter des bontés du hazard,
Qui m'a fait naître au fond de cette ſolitude.
Soit préjugé, ſoit habitude,
Je l'aime. Je ſerois étrangére autre part.
Et qu'irois-je y chercher ? Ailleurs, rien ne m'appelle.

L'innocence raſſemble ici les vrais plaiſirs.
La nature avec ſoin remplit tous nos deſirs :
Elle regne ſur nous ; & nous regnons ſur elle.

ASSAN.

Votre empire eſt par-tout. Daignez ſuivre mes pas ;
Et devenez ſenſible au plaiſir d'être aimée.
Au milieu d'une Cour attentive & charmée,
Un Trône vous attend.

ZEMIRE.

Je ne m'y plairois pas.

ASSAN.

Zémire, y penſez-vous ? Quel eſt donc ce langage ?

ZEMIRE.

Ah ! je n'ai pas beſoin d'y penſer davantage.

ASSAN.

Un Trône vous déplairoit !

ZEMIRE.

Oui.

ASSAN.

Quoi, je ne pourrois pas vous le rendre agréable ?

ZEMIRE.

Non.

ASSAN.

Ce refus eſt inouï.

ZEMIRE.

Il n'en eſt pas moins véritable.

ASSAN.

Je vois ce qui vous rend ſi contraire à mes vœux.

ZEMIRE.

Eh ! que croyez-vous voir, quoi ?

ASSAN.

L'erreur où vous êtes.
Il eſt un inconnu, qu'un deſtin malheureux
A relegué dans ces retraites.

ZEMIRE.

Eſt-ce Azor ?

ASSAN.

Oui. Peut-être eſpérez-vous qu'un jour

Son

Son amitié pourra se changer en amour.
S'il eût été sensible, il vous auroit aimée;
Son ame, dès long-tems, se seroit enflammée.
Depuis qu'il vous connoît il seroit votre Amant.
D'ailleurs, un tendre engagement
Est rarement le fruit d'une longue habitude.
La foudre est, dans les airs, moins lente à s'allumer
Que l'amour dans nos cœurs n'est prompt à se former:
Avec autant de promptitude
Il nous porte le coup qu'il nous a destiné;
On ne l'évite point; l'atteinte est imprévue.
Un regard, un coup d'œil, dès la premiere vue,
Le font éclore; aussi-tôt il est né.
On a beau le cacher, il devient si sensible,
Que l'on ne tarde guére à le rendre visible:
On le déclare: heureux si l'aveu qu'on en fait
Pouvoit toujours produire un bon effet!

ZEMIRE, *à part.*

Il n'a jamais rien eu que de triste à m'apprendre.
haut.
Ne me trompez-vous pas?

ASSAN.

Voudrois-je vous surprendre?

ZEMIRE.

Mais pourtant vous m'aimez.

ASSAN.

Beaucoup.

ZEMIRE.

Hé bien, quelle est votre espérance?

ASSAN.

De vous rendre sensible à ma persévérance.

ZEMIRE.

L'amour ne vient jamais, s'il ne vient tout d'un coup:
Dès le premier abord j'aurois eu l'ame éprise:
Ainsi, vous voyez bien, sans que je vous le dise,
Que je n'aurai jamais aucun amour pour vous.

ASSAN.

Mais vous vous appliquez ce qui n'est que pour nous.

C'eſt à nous, les premiers, à vous rendre les armes.
Nous devons commencer d'abord par vous aimer.
Il faut qu'auparavant, eſclaves de vos charmes,
Nous cherchions à vous enflammer,
Pour arriver enfin à ce bonheur ſuprême.
Ainſi Zémire, en vous aimant,
Je pouvois me flatter que mon amour extrême
Obtiendroit un retour charmant.

ZEMIRE.

Ces diſtinctions-là ne vous avancent guére.

ASSAN.

Mais il s'agit d'Azor; Zémire, en bonne foi,
Ce rival eſt-il fait pour obtenir ſur moi
La préférence la plus chére?
Par où mérite-t-il un don ſi précieux?
Ce n'eſt qu'un mortel ordinaire:
Je ne vois rien en lui qui puiſſe tant vous plaire.

ZEMIRE.

Je ne ſçaurois le voir qu'avec mes propres yeux.

ASSAN.

Tout différe entre nous, nos rangs, nos biens, nos âges,
Je crois avoir ſur lui d'aſſez grands avantages.

ZEMIRE.

Ils peuvent être vrais; mais je ne les ſens pas.

ASSAN.

Mais, Zémire, ſongez qu'à vos divins appas
Son cœur ne s'eſt jamais offert en ſacrifice:
Il ne l'en croit pas digne; il s'eſt rendu juſtice:
S'il eût été, pour vous, épris du moindre feu,
Je vous l'ai déja dit, je le répéte encore,
Croyez que, dès long-tems, il en eût fait l'aveu.
Il vous auroit cent fois juré qu'il vous adore.

ZEMIRE.

Il ne me l'a pas dit. Mais l'amour, par hazard,
N'a-t-il point quelqu'autre langage
Où la bouche n'a point de part?

ASSAN.

Celui des yeux eſt quelquefois d'uſage:

Mais c'eſt lorſqu'on ne peut ſe parler autrement.

ZEMIRE.

Et les ſoupirs ?

ASSAN.

Sont le partage
D'un tendre & malheureux Amant.
Mais, au ſujet d'Azor, ſans chercher davantage
A vérifier un ſoupçon
Qui bleſſe votre gloire autant que ma tendreſſe ;
A l'objet de votre foibleſſe,
Zémire, gardez-vous, en aucune façon,
D'en laiſſer échapper les moindres témoignages.

ZEMIRE.

Pourquoi ?

ASSAN.

D'un inſenſible ils ſeroient mal reçus.
Vous ne devez jamais prévenir nos hommages.
Ce ſeroit mandier l'opprobre d'un refus.
Qu'un myſtére ſi déplorable
Ne ſe découvre point. Forcez-le de reſter
Dans l'ombre & le ſacré d'un cœur impénétrable,
Et ne vous l'avouez que pour le déteſter.

A part.

Que n'ai-je mieux ſuivi les conſeils que je donne !

ZEMIRE.

Je n'eſpére jamais aucune guériſon :
Mais vous perſuadez ma gloire & ma raiſon.
A vos ſages avis mon amour s'abandonne :
Je jure, entre vos mains, qu'ils auront leur effet.
Hélas ! quoi qu'il en coûte à ma tendreſſe extrême,
Azor ne ſçaura point que c'eſt lui ſeul que j'aime :
Oui, c'eſt Azor que j'aime.

ASSAN.

Le Théatre change, & repréſente un Boſquet orné d'orangers, avec un berceau de fleurs, au milieu duquel eſt la ſtatue de Zémire.

Arrêtez. C'en eſt fait,
Les mots ſont prononcés. C'eſt moi qui ſuis punie.

Tu vois devant tes yeux cette Fée ennemie
Qui pourſuivoit un cœur qui n'eſt fait que pour toi
Azor n'eût pas été moins heureux avec moi.
Jouis de ton bonheur ; ma vengeance eſt finie.

SCENE IV.

AZOR *en Génie, & habillé galamment.*
ZEMIRE.

ZEMIRE.

AZor ; quoi, c'étoit vous ?...

AZOR.

Oui, je ſuis ce Génie,
Heureux dans ſon exil, heureux dans ſon amour,
Puiſque vous le payez du plus tendre retour.
Il falloit cet aveu que vous venez de faire.

ZEMIRE.

Que n'ai-je ſçû plûtôt qu'il étoit néceſſaire ?

AZOR.

S'il me rend plus digne de vous,
Zémire, ce ſera ſon effet le plus doux.

SCENE V.

ZOR, ZEMIRE, NADINE, ZALEG. *Troupe d'Habitans & d'Habitantes des campagnes voiſines.*

NADINE.

Peut-on ſçavoir où vous en êtes ?
s explications ſont-elles bientôt faites ?

ZEMIRE.

Azor m'aimoit ; il m'aime ; il me l'a dit.

NADINE.

Ne vous avois-je pas prédit
u'Azor brûloit pour vous d'une flamme ſecrette ?
otre félicité rend la nôtre complette.
Hé bien, partons-nous pour les cieux ?

ZEMIRE.

h ! demeurons plûtôt en ces aimables lieux,
Où notre amour a pris naiſſance.
u'ils vont, de plus en plus, être chers à mes yeux

AZOR.

tabliſſons ici notre heureuſe puiſſance,
labitans, jouiſſez d'un ſort délicieux.

NADINE.

Allons, regnons où l'on nous aime.
Qu'en dit Zaleg ?

ZALEG.

Je penſe aſſez de même.
)ù peut-on être mieux que dans l'heureux ſéjour
Où l'on trouve Amour pour Amour.

FIN.

DIVERTISSEMENT

Entrée d'Habitans & d'Habitantes des h meaux voiſins, ornés de fleurs & de g landes.

LA PRINCIPALE HABITANTE.

VEnez tous, venez tous
Faire éclater vos tranſports les plus doux.

On danſe autour d'elle.

AIR adreſſé à Zémire.

Pour éterniſer notre hommage,
Nous vous conſacrons ce boccage.
Regnez; & qu'il ſerve à jamais
De Temple à vos attraits.

On danſe.

AIR chanté par Zémire.

La félicité même
Couronne mes deſirs :
Regner ſur ce qu'on aime,
C'eſt regner ſur tous les plaiſirs.

On danſe.

VAUDEVILLE.

ZEMIRE.

Le cœur dans cet heureux ſéjour,
Prend autant d'amour qu'il en donne.
La plus belle couronne
Ne vaut pas amour pour amour.

Aimer & trouver du retour,
Eſt ſur quoi mon bonheur ſe fonde;
De tous les biens du monde,
Je ne veux qu'amour pour amour.

❁

ZALEG.

J'ai fait l'épreuve, tour à tour,
D'aimer à la Cour, à la Ville;
Il eſt trop difficile
D'y trouver amour pour amour.

❁

Le tems d'aimer fuit ſans retour,
Sçachez en faire un bon uſage:
Au-delà du bel âge,
Il n'eſt plus d'amour pour amour.

❁

Les biens & les rangs, tour à tour,
Engagent la main d'une belle:
Mais le cœur en appelle,
Il ne veut qu'amour pour amour.

❁

On dit que les Amans de Cour
Sans aimer veulent qu'on les aime;
Quel étrange ſyſtême
De vouloir amour ſans amour;

❁

A tous les échos d'alentour,
Adonis même eût fait redire;
Ah, que n'eſt-ce Zémire
Qui me rend amour pour amour.

❁

Coquette & légere, à mon tour,
Je ſçais me venger d'un volage :
Mais je change d'uſage
Quand je trouve amour pour amour.

Le vieux Philemon, l'autre jour,
Me diſoit qu'il voudroit me plaire ;
Hé ! qu'en pourroit-il faire,
S'il trouvoit amour pour amour ?

Mon Amant trouve, chaque jour,
Mille Beautés qu'on me préfére,
Mais je lui ſuis plus chére,
Il ne veut qu'amour pour amour.

Le Divertiſſement finit par une contre-da

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chan
une Comédie qui a pour titre, *Amour pour A*
avec un Divertiſſement, & je crois que le Publi
verra l'impreſſion avec plaiſir. Ce 20 Mars 17
CRE'BILLON

Le Privilége ſe trouve dans les Œuvres de Poeſi
de Théatre du Sieur DE LA CHAUSSÉE.

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES;

David Augustin de

DE BRUEYS;

Représentée par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 4 Juin 1706.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

» Patelin, que je lus & relus avec tel » contentement, que j'oppoſe mainte- « nant cet échantillon à toutes les Co- » médies Grecques, Latines & Ita- » liennes. » Puis, après avoir donné le ſujet de cette Pièce, & en avoir rapporté quelques-uns des meilleurs endroits, il continue ainſi : » Ne penſez » pas que, par une opinion particu- » liere, je ſoye le ſeul auquel ait plû » ce petit Ouvrage : car au contraire, » nos ancêtres trouverent ce Mᵉ Pierre » Patelin avoir ſi bien repréſenté le » perſonnage pour lequel il étoit in- » troduit, qu'ils mirent en uſage ce » mot *Patelin*, pour ſignifier celui qui » par beaux ſemblans enjauloit ; & de » lui firent un *Patelineur & Patelinage* » pour même ſujet. Et quand il advient » qu'en communs devis quelqu'un ex- » travague de ſon premier propos, ce- » lui qui le veut remettre ſur ſes pre- » mieres briſées, lui dit ; *revenez à vos*

» *moutons*, & autres proverbes que » nous avons puisés de la fontaine de » Patelin.

» Davantage, (dit-il dans le même » chapitre) je recueille quelques ancien- » netés, qui ne doivent pas être négli- » gées ; car quand vous voyez le Dra- » pier vendre ses six aulnes de drap neuf » francs, & qu'à l'instant même il dit » que ce sont six écus, il faut nécessaire- » ment conclure qu'en ce tems-là l'écu » ne valoit que trente sols. Mais com- » me accorderons-nous les passages, en » ce que, en tous les endroits où il est » parlé du prix de chaque aulne, il n'est » parlé que de vingt-quatre sols, qui » n'est pas somme suffisante pour faire » revenir les six aulnes à neuf francs, » ains à sept livres quatre sols seule- » ment ? C'est encore une autre ancien- » neté digne d'être considérée, qui » nous enseigne qu'en la Ville de Paris, » où cette farce fut faite, & par aven-

» ture repréſentée ſur l'échaffault ,
» quand on parloit du ſol ſimplement ,
» on l'entendoit *pariſis* , quinze deniers
» tournois , (car ainſi étoit-il de notre
» Ville de Paris) & à tant que les
» vingt-quatre ſols faiſoient les trente
» ſols tournois. »

L'eſtime que M. Paſquier fait de cette Comédie, eſt-ce qui me l'a fait faire, ou, pour mieux dire, ce qui me l'a fait travailler, & mettre dans le langage d'aujourd'hui. Je ne ſuis pas cependant tout-à-fait de l'avis de M. Paſquier ; mais il eſt vrai que cette Pièce eſt un fumier, dont on peut tirer de l'or : je ne ſais pas ſi je l'ai fait, mais je ſais bien que je me ſuis extrêmement diverti en y travaillant. J'en ai conſervé, autant que j'ai pu, les jeux de Théâtre que j'y ai trouvés, en les intéreſſant dans une ſeule action qu'il m'a fallu inventer, afin de garder à peu près les règles qu'on obſerve aujourd'hui, & qu'on ne connaiſ-

fait gueres en France, au tems où cette Pièce fut faite, ce qui m'a obligé d'y ajouter les Perſonnages de Valere, d'Henriette & de Colette, d'en changer entierement l'économie & le dénouement.

Cette Comédie avait été faite en l'année 1700, pour être repréſentée devant le Roi, par les principaux Seigneurs de la Cour, dans l'appartement de Madame de Maintenon; mais la guerre qui ſurvint à l'occaſion de la mort du Roi d'Eſpagne, en empêcha l'exécution, & ſix ans après elle fut jouée ſur le Théâtre Français ſans Prologue & ſans Intermèdes, par les ſoins de M. Palaprat, comme les autres Pièces de Théâtre que j'avois compoſées en différens tems.

ACTEURS.

PATELIN, Avocat.

GUILLAUME, Drapier.

VALERE, Fils de Guillaume & Amant d'Henriette.

AGNELET, Berger de Guillaume, Amant de Colette.

BARTHOLIN, Juge du Village.

UN PAYSAN.

DEUX RECORDS.

Madame PATELIN, femme de l'Avocat.

HENRIETTE, Fille de Patelin.

COLETTE, Servante de Patelin, & fiancée à Agnelet.

La Scène eſt dans un Village près de Paris.

L'AVOCAT PATELIN, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

M. PATELIN, *seul.*

CELA eſt réſolu; il faut, aujourd'hui même, quoique je n'aye pas le ſou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raiſon de le dire; il vaudrait autant être ladre que d'être pauvre.

Qui diantre, à me voir ainſi habillé, me prendrait pour un Avocat? Ne dirait-on pas plutôt que je ſerais le Magiſter de ce Bourg? Depuis quinze jours j'ai quitté le Village où je demeurais pour venir m'établir en celui-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires; elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voiſin, mon compere le Juge du lieu; pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche Marchand Drapier; pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah! pauvre Patelin! pauvre Patelin! comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut abſolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle en te voyant ainſi dégueniller? Il te faut bien par force avoir recours à l'induſtrie.... Oui, tâchons adroitement à nous procurer à crédit un bon habit de drap dans la boutique de Monſieur Guillaume notre voiſin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuſe ma fille....

SCÈNE II.

COLETTE, Madame PATELIN, M. PATELIN, *à part.*

M. PATELIN.

MAIS voilà ma femme & ſa ſervante qui cauſent enſemble ſur ma friperie. Écoutons ſans nous montrer. (*Il ſe met derriere elles.*)

Madame PATELIN.

Oh! çà, Colette; je n'ai point voulu te parler au logis de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

M. PATELIN, *à part.*

L'y voilà....

Madame PATELIN.

Je veux que tu me diſes abſolument où ma fille peut avoir de quoi aller auſſi propre qu'elle va.

COLETTE.

Eh! c'eſt, Madame, que Monſieur votre époux lui donne....

Madame PATELIN.

Mon époux ! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

M. PATELIN, *à part.*

Il eſt vrai.

Madame PATELIN.

Je te chaſſerai, & tu ne te marieras point avec Agnelet ton fiancé, ſi tu ne me dis la choſe comme elle eſt.

COLETTE.

Peſte ! Madame, il faut vous la dire. Valere, le fils unique de Monſieur Guillaume, ce riche Marchand Drapier qui demeure là, eſt amoureux de Mademoiſelle Henriette, & il lui fait des préſens de tems en tems.

M. PATELIN, *à part.*

Ma fille puiſe dans la boutique où j'ai deſſein d'aller.

Madame PATELIN.

Mais où prend Valere de quoi faire ces préſens ? ſon pere eſt un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! Madame, quand les peres ne donnent rien aux enfans, les enfans les

volent ; cela eſt dans l'ordre, & Valere fait comme les autres.

Madame PATELIN.

Eh ! que ne fait-il demander ma fille en mariage ?

COLETTE.

Il l'aurait fait auſſi ; mais il craint que ſon pere n'y veuille pas conſentir, à cauſe, ne vous en déplaiſe, que notre Monſieur va toujours mal vêtu. Cela fait mal juger de ſes affaires.

M. PATELIN, *à part.*

C'eſt à quoi je vais donner ordre.

Madame PATELIN.

J'entends quelqu'un, retire-toi.

SCÈNE III.

Madame PATELIN, M. PATELIN.

Madame PATELIN.

AH ! te voilà ?

M. PATELIN.

Oui.

Madame PATELIN.

Comme te voilà vêtu !

M. PATELIN.

C'eſt que... je — je ne ſuis pas glorieux.

Madame PATELIN.

C'eſt que tu es un gueux; & je viens d'apprendre que ta gueuſerie rebute tous les partis qui ſe préſentent pour notre fille.

M. PATELIN.

Vous avez raiſon. — Le monde juge des gens par les habits. J'avoue que ceux que je porte font tort à Henriette; & j'ai fait deſſein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

Madame PATELIN.

Toi proprement! & avec quoi?

M. PATELIN.

Ne t'en mets point en peine. Adieu.

Madame PATELIN.

Et où allez-vous, s'il vous plaît?

M. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

Madame PATELIN.

Sans avoir un ſou, acheter un habit?

M. PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conſeillez-vous le prendre? gris de fer, ou

Madame PATELIN.

Eh, prends-le comme tu pourras, ſi tu trouves quelqu'un aſſez ſot pour te le donner. Je vais parler à Henriette; je viens d'apprendre de certaines choſes qui ne me plaiſent guères.

M. PATELIN.

Si l'on me demande, je ſerai ici à la boutique de notre voiſin.

SCÈNE IV.

M. PATELIN, *ſeul.*

ELLE n'eſt pas encore fermée... Je ſonge que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe; outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à Monſieur Guillaume pour venir à bout de mon deſſein.... Le voilà avec ſon fils; allons nous mettre *in habitu*, & revenons promptement.

SCÈNE V.

VALERE, M. GUILLAUME.

(*Ils ſortent de la boutique portant une table ſur laquelle eſt une pièce de drap, & la mettent d côté de la boutique avec trois chaiſes, apportées par un garçon de boutique.*)

M. GUILLAUME.

ON commence à ne voir guères clair dans la boutique, expoſons ceci un peu plus à la vue des paſſans.— Oh! çà, Valere, je t'avais dit de me chercher un Berger pour garder le troupeau dont la laine ſert à faire mes draps.

VALERE.

Eſt-ce, mon pere, que vous n'êtes pas content d'Agnelet?

M. GUILLAUME.

Non, car il me vole; & je te ſoupçonne d'y avoir part.

VALERE.

Moi!

M. GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai ſu que tu es amoureux de je ne ſais quelle fille d'ici près, & que tu lui fais des préſens; & je ſais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la ſert : tout cela fait que je te ſoupçonne.

VALERE, *à part.*

Qui diantre nous a découverts ?.... (*Haut.*) Je vous aſſure, mon pere, qu'Agnelet nous ſert très-fidellement.

M. GUILLAUME.

Oui, toi, mais non pas moi : car, depuis un mois qu'il a quitté le Fermier avec qui il demeurait, pour entrer à mon ſervice, il me manque ſix-vingts moutons; & il n'eſt pas poſſible qu'en ſi peu de tems il en ſoit mort, comme il le dit, un ſi grand nombre de la clavelée.

VALERE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

M. GUILLAUME.

Oui, avec des Médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs cet Agnelet fait le nigaud; mais c'eſt un fin

niais, & le plus rusé coquin.... Enfin je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton; je l'ai battu & l'ai fait ajourner aujourd'hui devant Monsieur le Juge. Cependant, avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avais point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Ah! mon pere, j'ai trop de respect pour vos moutons.

M. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en justice; mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de comptes. (*Il s'assied*).

VALERE *va chercher dans la Boutique le livre de compte, & le pose sur la pièce de drap.*

M. GUILLAUME.

C'est assez, laisse-moi. Si un Sergent que j'ai envoyé querir me demande, fais-moi appeller. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALERE, *à part en s'en allant.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon pere pour s'accommoder avec lui.

SCÈNE VI.

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *à lui-même.*

BON ; le voilà seul, approchons.

M. GUILLAUME, *lisant dans son livre de Compte.*

Compte du troupeau, *& cætera*... six cents bêtes, *& cætera*....

M. PATELIN, *à lui-même.*

Voilà une pièce de drap qui serait bien mon affaire. (*haut.*) Serviteur, Monsieur.

M. GUILLAUME, *sans se lever ni regarder qui c'est.*

Est-ce le Sergent que j'ai envoyé quérir ? qu'il attende.

M. PATELIN.

Non, Monsieur ; je suis...

M. GUILLAUME, *regardant de côté.*

Une robe ? le Procureur donc ?... Serviteur.

M. PATELIN.

Non, Monſieur. J'ai l'honneur d'être Avocat.

M. GUILLAUME, *de même.*

Je n'ai pas beſoin d'Avocat. Je ſuis vôtre ſerviteur.

M. PATELIN.

Mon nom, Monſieur, ne vous eſt ſans doute pas inconnu : je ſuis Patelin l'Avocat.

M. GUILLAUME, *de même.*

Patelin l'Avocat? Je ne vous connais pas, Monſieur.

M. PATELIN, *bas, à part.*

Il faut ſe faire connaître. — (*haut.*) J'ai trouvé, Monſieur, dans les mémoires de feu mon pere, une dette qui n'a pas été payée; &....

M. GUILLAUME.

Ce ne ſont pas mes affaires, je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, Monſieur; c'eſt, au contraire, feu mon pere qui devait au vôtre trois cents écus; &, comme je ſuis homme d'honneur, je viens vous payer....

M. GUILLAUME, *en se levant du siége.*

Me payer? Attendez, Monsieur, s'il vous plaît : je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis long-tems votre famille ; vous demeuriez à un Village ici près. Nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse. Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur : asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

(*Ils font des façons, M. Guillaume lui présente une chaise loin du drap ; M. Patelin veut être sur celle qui est auprès & s'y place.*)

M. PATELIN.

Monsieur....

M. GUILLAUME.

Monsieur....

M. PATELIN, *quand ils sont assis, tenant une main sur le drap.*

Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis ; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête homme eſt de bien payer ſes dettes; & je viens ſavoir quand vous ſerez de commodité de recevoir vos trois cents écus?

M. GUILLAUME.

Tout-à-l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt & bien compté; mais il faut vous donner le tems de faire dreſſer une quittance par-devant Notaire. Ce ſont des charges d'un héritage qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Cela eſt juſte. Eh bien, demain matin à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures, ſoit. J'ai peut-être mal pris mon tems, Monſieur Guillaume, je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout: je ne ſuis que trop de oiſir, on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous ſeul, que tous les négocians de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'eſt que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'eſt que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays. *(En touchant le drap.)* Voilà un aſſez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau.

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

M. GUILLAUME.

Oh! Monſieur....

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuſe.

M. GUILLAUME.

Oh! oh! Monſieur....

M. PATELIN.

Des manieres nobles & franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

prit une couleur de drap comme celle-là : il me ſouvient que ma femme veut que je me faſſe un habit ; je ſonge que demain matin, à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN, *bas, à part.*

Le garderai ! ce n'eſt pas-là mon compte. (*Haut.*) Pour racheter une rente j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher ; mais je vois bien, Monſieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laiſſez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le ſais bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit. — Que je prends de plaiſir de vous voir frais & gaillard ! Quel air de ſanté & de longue vie !

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus, je porte auſſi de quoi le payer?

M. GUILLAUME.

Il vous en faudra.... vous voulez ſans doute l'habit complet?

M. PATELIN.

Oui, très-complet, juſtaucorps, culotte & veſte, doublés de même; & le tout bien long & bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra... oui... ſix aunes.... voulez-vous que je les coupe, en attendant?

M. PATELIN, *à part avec chagrin.*

En attendant... (*Haut.*) Non, Monſieur, non; l'argent à la main, s'il vous plaît; l'argent à la main: c'eſt ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle eſt fort bonne... (*A part.*) voici un homme très-exact.

M. PATELIN.

Vous ſouvient-il, Monſieur Guillaume, d'un jour que nous ſoupâmes enſemble à l'Ecu de France?

M. GUILLAUM

Le jour qu'on fit la fête du

M. PATELIN.

Juſtement. Nous raiſonn
fin du repas ſur les affaires
Que je vous ouïs dire de bell

M. GUILLAUM

Vous vous en ſouvenez?

M. PATELIN.

Si je m'en ſouviens? Vou
dès-lors * tout ce que nous
depuis dans Noſtradamus.

M. GUILLAUM

Je vois les choſes de loin.

M. PATELIN, *revenant*

Combien, Monſieur Guill
ferez-vous payer de l'aune d

M. GUILLAUM

Voyons. (*Il regarde la ma*
autre en payerait ma foi
mais allons, je vous le baille
à cinq.

---

* Tout ce que nous avons vu arri
en France. *Mſſ. original.*

M. PATELIN, *à part.*

Le Juif! (*Haut.*) Cela eſt trop honnête. Six fois cinq écus, ce ſera juſtement....

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui, trente écus; le compte eſt bon... Parbleu, pour renouveller connaiſſance, il faut que nous mangions demain à dîner une Oie, dont un Plaideur m'a fait préſent.

M. GUILLAUME.

Une Oie! Je les aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux. Touchez-là. (*Il lui fait toucher dans la main.*) A demain à dîné: ma femme les apprête à miracle. (*En frappant de la main ſur le drap.*) Par ma foi, il me tarde qu'elle me voye ſur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il ſoit fait à dîné?

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez le tems au Tailleur, il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce ſerait grand dommage.

M. GUILLAUME

Faites mieux, vous avez, di
l'argent tout prêt ?

M. PATELIN.

Sans cela je n'y ſongerais p

M. GUILLAUME

Je vais vous le faire porter c
par un de mes garçons : il me
qu'il y en a de coupé juſtemen
vous en faut. (*Il en tire un*

M. PATELIN, *le ſaiſ*

Cela eſt heureux.

M. GUILLAUME, *le tirant pa*

Attendez ; il faut auparava
l'aune en votre préſence.

M. PATELIN.

Bon ! eſt-ce que je ne me
vous ? (*Il ſe leve.*)

M. GUILLAUME, *ſe le*

Donnez, donnez, je vais
faire porter, & vous m'enve
le retour....

M. PATELIN, *à part, avec*

Le retour... (*Haut.*) Non, n
ne détournez pas vos gens. Je

deux pas à faire d'ici chez moi. (*Il veut prendre le drap; M. Guillaume le tient toujours.*) Comme vous dites, le Tailleur aura plus de tems.

M. GUILLAUME.

Laiſſez-moi vous donner un garçon, qui me rapportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh! point, point, je ne ſuis pas glorieux; il eſt preſque nuit, &, ſous ma robe (*Il prend le drap & le met ſous ſa robe.*) on prendra ceci pour un ſac de Procès.

M. GUILLAUME.

Mais, Monſieur, je vais toujours vous donner un garçon, pour me....

M. PATELIN.

Eh! point de façon, vous dis-je... A cinq heures préciſes, trois cents trente écus, & l'Oie à dîner. Oh çà! il ſe fait tard. Adieu, mon cher voiſin. Serviteur. (*Voyant qu'il le ſuit.*) Eh! Serviteur! (*Il s'en va précipitamment.*)

M. GUILLAUME.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

SCÈNE VII.

M. GUILLAUME, *seul.*

IL s'en va, parbleu, avec mon drap: mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui; & il me payera; il me payera. Voilà, parbleu, un des plus honnêtes & des plus conſcientieux Avocats que j'aye vu de ma vie. J'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puiſqu'il veut bien me payer trois cents écus ſur leſquels je ne comptais point; car je ne ſais d'où diable peut venir cette dette. A la bonne heure. — Oh çà! il s'en va nuit; & voilà, je penſe, tout ce que je gagnerai d'aujourd'hui... Holà! hola!

SCÈNE VIII.

M. GUILLAUME, UN GARÇON *de Boutique.*

M. GUILLAUME.

QU'ON enferme tout cela là-dedans.

LE GARÇON *emporte la table & les ſiéges dans la boutique.*

M. GUILLAUME.

Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons.

SCÈNE IX.

AGNELET, *la tête enveloppée d'un linge*, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

AH! ah! voleur! Je puis bien faire ici de bonnes affaires! ce ſcélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpre, Monſieur, & bonne nuit.

M. GUILLAUME.

Tu oſes encore te préſenter devant moi?

AGNELET.

C'eſt, ne vous déplaiſe, mon bon Maître, qu'un Monſieur m'a baillé certain papier qui parle, dit-on, de moutons, de Juge & d'ajournerie.

M. GUILLAUME.

Tu fais le benêt: mais je t'aſſure que tu ne tuèras jamais plus mouton: qu'il t'en ſouvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux Maître, ne croyez pas les médiſans.

M. GUILLAUME.

Les médiſans, coquin! ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette âme! c'était pour l'empêcher de mourir.

M. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir?

AGNELET.

Oui, de la clavelée ; à cauſe, ne vous déplaiſe, que quand ils mouriont de vilain mal, il faut les jeter, & on les tue avant qu'ils mouriont.

M. GUILLAUME.

Qu'ils mouriont. Le traître ! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq écus l'aune. Ote-toi d'ici, ſcélérat ; ſix-vingts moutons en un mois !

AGNELET.

Ils gâtiont les autres, par ma fy...

M. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant Monſieur le Juge.

AGNELET.

Eh ! mon doux Maître, contentez-vous de m'avoir aſſommé, comme vous voyez ; & accordons nous enſemble, ſi c'eſt votre bon plaiſir.

M. GUILLAUME.

Mon bon plaiſir eſt de te faire pendre, (*En s'en allant.*) entends-tu?

AGNELET.

Le Ciel vous donne joie.

SCÈNE XI.

AGNELET, *ſeul.*

IL faut donc que j'aille trouver un Avocat pour défendre mon bon droit.

SCÈNE XI.

VALERE, HENRIETTE, COLETTE, *une lanterne à la main*, AGNELET.

HENRIETTE.

LAISSEZ-moi, Valere; mon pere & ma mere me ſuivent, nous allons ſouper chez ma tante, ils m'ont dit de m'avaneer, retirez-vous.

AGNELET.

Voulez-vous, Monſieur, que j'éteigne la lumiere?

VALERE, *à Agnelet.*

Tu me priverais du plaiſir de la voir. Belle Henriette, puiſque le haſard fait que je vous rencontre, ſouffrez, je vous prie....

HENRIETTE.

Non, retirez-vous, je tremble.

VALERE.

Craignez-vous une perſonne qui vous adore ?

HENRIETTE.

Vous êtes la perſonne du monde que je crains le plus, & vous ſavez pourquoi....

AGNELET, *en badinant avec Colette, l'éloigne un peu d'Henriette.*

HENRIETTE.

Ne me quittez pas, Colette.

COLETTE.

C'eſt cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez, Valere, ne ſongez à moi, je vous prie, que lorſque vous ſerez aſſuré du conſentement de Monſieur votre pere.

[illegible] PATELIN,

[illegible]

[illegible] nous [illegible] nous [illegible].

[illegible]

[illegible] imaginé un moyen honnête [illegible] Dieu [illegible] quand je [illegible].

[illegible], à [illegible]

[illegible], je [illegible] de

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE XII.

Madame PATELIN, M. PATELIN.

M. PATELIN.

EH bien, ma femme, ce drap eſt-il bien choiſi?

Madame PATELIN.

Oui; mais avec quoi le payer? Tu as promis à demain matin; ce Monſieur Guillaume eſt un Arabe qui viendra ici faire le diable à quatre.

M. PATELIN.

Lorſqu'il viendra, ſonge ſeulement à ce que je t'ai dit, & à me bien ſeconder.

Madame PATELIN.

Il faut bien malgré moi, que j'aide à t'en ſortir: mais tu devrais rougir de honte de ce que tu m'as propoſé de faire, & ce n'eſt point du tout agir en honnête homme.

M. PATELIN.

Eh! mon Dieu, ma femme, en hon-

nête homme. Il n'eſt rien de plus aiſé, quand on eſt riche, que d'être honnête homme : c'eſt quand on eſt pauvre qu'il eſt difficile de l'être.—Mais laiſſons tout cela : allons ſouper chez ta ſœur ; &, dès que nous ſerons de retour, faiſons, ce ſoir même, couper cet habit, de peur d'accident.

Madame PATELIN.

Allons : mais je crains bien que, demain matin, il n'arrive ici quelque déſordre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

M. GUILLAUME, *ſeul.*

Il eſt du devoir d'un homme bien réglé, de récapituler le matin ce qu'il s'eſt propoſé de faire dans la journée. Voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir à cinq heures trois cents écus de Monſieur Patelin, pour une dette de feu ſon pere.—Plus, trente écus pour ſix aunes de drap qu'il prit hier ici. *Item*, une Oie à diné chez lui, apprêtée de la main de ſa femme. — Après cela, comparoître à l'ajournement devant le Juge, contre Agnelet, pour les ſix-vingts Moutons qu'il m'a volés. Je penſe que voilà tout. Mais, ouais! Il y a long-tems que l'heure eſt paſſée, & je

ne vois point venir mon homme. Allons le trouver. (*Il va & revient.*) Non, un homme ſi exact ne manquera pas de parole... Cependant il a mon drap, & je n'ai point de ſes nouvelles: que faire? (*Après avoir un peu ſongé.*) Faiſons ſemblant de lui aller rendre viſite, & ſachons un peu de quoi il eſt queſtion. (*Il écoute à la porte.*) Je crois qu'il compte mon argent.... Je ſens qu'on apprête l'Oie... frappons. (*Il frappe & écoute.*)

SCÈNE II.

M. PATELIN, *dans ſa maiſon*: M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *d'une voix tremblante.*

MA fa... a... ame.

M. GUILLAUME.

C'eſt lui-même.

M. PATELIN.

Ouvre la porte.... voilà l'Apothicai... re... re.

M. GUILLAUME.

L'apothicaire.

M. PATELIN.

Qui m'apporte l'Éméti... i... que, l'Éméti... i... que...

M. GUILLAUME.

L'Émétique ?... C'eſt quelqu'un qui eſt malade chez lui, & je puis n'avoir pas bien reconnu ſa voix à travers la porte : frappons encore plus fort. (*Il frappe plus fort.*)

M. PATELIN.

Caro... o... gne ! Ma... a... aſque, ouvriras-tu... u... u ?

SCÈNE III.

M. GUILLAUME, M. PATELIN.

Madame PATELIN, *d'une voix baſſe & triſte.*

QUI frappe ſi fort ? Ah ! c'eſt vous, Monſieur Guillaume ?

M. GUILLAUME.

Oui, c'eſt moi. Vous êtes, ſans doute, Madame Patelin !

Madame PATELIN.

A vous ſervir. Pardon, Monſieur, je n'oſe parler haut.

M. GUILLAUME.

Oh ! parlez comme il vous plaira : je viens voir Monſieur Patelin.

Madame PATELIN.

Parlez plus bas, Monſieur, s'il vous plaît.

M. GUILLAUME.

Et pourquoi bas ? Je viens, vous dis-je, lui rendre viſite.

Madame PATELIN.

Un peu plus bas, je vous prie.

M. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira ; mais il faut que je le voye.

Madame PATELIN, *en pleurant preſque.*

Hélas ! le pauvre homme ! il eſt bien en état d'être vu !

M. GUILLAUME.

Comment ? que lui ſerait-il arrivé depuis hier ?

Madame PATELIN.

Depuis hier ? hélas ! Monſieur Guil-

laume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

M. GUILLAUME.

Du lit? Il vint pourtant hier chez moi.

Madame PATELIN.

Lui, chez vous?

M. GUILLAUME.

Lui, chez moi: & il était même fort gaillard & fort diſpos.

Madame PATELIN.

Ah! Monſieur, il faut, ſans doute, que cette nuit vous ayez rêvé cela.

M. GUILLAUME.

Ah! parbleu, ceci n'eſt pas mauvais: rêvé! Et mes ſix aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé?

Madame PATELIN.

Six aunes de drap!

M. GUILLAUME.

Oui, ſix aunes de drap couleur de marron. Et l'Oie que nous devons manger à dîner? Eh! l'ai-je rêvé auſſi?

Madame PATELIN.

Que vous prenez mal votre tems pour rire!

M. GUILLAUME.

Pourrire? Ventrebleu, je ne ris point, & n'en ai nulle envie; je vous ſoutiens qu'il emporta, hier, ſous ſa robe, ſix aunes de drap.

Madame PATELIN.

Plût au Ciel qu'il fût en état de l'avoir fait. Hélas! Monſieur Guillaume, il eût tout hier un tranſport au cerveau qui le jeta dans la rêverie, où je crois qu'il eſt encore.

M. GUILLAUME.

Oh! par la tête-bleu, vous rêvez vous-même; & je veux abſolument lui parler.

Madame PATELIN.

Oh! pour cela, en l'état qu'il eſt, il n'eſt pas poſſible. Nous l'avons mis-là, ſur un fauteuil auprès de la porte, pour faire ſon lit. (*en pleurant.*) Il vous ferait pitié, ſi vous le voyez.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié: en quelque état qu'il ſoit, je prétends; le voir ou... (*Il ſe jette ſur la porte qu'il ſecoue.*)

Madame PATELIN.

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari; il lui prend de tems en tems des envies de courir.

SCÈNE IV.

M. GUILLAUME, M. PATELIN, Madame PATELIN.

(La porte s'ouvre. M. Patelin en robe de chambre & en bonnet de nuit, court tout égaré.)

Madame PATELIN.

AH! le voilà parti; je vous l'avais bien dit. Aidez-moi à le reprendre. — Mon pauvre mari, repoſe-toi là.

(Elle le fait aſſeoir ſur un fauteuil que M. Guillaume a été chercher.)

M. PATELIN.

Haye! aye la tête.

M. GUILLAUME, *le regardant avec étonnement.*

En effet; voilà un homme en piteux état. Il me ſemble pourtant que c'eſt le même d'hier, ou peut s'en faut.... Voyons de plus près. *(Du ton de voix dont on parle à un malade.)* Monſieur Patelin, je ſuis votre ſerviteur.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Ah ! bon jour, Monſieur Anodin.

M. GUILLAUME.

Monſieur Anodin ?

Madame PATELIN, *à M. Guillaume.*

Il vous prend pour l'Apothicaire : allez-vous-en.

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Je n'en ferai rien. —(*A M. Patelin.*) Monſieur, vous vous ſouvenez bien qu'hier....

M. PATELIN.

Oui, je vous ai fait garder....

M. GUILLAUME.

Bon, il s'en ſouvient.

M. PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

M. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

M. PATELIN.

Ma femme, fais-la voir à Monſieur Anodin, il verra ſi j'ai quelqu'embarras dans les uretères.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, uretères : Monſieur, je veux être payé.

M. PATELIN.

M. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières, elles ſont dures comme du fer, & noires comme... votre barbe.

M. GUILLAUME.

Pa, pa, pa; voilà me payer en belle monnoie.

Madame PATELIN.

Ne voyez-vous pas qu'il rêve: ſortez d'ici.

M. GUILLAUME.

Bagatelles!...

M. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pillules, elles ont failli à me faire rendre l'âme.

M. GUILLAUME.

Je voudrais qu'elles t'euſſent fait rendre mon drap.

M PATELIN.

Ma femme, chaſſe... chaſſe... ces papillons noirs qui volent autour de moi. (*En regardant en haut.*) Comme ils montent!

M. GUILLAUME, *regardant en haut.*

Je n'en vois point.

Madame PATELIN.

Il rêve, vous dis-je ; allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Tarare ! je veux de l'argent.

M. PATELIN.

Les Médecins m'ont tué avec leurs drogues.

M. GUILLAUME.

Il ne rêve pas à préſent, il faut que je lui parle. M. Patelin....

M. PATELIN.

Je plaide, Meſſieurs, pour Homere.

M. GUILLAUME.

Pour Homere ?

M. PATELIN.

Contre la Nymphe Calypſo.

M. GUILLAUME.

Calypſo ! que diable eſt ceci ?

Madame PATELIN.

C'eſt un livre qu'il liſait quand il tomba malade.

M. PATELIN.

Sa grotte ne retentiſſait plus du doux chant de ſa voix.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ouais? aurais-je pris quelqu'autre pour lui?

Madame PATELIN.

Eh! Monſieur, laiſſez en repos ce pauvre homme.

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Attendez, il aura peut-être quelque intervalle. Il me regarde, comme s'il voulait me parler.

M. PATELIN.

Ah! Monſieur Guillaume...

M. GUILLAUME.

Oh! il me reconnait. — Eh bien?

M. PATELIN.

Je vous demande pardon...

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Vous voyez qu'il s'en ſouvient.

M. PATELIN.

Si, depuis quinze jours que je ſuis dans ce village, je ne vous ſuis pas allé voir.

M. GUILLAUME.

Morbleu! ce n'eſt pas-là mon compte. (*à M. Patelin.*) Cependant, hier...

M. PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuſes, je vous envoyai un Procureur de mes amis.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ventrebleu ! celui-là aura eu mon drap. Un Procureur ! Je ne le verrai de ma vie. (*Après avoir un peu rêvé.*) — Mais c'eſt une invention, & nul autre que vous n'a eu mon drap; à telles enſeignes...

M. PATELIN, *s'étant levé.*

La Cour remarquera, s'il lui plaît, que la Pirrique était une certaine danſe. Taral, la la, la la; danſons tous, danſons tous. (*M. Patelin prend M. Guillaume par la main, & le fait danſer en chantant.*) Ma commere quand je danſe....

M. GUILLAUME, *après avoir danſé.*

Oh ! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

M. PATELIN, *bas, à part.*

Oh ! je te ferai bien décamper. (*haut.*) Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte; ne les entends-tu pas ? Ecoutons. Paix,

paix. Ecoutons. Oui, les voilá; je les vois. Ah! coquins, je vous chaſſerai bien d'ici. Ma hallebarde, ma hallebarde. (*Il va prendre chez lui une hallebarde, & court ſur M. Guillaume en criant.*) Au voleur! Au voleur!

M. GUILLAUME, *en ſe ſauvant.*

Tu bieu! il ne fait pas bon ici...

SCÈNE V.

Madame PATELIN, M. PATELIN.

Madame PATELIN.

BON, le voilà parti, je me retire. Mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revint.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE VI.

M. BARTHOLIN, M. PATELIN.

M. PATELIN, *voyant venir M. Bartholin qu'il prend pour M. Guillaume.*

LE voici, au voleur !... non, c'eſt Monſieur Bartholin, il m'a vu.

M. BARTHOLIN.

Qui crie au voleur ? Quel bruit fait-on à ma porte ? Quel déſordre eſt ceci ? Ah ! ah ! c'eſt vous, mon compere.

M. PATELIN.

Oui, c'eſt moi qui....

M. BARTHOLIN.

En cet équipage ?

M. PATELIN.

C'eſt que j'ai cru...

M. BARTHOLIN.

Un Avocat ſous les armes ?

M. PATELIN.

J'ai crû entendre des....

M. BARTHOLIN.

Militant cauſarum patroni!

M. PATELIN.

C'eſt que, vous dis-je, j'ai crû entendre des voleurs qui crochetaient ma porte.

M. BARTHOLIN.

Crocheter une porte *coram judice?*

M. PATELIN.

Je croyais, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

M. BARTHOLIN.

Il en faut faire informer.

M. PATELIN.

Mais il n'y en avait point.

M. BARTHOLIN.

Faire ouïr des témoins....

M. PATELIN.

Et contre qui?

M. BARTHOLIN.

Et les faire pendre.

M. PATELIN.

Eh qui pendre?

M. BARTHOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

M. PATELIN.

Je vous dis, encore une fois, qu'il n'y en avait point, & que je me ſuis trompé.

M. BARTHOLIN.

Ah! cela étant ainſi, *cedant arma togæ*. Allez quitter cette hallebarde, & prendre votre robe, pour venir à l'Audience que je donnerai dans une heure.

M. PATELIN.

C'eſt auſſi ce que je vais faire.

SCÈNE VII.

M. PATELIN, *ſeul.*

JE dois plaider pour certain Berger, dont Colette m'a parlé; je penſe que le voici; allons quitter cet équipage, & revenons promptement.

SCÈNE VIII.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

TU as beſoin d'un Avocat ſubtil & ruſé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; & il n'y a, dans tout le village, que Monſieur Patelin qui en ſoit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience, il y a quelque tems, feu mon frere & moi; mais je ne ſais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en ſouviendra peut-être pas. Au reſte, ne lui dis pas que tu ſers Monſieur Guillaume, il ne voudrait peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, ſans le nommer; & il croira que je ſers toujours ce Fermier avec qui je demeurais quand je te fiançai.

COLETTE.

Songe au moins, quand tu ſeras hors d'affaires, à ce que nous avons concerté enſemble pour faire conſentir Monſieur Guillaume au mariage de ſon fils avec ma Maitreſſe. Voilà ton Avocat. Adieu.

SCÈNE IX.

AGNELET, M. PATELIN.

M. PATELIN.

AH! ah! je connais ce drôle ci. N'eſt-ce pas toi qui a fiancé ma ſervante Colette?

AGNELET.

Oui, Monſieur, oui.

M. PATELIN.

Vous étiez deux freres que je garantis des galeres; l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'était mon frère.

M. PATELIN.

Vous fûtes malade au ſortir de priſon, & l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

M. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frere. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi, contre mon maître.

M. PATELIN.

Ton maître, c'eſt ce Fermier d'ici près ?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, & je vous payerai bien.

M. PATELIN.

Je le prétends bien ainſi. Oh çà, raconte-moi ton affaire, ſans me rien déguiſer.

AGNELET.

Vous ſaurez donc que mon bon maître me paye petitement mes gages; & que, pour m'indommager, ſans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un Boucher, homme de bien.

M. PATELIN.

Quel négoce fais-tu?

AGNELET.

Sauf votre grâce, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

M. PATELIN.

Il n'y a point-là de mal : & que fais-tu pour cela ?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

M. PATELIN.

Le remède eſt ſûr. — Mais ne les tue-tu pas exprès pour faire croire à ton maître qu'ils ſont morts de ce mal, & qu'il les faut jetter à la voirie ; afin de les vendre & garder l'argent pour toi ?

AGNELET.

C'eſt ce que dit mon doux maître, à cauſe que l'autre nuit... quand j'eus enfermé le troupeau.... il vit que je pris... un.... un, dirai-je tout ?

M. PATELIN.

Oui, ſi tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui ſe portait bien : ma

fy, ſans y penſer, ne ſachant que faire... je lui mis tout doucement... mon coutiau auprès de la gorge; (*vîte.*) tant y a que je ne ſais comme cela ſe fit, mais il en mourut d'abord.

M. PATELIN.

J'entends. — Quelqu'un te vit-il faire ?

AGNELET.

Mon Maître était caché dans la bergerie : il me dit que j'en avais fait autant de ſix vingts moutons qui lui manquaient... Or vous ſaurez que c'eſt un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit (*Il lui montre ſa tête enveloppée d'un linge.*) comme vous voyez, & je vais me faire trépaner. Or je vous prie, comme vous êtes Avocat, de faire en ſorte qu'il ait tort & que j'aye raiſon, afin qu'il ne m'en coûte rien.

M. PATELIN.

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre; par la première, il ne t'en coûtera pas un ſou.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

M PATELIN.

Soit. Tout ton bien eſt en argent?

AGNELET.

Ma fi, oui.

M. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Auſſi ferai-je.

M. PATELIN.

Ton Maître ſera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

M. PATELIN.

Et, ſans qu'il t'en coûte denier ni maille....

AGNELET.

C'eſt ce que je demande.

M. PATELIN.

Il ſera obligé, s'il veut, de te faire pendre.

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

M. PATELIN.

La voici. On va te faire venir devant le Juge.

AGNELET.

Il eſt vrai.

M. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne ſouvenance.

M. PATELIN.

A toutes les interrogations qu'on te fera, ſoit le Juge, ſoit l'Avocat de ton Maître, ſoit moi-même, ne réponds autre choſe, que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu ſauras bien parler leur langage & faire le mouton ?

AGNELET.

Cela n'eſt pas bien difficile.

M. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviſer d'une adreſſe qui pourra te garantir ; mais je prétends enſuite être bien payé.

AGNELET.

Auſſi ſerez-vous, par cette âme.

M. PATELIN.

Monſieur Bartholin va tout-à-l'heure donner audience ; ne manque point de revenir ici ; tu m'y trouveras. Adieu... N'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Je ferai ce que vous m'avez dit.

SCÈNE X.

AGNELET, *seul.*

QUE les gens de bien ont de peine à vivre!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

AGNELET, M. PATELIN, M. BARTHOLIN.

M. BARTHOLIN, *s'étant aſſis ſur un fauteuil*

OR ſus, les Parties peuvent comparoir.

M. PATELIN, *bas à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne réponds que de la maniere que je t'ai dit.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Quel homme eſt-ce là ?

M. PATELIN.

Un Berger qui a été battu par ſon Maître ; & qui, au ſortir d'ici, va ſe faire trépaner.

M. BARTHOLIN.

Il faut attendre l'adverſe Partie, ſon Procureur, ou ſon Avocat.

SCÈNE II.

AGNELET, M. PATELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME.

M. BARTHOLIN.

Mais que nous veut Monſieur Guillaume?

M. PATELIN, *en ſe cachant le viſage.*

Monſieur Guillaume!

M. GUILLAUME.

Je viens plaider moi-même mon affaire.

M. PATELIN, *bas à Agnelet.*

Ah! traître, c'eſt contre Monſieur Guillaume.

AGNELET.

Oui. C'eſt mon bon Maître.

M. PATELIN, *bas à part ſoi.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

M. GUILLAUME, *regardant M. Patelin qui ſe cache.*

Ouais ! Quel homme eſt-ce là ?

M. PATELIN, *déguiſant ſa voix.*

Monſieur, je ne plaide que contre un Avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas beſoin d'Avocat..... (*A part.*) Il a quelque choſe de ſon air.

M. PATELIN.

Je me retire donc. (*Il va pour ſortir.*)

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Demeurez, & plaidez.

M. PATELIN, *à M. Bartholin.*

Mais, Monſieur....

M. BARTHOLIN.

Demeurez, vous dis-je; je veux avoir au moins un Avocat à mon audience: ſi vous ſortez, je vous raye de la matricule.

M. PATELIN, *à part ſoi.*

Cachons nous du mieux que nous pourrons.

M. BARTHOLIN.

Monſieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

M. GUILLAUME.

Vous ſaurez, Monſieur, que ce maraud-là....

M. BARTHOLIN.

Point d'injures.

M. GUILLAUME.

Eh ! bien que ce voleur...

M BARTHOLIN.

Appellez-le par ſon nom, ou par celui de ſa profeſſion.

M. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, Monſieur, que ce ſcélérat de Berger m'a volé ſix-vingts moutons.

M. PATELIN, *ſe cachant & déguiſant ſa voix.*

Cela n'eſt point prouvé.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin, qui met ſon mouchoir devant ſon viſage.*

Qu'avez-vous, Avocat ?

M. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

M. BARTHOLIN.

Tantpis. (*A M. Guillaume.*) Continuez.

M. GUILLAUME, *à part, regardant M. Patelin.*

Parbleu, cet Avocat reſſemble un peu à celui de mes ſix aunes de drap.

M. BARTHOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

M. GUILLAUME.

Quelle preuve? Je lui vendis hier... Je lui ai baillé en garde six aunes..... six cents moutons, & je n'en trouve à mon troupeau que quatre cents quatre-vingt.

M. PATELIN, *de même.*

Je nie ce fait.

M. GUILLAUME, *à part, un peu plus haut.*

Ma foi, si je ne venais de voir l'autre dans la rêverie, je croirais que voi mon homme.

M. BARTHOLIN.

Laissez-là cet homme, & prouvez le fait.

M. GUILLAUME, *regardant M. Patelin.*

Je le prouve par mon drap... Je veux dire par mon livre de compte. (*Regardant M. Patelin.*) Que sont devenues les six aunes..... les six-vingt moutons qui manquent à mon troupeau?

M. PATELIN, *se découvrant un peu.*

Ils sont morts de la clavelée.

M. GUILLAUME.

Têtebleu! je crois que c'est lui-même.

M. BARTHOLIN.

On ne nie pas que ce ne ſoit lui même: *Non eſt quæſtio de perſonâ.* On vous dit que vos moutons ſont morts de la clavelée : que répondez-vous à cela ?

M. GUILLAUME.

Je réponds, ſauf votre reſpect, que cela eſt faux ; qu'il emporta ſous.... qu'il les a tués pour les vendre ; qu'hier moi-même.... Oh ! c'eſt lui... (*Regardant M. Patelin, qui ne ſe cache pas tant qu'il faiſait, voyant qu'il ſe trouble.*) Oui, je lui vendis ſix.... ſix.... (*Regardant Agnelet.*) Je le trouvai ſur le fait, tuant de nuit un mouton.

M. PATELIN, *voyant que M. Guillaume ſe trouble, ſe découvre tout-à-fait pour le troubler davantage.*

Pure invention, Monſieur, pour s'excuſer des coups qu'il a donnés à ce pauvre Berger, qui, au ſortir d'ici, comme je vous ai dit, va ſe faire trépaner.

M. GUILLAUME.*

Parbleu ! Monſieur le Juge, il n'eſt

* *Quand M. Guillaume jette les yeux ſur Patelin, il parle de drap ; quand il les jette ſur le Berger, il parle de moutons. Cela doit être obſervé dans tout ce qui ſuit.*

rien de plus véritable, c'eſt lui-même : oui, il emporta hier de chez moi ſix aunes de drap ; &, ce matin, au lieu de me payer trente écus...

M. BARTHOLIN.

Que diantre font ici ſix aunes de drap & trente écus ? il eſt, ce me ſemble, queſtion de moutons volés ?

M. GUILLAUME.

Il eſt vrai, Monſieur, c'eſt une autre affaire, mais nous y viendrons après... Je ne me trompe pourtant point ! vous ſaurez donc que je m'étais caché dans la bergerie... (*Il regarde Patelin.*) Oh ! c'eſt lui très-aſſurément.... Je m'étais donc caché dans la bergerie ; je vis venir ce drôle.... il s'aſſit là.... il prit un gros mouton.... (*Regardant Patelin qui ſe montre exprès pour l'embarraſſer.*) &... & avec de belles paroles, il fit ſi bien, qu'il m'en emporta ſix aunes....

M. BARTHOLIN.

Six aunes de moutons ?

M. GUILLAUME.

Non, de drap. Maugrebleu de l'homme !

M. BARTHOLIN.

Laiſſez-là ce drap & cet homme, & revenez à vos moutons.

M. GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drôle donc, ayant tiré de ſa poche ſon couteau.... Je veux dire mon drap... non, je dis bien, ſon couteau... il... il... il... il... il le mit comme ceci ſous ſa robe & l'emporta chez lui; &, ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap & argent.

M. PATELIN.

Vous voyez, Monſieur, qu'il ne ſait ce qu'il dit.

M. GUILLAUME.

Je le ſais fort bien, Monſieur; (*Regardant Agnelet.*) il m'a volé ſix-vingt moutons: & (*Regardant Patelin.*) ce matin, & ce matin, au lieu de me payer trente écus pour ſix aunes de drap couleur de marron; il m'a payé de papillons noirs, la Nymphe Calipot, ta-ral-la, ma commere quand je danſe... Que diable ſais-je!

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah! il eſt fou, il eſt fou.

M. BARTHOLIN.

M. BARTHOLIN.

En effet, Monsieur Guillaume, toutes les Cours du Royaume ensemble ne comprendraient rien à votre affaire. Vous accusez ce Berger de vous avoir volé six-vingts moutons; & vous entrelardez là-dedans trente écus, des papillons noirs & mille autres baliverne. Eh! encore une fois revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce Berger. — Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même... (*A Agnelet.*) Approche-toi. Comment t'appelles-tu?

AGNELET.

Bé... é... é... é. *

M. GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

M. BARTHOLIN, *à M. Guillaume.*

Agnelet, ou Béé, n'importe. (*A Agnelet.*) Dis-moi, est-il vrai que Monsieur t'avait baillé en garde six-vingts moutons?

AGNELET.

Bé... é... é... é.

* *Ce Bé. é.. é doit être dit de différens tons comme les Moutons. Le premier doit être moins marqué que les autres.*

M. BARTHOLIN.

Ouais! la crainte de la justice te trouble peut-être : écoute ; ne t'effraye point. Monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Bé.. é.. é.

M. BARTHOLIN.

Oh! oh! que veut dire ceci?

M. PATELIN, *à M. Bartholin.*

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête, lui ont troublé la cervelle.

M. BARTHOLIN.

Vous avez grand tort, Monsieur Guillaume.

M. GUILLAUME

Moi tort? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons; l'un me paye de chansons, l'autre de bé.. é.. é; & encore, morbleu! j'aurai tort!

M. BARTHOLIN.

Oui, tort; il ne faut jamais frapper, sur-tout à la tête.

M. GUILLAUME.

Oh! ventre bleu; il était nuit; &, quand je frappe, je frappe par-tout.

M. PATELIN.

Il avoue le fait, Monſieur ; *habemus confitentem reum.*

M. GUILLAUME, *à M. Patelin.*

Oh ! vas, vas, avec ton *confitareum*, tu me payeras mes ſix aunes de drap, ou le diable t'emportera.

M. BARTHOLIN.

Encore du drap ! on ſe moque ici de la Juſtice. (*Il ſe lève.*) Hors de cour & de procès, ſans dépens.

M. GUILLAUME, *à M. Bartholin.*

J'en appelle. (*à M. Patelin.*) Et pour vous, Monſieur le fourbe, nous nous reverrons. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

AGNELET, M. PATELIN, M. BARTHOLIN.

M. PATELIN, *à Agnelet.*

REMERCIE Monſieur le Juge.

AGNELET, *à M. Bartholin.*

Béé..é.. béé.. é.

M. BARTHOLIN.

En voilà assez ; vas vîte te faire trépaner, pauvre malheureux.

SCÈNE IV.

AGNELET, M. PATELIN.

M. PATELIN.

OH çà ! par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avait de quoi te faire pendre ; c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bé... é... é.

M. PATELIN.

Oui, tu as fort bien joué ton rôle : mais à présent il me faut de l'argent, entends-tu ?

AGNELET.

Bé.. é.. é.

M. PATELIN.

Eh ! laisse-là ton bée ; il n'est plus question de cela ; il n'y a ici que toi &

moi. Veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, & me bien payer ?

AGNELET.

Bé.. é.. é.

M. PATELIN.

Comment ! coquin, je ſerais la dupe d'un mouton vêtu ! (*Il court après Agnelet qui ſe ſauve.*) Têtebleu, tu me payeras, ou...

SCÈNE V.

M. PATELIN, COLETTE.

COLETTE, *retenant Patelin.*

EH ! laiſſez-le aller, Monſieur ; il s'agit dē bien autre choſe.

M. PATELIN.

Comment donc ?

COLETTE.

Les coups qu'il fait ſemblant d'avoir à la tête, nous ont fait aviſer d'un moyen ſûr pour obliger Monſieur Guillaume à conſentir au mariage de ſon

fils avec votre fille; ne ſerez-vous pas bien payé?

M. PATELIN.

Serait-il bon poſſible?

COLETTE.

Agnelet a dit au Juge qu'il s'allait faire trépaner; il eſt mort dans l'opération, & c'eſt Monſieur Guillaume qui l'a tué.

M. PATELIN.

Ah! je vois de quoi il eſt queſtion.

COLETTE.

Secondez-nous bien ſeulement; je vais demander juſtice à Monſieur le Juge. (*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN, *seul.*

EN effet, ce qu'il vient de voir, lui fera croire aiſément qu'Agnelet eſt mort; & par bonheur Monſieur Guillaume s'eſt accuſé lui-même. Il faut avouer que ce Berger eſt un ruſé coquin; il m'a toujours trompé, moi qui trompe quelquefois les autres; mais je le lui pardonne, ſi, par ſon adreſſe, je puis marier richement ma fille.

SCÈNE VII.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN, COLETTE.

COLETTE, *pleurant.*

AH! ah! ah!

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Que me dites-vous là? le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

M. PATELIN.

Tout le Village en eſt déjà informé. Comme les malheurs arrivent dans un moment!

COLETTE, *pleurant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTHOLIN.

Je vous rendrai juſtice, ne pleurez pas tant.

COLETTE.

Il était mon fiancé, (*Pleurant.*) hé! hé! hé!

M. BARTHOLIN.

Conſolez-vous donc, il n'était pas encore votre mari.

COLETTE.

Je ne le pleurerais pas tant s'il avait été mon mari, (*Pleurant.*) hi! hi! hi!

M. PATELIN.

La pauvre fille! méchante affaire pour Monsieur Guillaume!

M. BARTHOLIN.

Il sera puni; & déjà, sur votre plainte, j'ai donné un décret de prise de corps; on doit me l'amener ici. Je vais cependant, pour la forme, visiter le corps mort: il est là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien? Je reviens dans un moment.

M. PATELIN.

Colette, que te ſervira de le faire pendre ? Ne vaudrait-il pas mieux pour toi...

COLETTE, *à M. Patelin.*

Hélas ! Monſieur, pour moi je ne ſuis ni intéreſſée, ni vindicative ; & s'il y avait quelque expédient à prendre pour le ſauver... Vous ſavez combien j'aime ma Maitreſſe votre fille, qui eſt filleule de Monſieur.

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Ma filleule. Eh bien, quel intérêt a-t-elle à tout ceci ?

COLETTE, *à M. Bartholin.*

Valere, Monſieur, le fils unique de ce Monſieur Guillaume, en eſt amoureux ; ſon père refuſe d'y conſentir ; vous êtes ſi habiles l'un & l'autre ; voyez s'il n'y aurait pas... là... quelque tour à prendre, afin que tout le monde fût content.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Oui, il faut que cette fille ſe déporte de ſa pourſuite, à condition que Monſieur Guillaume conſentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela eſt bien imaginé !

M. PATELIN.

C'eſt prendre les voies de la douceur...

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Avant que de le mettre en priſon, on doit me l'amener ; il faut que je lui en parle moi-même.... Mais y conſentez-vous, Monſieur Patelin ?

M. PATELIN.

Eh.... Je n'avais pas encore fait deſſein de marier ma fille... Cependant.... Pour ſauver la vie à Monſieur Guillaume..... Allons, allons, j'y donnerai les mains.

M. BARTHOLIN.

J'entends qu'on me l'amène. (*A Colette.*) Vous, allez vîte faire enterrer ſecrettement le mort, afin qu'on ne m'accuſe point de prévarication.

(*Colette ſort.*)

SCÈNE X.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN.

M. PATELIN.

ET moi, pour la forme, je vais faire dreſſer un mot de contrat que vous lui ferez ſigner, s'il vous plaît.

SCÈNE XI.

M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME, *conduit par pluſieurs Archers.*

M. BARTHOLIN.

AH! vous voici. — Eh bien! vous ſavez, Monſieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

M. GUILLAUME.

Oui : ce coquin d'Agnelet dit qu'il eſt mort.

M. BARTHOLIN.

Il l'eſt véritablement ; je viens de le voir moi-même ; & vous avez avoué le fait.

M. GUILLAUME.

Peſte ſoit de moi !

M. BARTHOLIN.

Oh ! çà, j'ai une choſe à vous propoſer. — Il ne tient qu'à vous de ſortir d'affaire, & de vous en retourner chez vous en liberté.

M. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi ? Serviteur donc.

(*Il va pour ſortir, les Archers le retiennent.*)

M. BARTHOLIN.

Oh ! attendez : il faut ſavoir auparavant ſi vous aimez mieux marier votre fils, que d'être pendu.

M. GUILLAUME.

Belle propoſition ! je n'aime ni l'un ni l'autre.

M. BARTHOLIN.

Je m'explique. Vous avez tué Agnelet, n'eſt-il pas vrai ?

M. GUILLAUME.

Je l'ai battu; s'il eſt mort, c'eſt ſa faute.

M. BARTHOLIN.

C'eſt la vôtre. Ecoutez : Monſieur Patelin a une fille belle & ſage.

M. GUILLAUME.

Oui, & pauvre comme lui.

M. BARTHOLIN.

Votre fils en eſt amoureux.

M. GUILLAUME.

Et que m'importe ?

M. BARTHOLIN.

La fiancée du mort ſe départ de ſa pourſuite, ſi vous conſentez à leur mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y conſens point.

M. BARTHOLIN, *aux Archers.*

Qu'on le mène en priſon.

M. GUILLAUME.

En priſon, maugrebleu !.... Laiſſez-moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

M. BARTHOLIN., *aux Archers.*

Ne le laiſſez pas échapper.

SCÈNE XII.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME, ARCHERS.

M. PATELIN, *bas à M. Bartholin, en lui remettant un papier.*

VOILA le Contrat....

SCÈNE XIII.

COLETTE, VALERE, HENRIETTE, Mme. PATELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME, M. PATELIN, ARCHERS.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

MONSIEUR, sur le malheur qui vous eſt arrivé, toute ma famille vient vous offrir ſes ſervices.

M. GUILLAUME.

Que de Patelineurs!

M. BARTHOLIN, *à M. Guillaume.*

Allons, voici toutes les Parties; expliquez-vous vîte. Voulez-vous ſortir d'affaire?

M. GUILLAUME.

Oui.

M. BARTHOLIN.

Signez ce Contrat.

M. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

M. BARTHOLIN, *aux Archers.*

En priſon, & les fers aux pieds.

M. GUILLAUME.

Les fers aux pieds! Tubieu comme vous y allez!

M. BARTHOLIN.

Ce n'eſt encore rien; je vais tout-à-l'heure vous faire donner la queſtion.

M. GUILLAUME.

Donner la queſtion!

M. BARTHOLIN.

Oui, la queſtion, ordinaire & extraordinaire; & après cela je ne puis éviter de vous faire pendre.

M. GUILLAUME.

Pendre? miſéricorde!

M. BARTHOLIN.

Signez donc : ſi vous différez un moment, vous êtes perdu, je ne pourrai plus vous ſauver.

M. GUILLAUME.

Juſte ciel ! (*Il ſigne le contrat.*)

M BARTHOLIN, *pendant que M. Guillaume ſigne.*

Je l'ai oüi dire à un fameux Médecin; les coups à la tête ſont dangereux comme le diable. (*Reprenant le contrat ſigné.*) Voilà qui eſt bien. (*Il le remet à M. Patelin.*) Je vais jeter au feu la procédure, & je vous félicite...

M. GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires !

M. & Madame PATELIN.

L'honneur de votre alliance....

M. GUILLAUME, *à tous deux.*

Ne vous coûte guères.

VALERE, *à M Guillaume.*

Mon père, je vous proteſte...

M. GUILLAUME, *à ſon fils.*

Vas-t'en au diable.

HENRIETTE, *à M. Guillaume.*

Monſieur, je ſuis fâchée...

M. GUILLAUME, *à Henriette.*

Et moi auſſi.

COLETTE, *à M. Guillaume.*

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé ?

M. GUILLAUME, *à Colette.*

Les moutons qu'il m'a volés.

SCÈNE XIV & dernière.

Tous les Acteurs de la Scène précédente.

DEUX PAYSANS, AGNELET.

(*Deux Payſans pourſuivent Agnelet, en le menaçant de leur fourche : il fait peur à tout le monde.*)

UN PAYSAN, *à Agnelet.*

MARCHE.

AGNELET.

Miſericorde !

L'AUTRE PAYSAN.

Marche.

AGNELET.

Miſéricorde !

M. GUILLAUME, *arrêtant Agnelet.*

Ah ! Traître, tu n'es pas mort ? il faut que je t'étrangle ; il ne m'en coûtera pas davantage.

AGNELET, *ſe jette à genoux au milieu de tous.*

M. BARTHOLIN, *retenant & éloignant M. Guillaume.*

Attendez. (*Aux Payſans.*) D'où ſort ce fantôme ?

UN PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans nout grenier, parquoi je le menions en priſon.

M. BARTHOLIN, *à Agnelet, après lui avoir manié la tête, qui eſt découverte & ſans linge.*

Ouais ! Tu n'as aucun coup à la tête ?

AGNELET, *en pleurant.*

Ma fy, non.

M. BARTHOLIN.

Qu'eſt-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit chez le Chirurgien ?

AGNELET, *pleurant plus fort.*

C'était une tête de viau.

M. GUILLAUME, *à M. Patelin.*

Allons, puiſqu'il n'eſt pas mort, rendez-moi ce Contrat que je le déchire.

M. BARTHOLIN.

Cela eſt juſte.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Oui, en me payant un dédit qu'il contient de dix mille écus.

M. GUILLAUME.

Dix mille écus! Il faut bien, par force, que je laiſſe la choſe comme elle eſt. — Mais vous me payerez les trois cents écus de votre Père?

M. PATELIN.

Oui; en me portant ſon billet.

M. GUILLAUME.

Son billet!.... Et mes ſix aunes de drap?

M. PATELIN.

C'eſt le préſent des nôces.

M. GUILLAUME.

Des nôces! Au moins je tâterai de l'oie.

M. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

M. GUILLAUME.

A dîner ! (*Montrant Agnelet.*) Oh ! ce ſcélérat payera pour tous & ſera pendu.

VALERE.

Mon père, il eſt tems de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre. .

M. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap & de mes moutons.

Fin du troiſième & dernier Acte.